

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE
à 1 franc le volume
(HORS DE FRANCE : 1 FRANC 25 CENTIMES LE VOLUME)

Dr FÉLIX MAYNARD

VOYAGES

ET AVENTURES

AU CHILI

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
Boulevard des Italiens, 15.

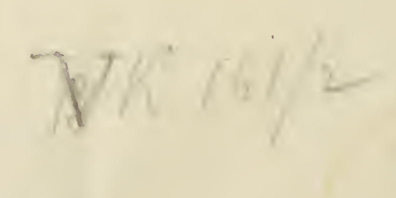
JACCOTTET, BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS.

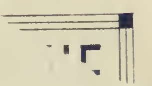
1858

VOYAGES

ET

AVENTURES AU CHILI





Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.

Dr FELIX MAYNARD

VOYAGES

ET AVENTURES

AU CHILI

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

Boulevard des Italiens, 15.

JACCOTTET, BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS.

1858

VOYAGES

ET

AVENTURES AU CHILI

I

Du temps que je naviguais avec des pêcheurs de baleines, période des plus accidentées de mon existence, et que notre grand écrivain Alexandre Dumas trouva digne d'être racontée par lui, le poëte des impressions de voyages, je parcourus, pour retourner en France, l'immense désert du Pacifique ; cette mer qui, d'un seul trait, inonde cent onze degrés du méridien, presque un tiers de la circonférence du globe, et qui ondoie depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'au Chili, sans qu'aucune terre, aucun brise-lames, excepté Juan-Fernandez, surgissent au-dessus de ses houles.

Notre navire ne ressemblait plus à un navire baleinier. Les fourneaux démolis, les pirogues de pêche désarmées, la voilure neuve enverguée, le pont bri-

queté à blanc, les parois repeintes au vif, les panneaux scellés sur quatre cent mille francs d'huile, et l'équipage aux vêtements décrassés, tout en lui, tout le faisait ressembler au bâtiment de commerce le plus coquettement *spalmé*, et les passagers les plus exigeants eussent été satisfaits de son installation, sans l'indigence de la cambuse. Encore, et toujours encore, du biscuit, du lard salé, du bœuf salé et jamais de vin, jamais de grog, jamais aucun spiritueux ! Soumission forcée aux statuts de la Société de tempérance.

Pour boisson, de la bière aux bourgeons de sapin et à la mélasse, du café et du thé à l'eau corrompue qui se purifiait par la cuisson.

Mais qu'importe ! nous faisions route pour France ; nous ne quêtions plus les grands cétacés ; nous calculions combien de minutes, d'heures, de jours, de semaines et de mois il nous faudrait pour arriver en vue des phares de la Hève et gouverner le cap droit sur le pont de la Citadelle, cette écluse des bassins du Havre, cette porte maritime de la France.

Cinquante jours environ pour aller de la Nouvelle-Zélande au Chili ; dix jours de relâche et de repos dans ce paradis de l'Amérique du Sud ; puis, quatre-vingts ou quatre-vingt-dix jours pour doubler le cap Horn, remonter l'Océan vers le nord, couper l'équateur et pénétrer dans la Manche ; total, cent quarante ou cent cinquante jours.

Insensés! nous ne faisions pas entrer en ligne de compte les séries de vents contraires, les calmes, les tempêtes et les avaries qui les suivent, et les mille dangers auxquels l'homme de mer a la sagesse de ne penser que lorsqu'ils se manifestent.

Nous nous croyions le pouvoir d'assigner à nos désirs une échéance fixe. Folie! Le port de la Conception de Chili ne sera pas le seul où notre navire se réfugiera pendant cette campagne de retour; les cent cinquante jours s'écouleront sans que nous revoyions grandir à l'horizon les falaises de la Normandie, et longtemps encore les marées passeront et repasseront sous le pont de la Citadelle avant notre arrivée!

Le pont de la Citadelle!...

Si vous n'êtes jamais allé au Havre, allez-y, ne serait-ce que pour voir le pont de la Citadelle et son plancher mobile et ses portes-écluses qui retiennent la mer.

Dans ce goulet, chaque jour, défilent à contre-bord les navires survenant de tous les points de l'univers, et ceux qui abandonnent les bassins, emportant la fortune ou la vie des ambitieux.

La foule alors encombre les trottoirs : des amis se retrouvent, d'autres se quittent ; là, de tristes adieux; ici, la joie du retour; et quand les haubans du navire entraîné par les toueurs caressent la muraille du quai, on embarque ou l'on débarque d'une seule enjambée, on achève ou l'on commence le voyage.

C'est en abordant les culées de ce pont que le marin havrais reçoit le premier bonjour et les premières nouvelles; là aussi, en s'éloignant, pour toujours peut-être, il serre la main à son dernier ami, recommande fidélité à sa maîtresse et promet complet payement aux créanciers... si le voyage est bon.

Le pont de la Citadelle !

Partout, en mer, au bout du monde, son souvenir est plus solidement ancré dans le cœur du Havrais que ne le sont ces lettres de bronze sur le revêtement de granit de l'écluse :

BONAPARTE, PREMIER CONSUL.

FORFAIT, MINISTRE DE LA MARINE.

Le Havrais y pense sans cesse ; sans cesse il souhaite de le revoir, ce pont de la Citadelle ; il jure par lui encore plus que par les *tonnerres du bon Dieu*, et aux antipodes, je lui ai entendu dire qu'en rêvant aux bornes de halage de ce bienheureux pont, il y amarrait des haussières de 4,000 lieues de longueur, haussières fantastiques où venaient s'atteler les frères, les parents, les amis et les jolies filles du canton, pour attirer doucement le navire dans l'eau verte et toujours calme du grand bassin de Vauban !

Et s'il arrive que la tempête démâte le navire, que la mer s'en fasse un hochet et que, lasse de le ballotter de vague en vague, elle le rejette sur une plage

déserte, plus que jamais encore le naufragé havrais rêvera au pont de la Citadelle !

S'il se sent mourir, il lui donne sa dernière pensée, car auprès de ce pont, il groupe dans ses souvenirs tout ce qu'il aime et tout ce qu'il regrette; et si la Providence lui accorde le sauvetage, où priera-t-il Dieu de le reconduire? au pont de la Citadelle !

Je ne suis pas né Havrais, je n'ai pas éprouvé ce violent amour pour les portes d'une écluse, mais j l'ai observé et je le comprends.

Moi, j'avais choisi le cap de la Hève pour mon idole, car la Hève, c'était pour moi le visage de la France, dont je saluais le profil au départ et au retour, quand, seul, il apparaissait à l'horizon.

On m'a souvent demandé quelle était la plus forte des émotions du voyageur : celle du départ ou celle du retour ? Je ne puis répondre que pour moi.

Je suis parti bien des fois, et je suis toujours parti aussi peu ému, aussi peu inquiet que si je montais sur le bateau de Saint-Cloud.

Au retour, c'est autre chose, et ma conclusion est que : quelque pénible, malheureux et long que puisse être un voyage, il vaut toujours la peine d'être entrepris, ne serait-ce que pour éprouver la joie du retour.

Pourquoi ?

C'est que la terre natale qu'on abandonne ainsi froidement et en n'ayant qu'une seule crainte, celle

du mal de mer, cette France, lorsque vous êtes bien loin d'elle, se venge de votre insouciance en vous torturant du désir de la revoir.

Je me souviens que, dans mon premier voyage autour du monde, j'élucubrai, en un jour de désespoir, et aux environs du pôle sud, des stances dont voici la dernière :

De la patrie absente on devient idolâtre !
On la regrette alors, cette noble marâtre...
Et quand l'équateur brille entre nous et le port,
On fait de son pays une terre enchantée,
Et de même que tourne une aiguille aimantée
Le cœur se tourne vers le Nord.

Nous partîmes donc en septembre de la péninsule de Banks (Nouvelle-Zélande), et la route fut donnée à l'est franc, compensation faite de la déclinaison de la boussole, de la dérive et des courants.

Jamais début de voyage ne fut plus gai. Une ronde brise de sud nous poussait vers l'est, presque grand largue, sur le 43° de latitude.

Pas une île, pas un îlot, pas un rocher, de la péninsule à Juan-Fernandez.

Je me trompe : le lendemain soir, au soleil couchant, les masses bleuâtres des îles Chatam apparurent.

Adieu la dernière de nos *terres antipodiques!* En

même temps que nous les saluons, nous franchissons le 180° de longitude est, cette ligne du méridien qui va d'un pôle à l'autre, en passant par le bout du jardin du Luxembourg, non loin de la *Grande-Chaumière*, cette Faculté de la danse où tant d'hommes graves aujourd'hui ont pris leurs premières inscriptions. Là donc, par ce 180e degré, finit l'est, et l'ouest commence pour qui vient du cap de Bonne-Espérance, que Barthélemy Diaz avait si bien nommé le cap des *Tourmentaux;* là, au contraire, finit l'ouest, et l'est commence pour qui vient du cap Horn; là encore, en venant de l'est, on retranche de son calendrier un jour, de peur d'être en avance de vingt-quatre heures en arrivant en France; là, par conséquent, en venant de l'ouest, on ajoute un jour à son existence, un jour supplémentaire, pour ne pas être plus jeune que ne l'indiquent les registres de l'état civil; là, enfin, on apprend par sa propre expérience que la terre est ronde, puisque, parti d'un point quelconque, on y revient sans rebrousser chemin.

Un soir, la vigie cria : Terre! droit devant nous.

Deux monticules bleuâtres, que la nuit enveloppa bientôt, apparaissaient à l'horizon : Mas-a-Fuera au nord, Mas-a-Tierra au sud...

Le groupe des îles de Juan-Fernandez.

Nous n'étions plus qu'à 150 lieues de la côte du Chili.

Mas-a-Fuera, solitude éternelle; Mas-a-Tierra, so-

litude par éclipses; terres jumelles et perdues dans cet immense océan qui mériterait plutôt le nom d'océan des Tempêtes que celui d'océan Pacifique, je salue avec joie vos montagnes et vos vallées toujours vertes, car vous êtes encore ce que vous étiez pour moi, voilà dix ans, lors de mon premier voyage; vous êtes deux de ces bornes milliaires plantées sur ma route et au pied desquelles je calcule combien de pas il me reste encore à faire pour toucher au rivage de France!

La grande île de Mas-a-Tierra est située par 33° 4' latitude sud, et 83° 3' longitude ouest du méridien de Paris. De loin, on dirait un immense rocher pourfendu en maints endroits; mais de près, les teintes sombres de ses vallées et de ses ravins font place à un épais manteau de verdure ondulant sur la perspective des plans étagés de la côte. A l'ouest et au nord, cette côte est escarpée; à l'est, où se trouvent les deux baies fréquentées par les navires, elle descend en pente douce se perdre dans les flots, puis se relève un peu plus loin et se termine par un massif de roches, qu'on appelle l'îlot aux Cabris.

Le lendemain matin, Mas-a-Tierra était déjà loin derrière nous, et cette nuit j'ai vu briller deux feux dans la direction du mouillage le plus fréquenté. Étaient-ce des bivouacs de pêcheurs, de naufragés ou d'exilés?

Voici bien longtemps, dix ans, je descendis un

jour sur cette île, et j'entrepris d'y tuer quelques chèvres ; on me disait que les chèvres y broutaient par milliers, mais je n'en rencontrai pas une seule et je revins à bord sans avoir écrasé une capsule.

Je n'eus même pas l'avantage de mettre pied à terre dans la baie où le gouvernement chilien a établi un pénitencier. Nous abordâmes à quelques milles de là, et je ne pus faire une longue course, car le lieutenant qui commandait ma pirogue ne m'accordait que deux heures de liberté, et je n'avais pas envie de me transformer en Robinson.

Notre lieutenant, qui pêchait à la ligne pendant que je courais les cabris, fut plus heureux que moi. Il remplit sa pirogue de délicieux poissons de roche, tels que la vieille, le tâtonneur, la ruelle, le snaper, etc., etc.

Jamais terre au monde n'a donné lieu à plus de descriptions contradictoires que ce sommet d'un continent submergé, ayant à peine 40 à 50 kilomètres de circuit.

Les uns en ont fait un Eldorado, les autres un enfer. Les corsaires anglais du dix-septième siècle cinglaient vers cette île comme vers la terre promise ; les déportés du dix-neuvième la maudissent, et Juan Egana l'appelle la terre du désespoir, la terre du suicide, la terre du tombeau !...

Juan-Fernandez est aujourd'hui ce qu'elle était au-

trefois, mais les temps sont changés. Ses ports de refuge ont été utiles et ils ne le sont plus. Les événements politiques survenus dans l'Amérique du Sud ont modifié, annulé même leur importance.

Vers l'an 1679-1680, une troupe d'aventuriers de toutes nations, sous la conduite de Coxon, de Scharp et autres, traversa l'isthme de Panama, et, descendant avec une longue chaloupe et des canots la côte péruvienne, rançonna le pays, pilla les villes et vint se reposer et faire bombance, pendant les fêtes de Noël, à Juan-Fernandez ou à Mas-a-Tierra.

Le gouvernement anglais patronnait et commissionnait ces forbans, en haine de l'Espagne. Scharp les commandait alors, mais ils n'étaient pas satisfaits de sa bravoure et de sa conduite. Pendant leur séjour dans cette île, ils se réunirent en assemblée délibérante, et, à l'unanimité des voix, le dépouillèrent du commandement, qui passa entre les mains du capitaine Watling.

Watling mourut quelques semaines après, devant Arica, et Scharp reprit sa place, malgré l'opposition d'un certain nombre de forbans, qui allèrent tenter fortune d'un autre côté.

On peut lire, dans Ringrose, la relation fort intéressante de l'expédition de Scharp.

L'histoire des aventuriers de cette époque (1675-1690) attend un écrivain. Ne les confondez pas avec les boucaniers et les flibustiers des Antilles.

De même que les États-Unis ont eu pour noyau une masse de criminels déportés d'Angleterre, de même aussi la marine de guerre anglaise, si puissante aujourd'hui, a débuté par des armements clandestins et suspects, qu'on n'osait pas effectuer dans les ports de la métropole. Les arsenaux de cette espèce de piraterie se trouvaient alors sur le pourtour du golfe du Mexique, sur les côtes est et ouest de l'isthme de Panama et à Saint-Thomas.

Ces aventuriers, ne pouvant être admis pour se ravitailler sur aucun point de l'Amérique méridionale qu'ils avaient mission de dévaster, l'île de Juan-Fernandez offrait, à ceux qui poussaient leurs courses vers le sud, un abri commode et des aiguades faciles. Ce fut le bon temps de cette île. Elle servait d'aire aux oiseaux de proie, qui convoitaient les galions chargés de l'or du nouveau monde, et souvent, alors, les corsaires s'y trouvèrent au mouillage par douzaines.

Pauvre île! si bien située pourtant! Elle n'a jamais été habitée que par intermittences, et presque toujours elle fut un lieu de reclusion, depuis Robinson jusqu'aux déportés de la République chilienne.

Les corsaires mouillaient habituellement dans une baie au sud, par vingt-cinq brasses de fond et à deux encâblures de terre. Quand je visitai l'île, nous mouillâmes dans une baie de l'est qui n'avait que dix brasses de fond.

Un mot sur le Robinson de Juan-Fernandez.

Le capitaine Cook, non pas le célèbre navigateur qui mourut aux îles Sandwich, Cook, le corsaire, mentionne dans son journal qu'il arriva à Juan-Fernandez le 22 mars 1684, et qu'aussitôt il envoya un canot à terre, à la recherche d'un Indien Moskitos, que le navire commandé par Scharp et par Watling y avait abandonné en 1681, lorsqu'une escadre espagnole obligea les aventuriers de se rembarquer *en double*, c'est-à-dire en toute hâte.

Est-ce bien là le véritable personnage qui servit de type à Daniel Foë?

Je pense que le matelot anglais qui a posé pour le personnage de Robinson est un fourbe. Le pauvre Moskitos était seul capable de rester pendant trois ans dans cette prison, et il y resta parce qu'il le voulut bien. Les Espagnols savaient qu'on l'y avait oublié; ils l'appelèrent à grands cris et le poursuivirent de ravins en ravins, sans pouvoir le faire prisonnier.

Durant ces trois années, plusieurs autres navires espagnols touchèrent à Juan-Fernandez; on exécuta des battues par toute l'île afin de retrouver l'Indien; il demeura invisible et ne reparut que lorsque ses amis les aventuriers reparurent eux-mêmes. Il connaissait la barbarie des Espagnols et préférait mourir de faim plutôt que de se livrer à eux.

Un Européen, à quelque puissance qu'il appartînt,

et sa patrie fût-elle en guerre avec toutes les puissances de l'univers, n'aurait jamais eu ainsi la constance, l'entêtement de la solitude.

Le livre de Foë fait partie de la bibliothèque du bord; et, à mesure que les terres de Fernandez grandissaient à l'horizon, j'ai relu pour la centième fois *Robinson Crusoé.*

Une brise du passé m'apporte, caressante, les souvenirs de ma jeunesse. La première fois que je lus Robinson, ce fut en contrebande, pendant l'étude, derrière un rempart de dictionnaires et de rudiments; et le lendemain, j'étais puni pour ne pas avoir achevé mon thème, et condamné à copier trois cents fois de suite le premier vers d'*Athalie :*

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.

Ah! je vous assure qu'il est bien doux de lire Robinson en pleine mer, au milieu de l'océan Pacifique, en vue des plages de sable où il découvrit l'empreinte des pas de Vendredi! Mais ce qui est plus doux encore, c'est le réveil du passé qui vous sourit à chaque page du livre.

Le journal en anglais de ce capitaine Cook le corsaire me tombe sous la main, et, ma foi! si le livre de Daniel Foë n'était pas un livre saint pour moi, un livre que je reçus une fois en prix, doré sur tranches, cerclé de faveurs roses et entouré d'une couronne de

chêne, je crois que je lui préférerais le récit laconique du forban.

Il n'est pas long. L'histoire du vrai Robinson ne contient que quelques lignes; les voici mot pour mot :

« Cet Indien y avait demeuré tout seul (à Juan-Fernandez) plus de trois ans, et quoique les Espagnols, qui savaient que nous l'y avions laissé, l'eussent cherché diverses fois, ils n'avaient jamais pu le trouver. Il était dans les bois à chasser des chèvres, quand le capitaine Watling fit rembarquer ses gens, et les vaisseaux étaient déjà à la voile quand il arriva sur le rivage. Il avait son fusil et un couteau, avec une petite corne de poudre et un peu de plomb. Après avoir consommé son plomb et sa poudre, il trouva moyen de scier avec son couteau le canon de son fusil en petits morceaux et d'en faire des hameçons, des lances, des harpons et un long couteau. Il chauffait premièrement les morceaux de fer au feu qu'il allumait avec sa pierre à fusil. Les morceaux étant chauds, il les battait avec des pierres et leur donnait la figure qu'il voulait, et les appointait ensuite ou les aiguisait. Il avait appris des Anglais cette manière de travailler le fer. Il avait en même temps réussi à tremper sa lame de couteau et à la rendre si dure qu'elle lui servait de scie.

» Ceci paraîtra surprenant à ceux qui ne connaissent pas le talent d'imitation des Indiens, et leur industrie et leur patience.

» Avec les instruments faits de la manière qu'on vient de dire, il eut toutes les provisions que l'île produit, soit chèvres ou poissons. Il nous dit qu'avant qu'il ait eu l'idée et le temps de fabriquer des hameçons et des harpons, il avait été obligé de manger du veau marin, tué à coups de bâton, ce qui est une mauvaise nourriture; mais que depuis, il n'avait tué des veaux marins que pour faire des lignes avec la peau, qu'il coupait par courroies.

» A un demi-mille de la mer, il avait une petite maison ou hutte, revêtue de peaux de chèvre. Son lit ou *barbam* était sur des pieux qui avaient 2 pieds de hauteur et couvert aussi de peaux de chèvre.

» Il ne lui était point resté d'habits, ayant usé ceux qu'il avait eus du capitaine Watling, et il portait une simple peau autour des reins.

» Il aperçut notre vaisseau le jour avant que nous mouillassions; et ne doutant pas que nous ne fussions Anglais et aventuriers, il tua trois chèvres le matin avant que nous fussions à l'ancre, qu'il fit cuire avec des choux, pour nous régaler quand nous serions à terre.

» Quand nous débarquâmes, un Moskitos de notre bord, nommé *Robin*, sauta le premier à terre, et courant vers son frère le Moskitos solitaire, *il fut se jeter tout de son long à ses pieds et le visage en terre* (Vendredi fit de même).

» Le solitaire le releva, et l'ayant embrassé, il se jeta à son tour aux pieds de Robin, le visage en terre, et en fut aussi relevé.

» Nous nous arrêtâmes avec plaisir pour voir la surprise, la tendresse et la cérémonie d'une entrevue toute pleine d'affection de part et d'autre.

» Les civilités étant faites, nous nous approchâmes pour embrasser celui que nous avions retrouvé, et qui était ravi de voir arriver ses vieux amis qui venaient le chercher exprès, à ce qu'il croyait, après trois ans de séparation.

» Il y avait, en effet, beaucoup d'hommes de notre équipage qui étaient sur le navire du capitaine Watling, quand on abandonna ici ce pauvre Indien, et il les reconnaissait tous. Il s'appelait *Will*, comme l'autre Robin, nom que les Anglais leur avaient donné, car ils n'en ont point entre eux. »

Tel est le récit qui servit sans doute de thème au romancier anglais.

L'imagination s'effraye en pensant au courage et à l'indomptable patience de cet Indien, qui préfère attendre ses amis pendant trois années, plutôt que de devoir sa délivrance aux Espagnols.

On dit cependant que Daniel Foë n'a pas pris ce Moskitos pour type de son Robinson ; mais un homme qui, vêtu, chaussé et coiffé de peaux de chèvre, entra un soir dans la taverne de Walkins à Bristol,

où le *Gentilhomme Dimanche*, surnom de Daniel, était attablé ; cet homme, travesti en sauvage, se nommait Alexandre Selvracg. On l'avait abandonné pendant cinq années sur l'île Juan-Fernandez, où il perdit presque l'usage de la parole.

L'intimité s'établit entre Foë et le solitaire rendu à la société, qui, ce me semble, aurait bien eu le temps, depuis son débarquement (six mois) de quitter ses haillons de fourrure et de prendre des vêtements ordinaires, s'il n'eût pas eu pour but de spéculer sur la curiosité publique.

Dix ans plus tard, Daniel Foë, alors âgé de cinquante-huit ans, et plongé dans la misère la plus grande, se souvint du sauvage de la mer du Sud. Il écrivit son histoire afin de se créer quelques ressources par la vente du manuscrit ; et tout en l'écrivant, il se consolait lui-même de ses malheurs, en exaltant le courage et la résignation de son héros.

Admettons donc que ce contre-maître Alexandre Selvracg, abandonné par Stradling et recueilli quatre ans et trois mois après, par Woode Rogers, ait posé pour le Robinson Crusoé, je n'en croirai pas moins que de Foë, l'un des hommes les plus savants de son époque, Foë, qui avait fréquenté longtemps les hommes de mer, n'ait pas eu connaissance des prédécesseurs de Selvracg ou Selkirk sur Mas-a-Tierra.

Je dis prédécesseurs. — En 1680, un navire périt

sur les rochers de cette île. Un homme échappe à la mort, et y demeure seul pendant un long espace de temps.

En 1681, notre Moskitos Will y est abandonné par Watling... Cook le recueille en 1684.

A ce propos, les récits de quelques voyageurs sont contradictoires. Dampier et Cowley sembleraient parler d'un second Indien qui vécut dans la même solitude ; mais sans doute que les deux personnages n'en font qu'un.

Un de mes confrères, Wafer, qui fut, pendant plus de dix années, le chirurgien-major des aventuriers anglais de la mer du Sud, raconte qu'en 1687, quatre hommes de son équipage, désespérés d'avoir perdu au jeu tout ce qu'ils possédaient et de sortir de ces mers aussi pauvres qu'ils y étaient entrés, se décidèrent à s'établir sur Mas-a-Tierra. On leur donna des couteaux, des haches, du maïs, un canot, une marmite et les provisions les plus indispensables. Ils apprivoisèrent des chèvres, cultivèrent un peu de terrain et se livrèrent à la pêche. Ces ermites volontaires y demeurèrent quatre années.

Enfin, en 1709, Alexandre Selkirk ou Selvracg.

Le Robinson Crusoé de Foë serait donc un personnage complexe ; il posséderait à la fois l'activité, le génie inventif et patient de l'Indien, le savoir-faire de l'Européen, et la piété, la résignation rêveuse d'Alexandre Selkirk qui passait ses jours à gra-

ver son nom sur l'écorce des grands arbres et à chanter des psaumes.

Un écrivain anglais, Steele, avait déjà publié une relation des aventures de Selkirk dans le *Totler*, et cinq autres journaux en avaient aussi donné cinq relations différentes, quand de Foë, rassemblant ces matériaux informes, leur donna l'immortalité, et prouva que l'homme, jeté seul dans le désert, renferme en lui des ressources infinies, quand il reporte sa pensée à Dieu!

Il est probable aussi que de Foë s'entretint de Juan-Fernandez avec Dampier, Rogers, Cowley et autres navigateurs célèbres.

On sait que le manuscrit de Robinson, qui a produit des millions, fut d'abord refusé par tous les libraires et acheté enfin au prix de 250 francs, d'après les sollicitations d'un ami de l'auteur.

On sait aussi que l'auteur mourut à l'âge de soixante-huit ans, dans une chaumière, pauvre, délaissé, et plus abandonné sur une grande route d'Angleterre que Robinson dans son île.

L'île de Juan-Fernandez fut donc célèbre au temps des aventuriers.

Après les aventuriers, vinrent les baleiniers et les pêcheurs de phoques; mais pêcheurs de phoques et baleiniers y ont si rudement travaillé, que les races de cétacés et d'amphibies se sont éteintes, et que les

navires, aujourd'hui, n'ont garde d'y venir perdre leur temps.

J'y ai vu tuer cependant trois baleines, un peu au nord de Mas-a-Fuera.

En 1792, le vice-roi du Pérou y fonda une bourgade. On planta des vergers, les fruits y mûrirent; l'herbe du *maté* (je vous parlerai plus loin de cette herbe bien-aimée des créoles), l'herbe du maté y prospéra, et les bœufs s'y multiplièrent, dit-on, aussi nombreux que les chèvres. Mais cette création du vice-roi s'étiola quelques années après, et disparut, et ces îles redevinrent aussi désertes que lorsque le senor Juan Fernandez, allant de Lima à Valdivia, y aborda par hasard en 1563.

Ce noble Castillan y séjourna pendant quelques mois, avec plusieurs colons du continent; ses essais de culture ne furent pas très-developpés, car les navigateurs qui y passèrent après lui y retrouvèrent la nature dans toute sa virginité primitive.

Le capitaine Shilliber et l'amiral Anson, qui vint demander aux aiguades et aux crucifères de la grande baie, la guérison de son équipage terrassé par le scorbut, signalent comme phénomène extraordinaire *la teinte enflammée du sol.*

Pendant mon excursion, j'ai vainement cherché sous mes pas et dans les perspectives du terrain ce mystérieux reflet, aussi rougeâtre, disait-on, que la teinte des briques.

Le vice-roi, qui n'avait pas réussi dans sa tentative de colonisation, comprit cependant qu'il était urgent que l'Espagne s'emparât définitivement d'un poste si important, où ses ennemis venaient faire du bois et de l'eau, et s'approvisionner de viande fraîche, en massacrant des phalanges de chèvres sauvages qui se reproduisaient au bout de quelques mois. Selon lui, le remède à porter à un tel mal devait être radical, très-radical, et il supposa avec raison qu'une fois toutes les chèvres anéanties et leur reproduction rendue impossible, les forbans ne visiteraient plus si assidûment ces parages. Il expédia donc à diverses reprises des bandes de chiens de chasse, des limiers qui jugulèrent les malheureuses chèvres.

Les aventuriers, ne trouvant plus sur cette île les provisions dont ils manquaient, cessèrent peu à peu de les fréquenter. Cependant, un ou deux couples de chèvres qui s'étaient réfugiés sur la pointe la plus inaccessible d'une aiguille de rocher où les chiens ne purent les forcer, se multiplièrent avec tant de fécondité que, quelques années plus tard, les troupeaux étaient encore plus nombreux qu'avant l'arrivée des limiers; mais on les laissa vivre en paix, car les flibustiers avaient oublié désormais la route de ces îles.

Un historien, Ulledo, dit que les limiers de Mas-a-Tierra s'abâtardirent pendant que les chèvres habi-

tèrent les hauteurs; eux aussi, se prirent à croître et à multiplier, et si fort, que bientôt ils vaguèrent par bandes épaisses sur les grèves, se nourrissant des poissons abandonnés par le retrait de la marée et de la chair des phoques qu'ils surprenaient endormis. Ces féroces, ces superbes, ces agiles limiers de haute race étaient descendus au rang des chiens patagons et avaient perdu la faculté d'aboyer.

J'ai vu dans le cours de mes pérégrinations beaucoup de chiens sauvages, et je ne partage pas l'opinion de quelques voyageurs, qui prétendent que les chiens sont muets dans l'Amérique du Sud, et que, par suite du croisement des chiens d'Europe avec ceux d'Amérique, il naît, après deux ou trois générations, des animaux complétement muets. Je pense que le mutisme n'est qu'accidentel chez les animaux. Ainsi, sur les bords de la Quiriquine, au Chili, j'entendais des chiens hurler pendant la nuit; et certes ces chiens, très-nombreux, étaient sauvages; le jour, si j'en rencontrais en chassant, les uns me fuyaient en aboyant, les autres, de même poil, de même taille, fuyaient aussi, mais sans rien dire; et les habitants que j'interrogeai à ce propos m'affirmèrent que tantôt ils perdaient la faculté d'aboyer et tantôt la recouvraient.

J'ai encore mieux observé cette défaillance momentanée des cordes vocales du chien, à la Nouvelle-Zé-

lande. Là, sur le pourtour de la petite baie d'Œteta, à peine grande comme le jardin du Luxembourg, existe une peuplade de chiens, un millier, je dirai même deux milliers de bêtes qui hurlent, glapissent et aboient sans cesse. Pendant six mois, chaque nuit, je les ai entendus, les uns clamant à la lune quand la lune rayonnait, et échangeant d'un rocher à l'autre leurs cantilènes, leurs psalmodies, leurs soli, leurs duos, leurs concerti lugubres ou joyeux, saccadés ou filés, allègres ou lents et prolongés, et sur tous les tons, tons hauts, tons aigus, haute-contre et contre-basse. Eh bien! j'ai remarqué que lorsqu'une baleine dépouillée de son gras venait s'échouer sur la grève, et que les carnassiers affamés dévoraient en moins de vingt-quatre heures cette masse énorme de chair, ils demeuraient ensuite muets pendant un certain nombre de jours. Nous ne dormions en paix que lorsqu'une puante carcasse de cétacé rassasiait les aboyeurs.

Je pense donc que le mutisme des chiens sauvages sur les bords de la mer n'est qu'accidentel et ne se manifeste que lorsque la marée, en se retirant, leur abandonne des poissons, des cétacés, des amphibies, des mollusques, toutes les espèces enfin qui vivent au flux et au reflux. Est-ce que leurs cordes vocales, leurs larynx, fatigués par les mouvements d'une déglutition prolongée, n'ont pas alors besoin de repos? D'un autre côté, il est permis d'ad-

mettre que le chien ne hurle que lorsque la faim le tourmente.

Les chiens finirent par vivre en paix avec les chèvres qui échappèrent au massacre de Juan-Fernandez. Même chose arriva aux Hollandais, qui dressèrent des chiens pour détruire les singes de l'île Maurice : singes et chiens firent un traité d'alliance et d'amitié.

Sous ces mêmes degrés de latitude, de l'autre côté des Andes et dans la province de Buenos-Ayres, les chiens sauvages, issus des chiens domestiques importés par les Espagnols, pullulèrent tellement à la fin du siècle dernier, et ravagèrent tellement les troupeaux, que l'on craignit qu'une fois les bœufs et les moutons dévorés ou repoussés au loin dans les solitudes des Pampas, ces dogues féroces ne se jetassent sur les hommes. Un gouverneur de Buenos-Ayres entreprit alors une croisade contre les phalanges canines.

L'armée espagnole entra en campagne et extermina plusieurs milliers de chiens ; mais, au retour de cette héroïque expédition, les vainqueurs furent insultés par le peuple, et ils se sentirent si humiliés d'être appelés *mate perros* (tueurs de chiens), que l'année suivante ils refusèrent de marcher contre de tels adversaires.

L'*alio*, le chien sauvage de l'Araucanie, ressemble beaucoup à l'espèce que nous nommons *danoise*, sauf

le pelage qui, au lieu d'être blanc ou gris tacheté de noir, est entièrement jaune.

On trouve dans les andes de Coquimbo une espèce de chiens sauvages qui feraient la coqueluche des dames d'Europe, si quelque importateur les mettait à la mode. Ils ressemblent aux lévriers par le museau, les oreilles, la queue et les pattes; ils sont élancés et sveltes comme eux; mais, véritables levrettes en miniature, ils mesurent à peine 7 ou 8 pouces de longueur et ne se nourrissent que de végétaux. Timides et méchants à l'état de nature, ils se creusent des terriers où ils se réfugient à la moindre alerte; on les apprivoise assez facilement. Leur robe est d'un beau gris plombé.

Les *coyotes*, individus les plus curieux de la faune chilienne, tiennent à la fois du loup, du renard et du chien, et méritent également chacun de ces noms. Essentiellement carnivores, ils chassent réunis en troupes, s'abattent sur le gibier, sur les volailles et sur les moutons, mais n'attaquent jamais l'homme. Leurs cris sont effrayants, et ils exhalent une odeur plus forte que celle du renard.

Païta, petite ville de la côte, est célèbre par ses chiens. Il n'y a ni verdure ni eau à Païta. Les habitants vont s'approvisionner d'eau à l'embouchure de la rivière de Colan, quatre lieues plus au nord, avec de grandes calebasses et des jarres de terre, portées sur des radeaux; les chiens de la ville,

aussi nombreux que ceux de Constantinople, se rassemblent tous les jours à midi, sur la grande place de la cité, et de là partent en courant et se dirigent vers la rivière, où ils se désaltèrent, puis reviennent aussitôt à Païta, toujours en troupes.

On sait que les Espagnols, lors de la conquête, avaient dressé des molosses à la recherche des Indiens fugitifs. Cette race de dogues quêteurs de chair humaine existe encore.

Les premiers conquérants espagnols avouent que les lévriers et les dogues leur rendirent plus de services que les pièces d'artillerie, qu'ils ne transportaient qu'à grand'peine à travers les forêts, les marais et les montagnes, et que leur cavalerie, souvent démontée ; ces animaux suivaient les Indiens à la piste et les harcelaient jour et nuit. La meute de Vasco Nunnez, composée de trente dogues, étrangla à elle seule plus de deux mille Américains, sans compter les quelques centaines de mignons du cacique de Quarequa.

Au combat de Caxamalca, la première ligne de la petite armée de Pizarre était formée par un rang de chiens qui donnèrent avec tant d'impétuosité et de vigueur sur les Péruviens, que la cour d'Espagne, enchantée de leurs exploits, se détermina à leur payer une solde régulière comme aux autres troupes ; cette somme revenait au soldat qui avait soin d'entretenir un de ces animaux. On trouve dans les comptes de

l'administration militaire de cette époque, le nom du dogue *Berecillo* inscrit pour une solde de 2 réaux, en récompense des services rendus par lui à la couronne.

Ferdinand Sotto, le conquérant de la Floride, possédait un lévrier de grande espèce, nommé Brutus. Cet animal, après avoir fait de terribles ravages, fut tué par les *infidèles*, et cette mort, dit Garcilasso, affligea beaucoup les *chrétiens*.

Ulloa, qui écrivait plus d'un siècle après la conquête, dit que, de son temps, l'ancienne animosité des chiens espagnols contre les Indiens durait encore, et tellement vivace, que lorsqu'un Indien entrait dans une maison sans y être particulièrement connu, ils s'élançaient sur lui pour le dévorer. Réciproquement, les chiens élevés par les Indiens éprouvaient pareille haine contre les Espagnols et les métis.

On a prétendu que les dogues enrégimentés et soldés par Sa Majesté Très-Catholique préféraient la chair des hommes à celle des femmes, sur lesquelles parfois ils ne voulaient pas mordre. Oviedo rapporte que le plus furieux des limiers ayant été lancé sur une Américaine, refusa de la mordre, quoiqu'il eût étranglé la veille plus de vingt guerriers ; les soldats castillans crièrent au miracle. « Ces mêmes soldats castillans, dit Las Cases, entretenaient l'émulation des chiens en leur jetant à dévorer, comme friandise, des enfants à la mamelle »

D'après Pierre d'Angleria, les Espagnols auraient employé à la destruction des Indiens les *canes Alanos*, ainsi nommés parce que leur race avait été introduite en Europe par les Alains, qui s'en servirent contre les anciens habitants de l'Espagne.

De nos jours encore, les planteurs des États sud de la grande République américaine du Nord lancent des limiers à la recherche de leurs nègres marrons.

Le docteur Huamie prétend que la rage n'a été observée au Chili et dans l'Amérique du Sud que depuis 1803.

Lorsque le capitaine Moss visita Juan-Fernandez, à la fin du siècle dernier, le rivage était protégé par une batterie armée de cinq canons et par un fortin percé de quinze embrasures, mais n'ayant encore qu'une seule pièce d'artillerie! La garnison aurait eu peine à se défendre contre les chiens, si les chiens eussent conservé leur courage d'autrefois et leur férocité native.

Six soldats déguenillés, émaciés comme des fiévreux de longue date, étaient chargés de maintenir le bon ordre au milieu de quarante colons, et Sa Grandeur don Cavo de la Calenza tenait entre ses mains l'autorité suprême.

« Don Cavo, dit le capitaine Moss, maître, après Dieu, dans ces parages, rappelait assez bien par ses allures courtoises et dignes le vénérable hidalgo auquel Robinson confia le gouvernement de son île. »

Les colons s'ennuyèrent bientôt, et, manquant de courage et de résignation, retournèrent sur le continent.

Mas-a-Tierra devint ensuite un lieu d'exil, à l'usage de la vice-royauté, des divers gouvernements qui se succédèrent au pied des Andes pendant la guerre de l'Indépendance et de la République actuelle du Chili. Le célèbre général Freyre y fut déporté; chaque parti vainqueur y confinait ses adversaires vaincus.

A l'époque où je visitai ces terres pour la première fois, et même au moment où j'y descendis pour courre le cabri, j'étais bien loin de me douter qu'un célèbre naturaliste s'était volontairement enfermé dans cette solidude pour y étudier les secrets et les mystères de la flore antarctique. Ce Robinson de la botanique, M. Bertero, y séjourna pendant trois ou quatre ans. Il est mort récemment, et l'on annonce que ses travaux sur Juan-Fernandez, véritable chef-d'œuvre d'histoire naturelle, vont être publiés bientôt.

M. Laplace, en 1832, prophétisait un brillant avenir à Mas-a-Tierra. Selon lui, la colonisation de ce fertile terroir serait une conséquence du développement et des progrès de la République chilienne. Mais la République chilienne a progressé et progresse encore chaque jour, et Mas-a-Tierra est toujours inculte et solitaire.

C'est que l'île des Flibustiers n'a d'autre avenir que la guerre, la guerre d'une puissance quelconque avec

les puissances de l'Amérique du Sud; alors, comme il y a deux siècles, elle servirait de port de relâche aux navires de course.

Je reprends le récit de notre traversée.

Nous avions à bord une jeune chienne que le navire *le Cousin*, du Havre, nous avait donnée à OEteta (port Cooper). Cette jolie bête, d'une race de lévriers que les Anglais des Nouvelles-Galles du Sud ont entraînée pour la chasse du kanguroo, avait autant de gentillesse que d'intelligence.

Un matin, elle se prit à bondir, joyeuse mais inquiète, de l'avant à l'arrière du navire, et de temps en temps elle posait ses pattes de devant sur la liste et reniflait, le museau au vent, des senteurs inconnues que lui apportait une brise du nord-est. — Étions-nous donc près de terre ?

Les vigies montèrent à leur poste, abandonné depuis la fin de la pêche, et interrogèrent l'espace.— Rien en vue... rien !

L'*estime* et la latitude calculée à midi nous plaçaient sur le 45e degré, et les cartes n'indiquaient aucune terre dans ces parages.

La chienne éventait toujours, et nous étions fort intrigués. Enfin, à deux heures de l'après-midi, la longitude ayant été calculée, nous reconnûmes que nous coupions le méridien de l'île Pitcairn, située à 360 lieues plus au nord ; et c'étaient les parfums de

cette terre tropicale que la chienne aspirait depuis le matin...

On se refusera peut-être à croire que des émanations puissent parcourir une aussi grande étendue d'atmosphère ; mais j'espère convaincre de la véracité du fait, quand j'aurai raconté comment des corpuscules bien plus pesants que des atomes odorants voyagent à des distances bien plus considérables que celle de 360 lieues.

Le beau temps nous quitta vers le 100e degré de longitude ouest, et depuis lors, jusqu'en vue du Chili, nous eûmes à lutter contre des vents variables soufflant presque continuellement en tempêtes.

Le 18 novembre, à sept heures trente-cinq minutes du matin, par une mer houleuse, notre navire, qui filait trois nœuds au plus près, sa grande voile serrée, deux ris dans les huniers et pas de perroquets, s'arrêta tout à coup, tressaillit dans ses membrures comme s'il venait de toucher sur un écueil ou de draguer un banc de sable, et reprit sa marche quelques secondes après. Nous ressentîmes tous cette secousse extraordinaire. On fit jouer aussitôt les pompes : pas une goutte d'eau dans la cale, et cependant le choc avait été assez violent pour qu'un bordage pût s'entr'ouvrir si le navire eût accosté la cime d'une roche. La mer n'avait pas changé de couleur, et on ne pouvait attribuer cet incident à la rencontre d'un bas-fond.

Qu'était-ce donc? Notre vieux maître voilier, le père Marsouin, consulté dans cette circonstance, fit sa réponse ordinaire : *Ça doit être ça et je ne vous en dis pas davantage.* Et quand plus tard, à Talcahuana, on nous eut appris que ce jour du 18 novembre, à sept heures trente-cinq minutes du matin, nous avions ressenti en pleine mer les secousses du tremblement de terre qui bouleversait alors la côte chilienne, le bonhomme Marsouin osa me glisser dans le *chenal* de l'oreille son éternel : « Docteur, je vous l'avais bien dit! »

II

Enfin, après cinquante et un jours de navigation, sans apercevoir ni navires ni terre, excepté Chatam et Juan-Fernandez, notre vigie, qui depuis la veille surveillait l'atterrissage avec d'autant plus d'attention que nous étions privés de soleil, et que nous ne marchions qu'en jetant le look, notre vigie, dis-je, signala les côtes de l'Amérique méridionale, non pas devant la baie de la Conception où nous voulions entrer, mais plus au sud, entre le port de Valdivia et l'île de la Mocha. La dérive et les courants nous avaient drossés loin de la route projetée. Il fallut louvoyer alors, et nous avions vent debout. Mais le capitaine s'approcha de terre, afin de profiter des brises presque toujours

variables sur la côte. Cette manœuvre ne fut pas heureuse; les calmes nous entraînèrent pendant tout un jour jusqu'à moins de 10 milles du rivage.

Cette terre, partout verdoyante et dominée au loin par les sommets neigeux des Andes, est une terre de liberté : c'est l'Araucanie, que Pedro Valdivia et ses successeurs n'ont jamais pu soumettre à la domination de l'Espagne. Ces aborigènes sont restés indépendants et méprisent l'alliance de la jeune République chilienne, comme ils ont repoussé la tyrannie des anciens vice-rois. On dirait qu'ils pensent encore aujourd'hui à venger leurs frères les Promaucians, massacrés par les premiers envahisseurs. Cette lutte de vengeance dure depuis plus de trois siècles.

L'Espagne ne possède qu'un poëme épique; ils en sont les héros (*los Indios bravos*). Ercilla, qui se battait contre eux à la fin du seizième siéle, écrivit les trente-six chants de ce poëme; il manquait de papier, et traça ses vers sur de petits morceaux de cuir tanné.

Ercilla fut commissionné officier par Philippe II. On cite comme sublime le discours qu'il met dans la bouche d'un chef, le vieux Colocolo, aussi vieux que Nestor. Ce guerrier prêche la concorde à ses concitoyens, afin que les opprimés, en réunissant leurs forces, puissent anéantir les oppresseurs, et il propose de déférer le commandement général à celui qui pourra porter seul, sur ses épaules, le plus

gros tronc des arbres de la forêt où ils délibèrent.

On pourrait appeler leur gouvernement, une démocratie militaire : les grades sont donnés par l'élection. Chefs et soldats ont une part égale de butin après la victoire. Ces Indiens estiment, avec raison, que les honneurs qui sont dus aux chefs les récompensent assez, et que s'ils avaient droit à une part de butin plus grande que celle des simples combattants, ils ne penseraient qu'à piller et à ménager leurs intérêts privés au détriment des intérêts de la nation.

Les Araucaniens sont les héros d'un des plus beaux drames de Lope de Véga.

En 1809, les créoles de l'Amérique du Sud voulurent imiter les Indiens et se rendre indépendants et libres. Le drame de l'*Araucana*, joué sur le théâtre de Quito par les étudiants de San-Fernando, donna le signal de la révolte et du premier coup de feu contre la métropole.

Les Araucans prennent le titre d'*Aucas*, et ce mot, dans leur langue, signifie *peuple libre*.

Aujourd'hui, la *Marseillaise* des républicains du Chili est un hymne araucanien, et si vous ne voulez encourir la haine d'un créole chilien, gardez-vous bien de lui donner le titre de Castillan. C'est une grave insulte. Il se dit : fils d'Arauco!...

Autrefois, le nom de Castillan était mieux porté, car il fallait être noble ou Castillan pour avoir le droit d'émigrer dans le nouveau monde.

Cependant, ces Indiens Araucaniens, conduits par Bernavidès, ont pris parti pour l'Espagne dans les dernières guerres de l'Indépendance et ravagé la province de Conception. Mais la politique de leurs *toquis* (chefs) avait un autre but que celui de soutenir le gouvernement du roi. Ces sauvages comprenaient que, tôt ou tard, malgré leur aide, les royalistes seraient vaincus et, en se joignant à eux, ils ne voulaient que rendre la lutte plus sanglante, afin d'affaiblir les révoltés qui, une fois constitués en État indépendant, ne seraient pas de longtemps assez forts pour attenter à la liberté de l'Araucanie.

L'avenir a prouvé que cette politique était bonne, car jusqu'ici, la République chilienne s'est sentie trop faible pour s'emparer de la fertile plaine qui s'étend de l'est à l'ouest, depuis la mer jusqu'au pied des Cordillères, et du nord au sud, depuis le fleuve Bio Bio jusqu'à la hauteur de l'archipel de Chiloé.

La République est donc en paix avec les Indiens; mais c'est une paix armée, une paix sur le qui-vive, une paix souvent ensanglantée par de terribles escarmouches. Elle dure un jour, une semaine, un mois; jamais une année. Les deux partis, selon leurs intérêts du moment, se montrent toujours très-ingénieux à trouver des prétextes plausibles pour rompre la trêve récemment conclue; rarement les Indiens s'avancent au-devant des créoles et leur présentent des branches de *boïque* (arbre de Winter) comme font les Polyné-

siens, avec une branche de bananier, quand ils demandent l'amitié de l'étranger.

Les quatre *Uthal mapus* (cantons) de la plaine Araucanienne, *Estado invincito* (pays indomptable), comme disent les Espagnols, nourrissent une population vigoureuse et guerrière, entre les *llanos* de Valdivia et les rives du Bio-Bio ; de sorte que, dans l'intérieur même de ses domaines, la République est obligée de tolérer la présence d'ennemis naturels et de respecter l'inviolabilité de leurs districts.

Peut-être un jour, les progrès de la civilisation réuniront-ils, en un seul peuple, Indiens et créoles. Trois siècles de guerres incessantes, entreprises dans ce but, ont prouvé l'impuissance des armes.

La fertilité du sol, la douceur du climat et l'existence certaine de mines d'or jadis exploitées, cachées depuis par l'ordre des *toquis* et oubliées par la tradition, devraient attirer sous ces latitudes de nombreux émigrants. Nulle part, dans tout l'univers, on ne trouverait un lieu plus propice pour fonder une colonie que le *Languem mapu* (contrée maritime) d'Arauco ; mais un vieux serment, qui date du temps des premiers traités de paix faits avec les Espagnols, s'oppose à toute tentative de colonisation. Les Indiens ont juré à l'Espagne qu'ils ne souffriraient jamais qu'un établissement étranger se formât sur leurs côtes ; et ils observent religieusement ce serment, quoique l'Espagne n'ait plus ici d'intérêts à sauvegarder. Les

ruines de quelques établissements hollandais le prouvent, et, en 1834, quand le brick français *la Rose* naufragea vis-à-vis de l'île Mocha, une partie de l'équipage fut massacrée, parce que les Indiens croyaient que ce navire transportait des colons.

Mais qu'on ne pense pas que c'est pour garder saintement la foi jurée qu'ils repoussent ainsi les étrangers; non. La politique qui les guidait au temps des guerres de l'Indépendance les guide encore aujourd'hui, et comme ils méprisent profondément les créoles républicains et redoutent très-peu leurs bataillons de milice, ils ne veulent entretenir des relations de voisinage qu'avec eux seuls, et tolèrent leur présence dans les ruines de ces cinq villes que les anciens vice-rois bâtirent dans leurs campagnes. Des voisins tels que les Anglais et les Français leur paraîtraient trop redoutables. Quoique l'on ne retrouve pas ici, comme au Mexique et dans les provinces voisines de l'isthme de Panama, des ruines de monuments gigantesques et portant le cachet des constructions européennes, les peuplades de l'Araucanie n'en n'offrent pas moins un fort contingent d'hypothèses à ceux qui croient que les Amériques ont été connues des anciens avant Christophe Colomb.

Les premiers missionnaires espagnols ont anéanti, comme à plaisir, tout ce qui pouvait nous renseigner sur l'état politique et religieux du Chili avant le seizième siècle, et ils se contentèrent, dans leurs rapports

à Charles-Quint, de mentionner quelques pratiques d'idolâtrie, et de raconter les exploits du diable en ce pays.

Je trouve cependant, dans un de ces rapports, l'opinion clairement exprimée par un religieux de l'ordre de Saint-Augustin, que l'Évangile y avait été prêché autrefois. Il serait possible, en effet, qu'en des temps inconnus, la civilisation et l'Évangile eussent enjambé les mers qui séparent le continent asiatique du continent américain ; ces mers sont aujourd'hui parsemées d'îlots, derniers fragments peut-être d'un continent intermédiaire broyé par quelque cataclysme ; mais le cataclysme est antérieur à l'ère chrétienne. Le révérend père augustin appuie son opinion sur des preuves, selon lui, irrécusables : 1° On a trouvé, dit-il, dans un endroit dont il a oublié le nom, une statue en pierre représentant un apôtre tonsuré comme les prêtres espagnols. L'Évangile a donc été prêché ici aussitôt après la dispersion des douze apôtres. 2° Il existe parmi les Indiens une tradition d'après laquelle les chrétiens auraient été très-nombreux en ce pays, voilà plusieurs siècles ; et si les chrétiens espagnols, les Espagnols de la conquête, ont fait et font encore aujourd'hui tant de mal aux Indiens, ce n'est que pour venger le massacre des anciens chrétiens. 3° Les Indiens non convertis, ou plutôt les descendants renégats des premiers chrétiens ont conservé l'usage

de la confession verbale. Voilà les trois grands arguments du révérend père.

A propos de confession verbale, je lis, dans le rapport du licencié Pallacios au roi d'Espagne, que chaque femme indienne sur le point d'accoucher confesse ses péchés à celle qui lui vient en aide. Elles croient que cela facilite le travail de l'enfantement ; mais si le travail dure trop longtemps encore, on fait venir le mari pour qu'il confesse, lui aussi, ses péchés. Du temps de Pallacios, une Indienne, dans une de ces confessions obstétricales, avoua qu'elle avait eu huit amants, et les désigna par leurs noms. Un voisin caché non loin de là écoutait la pénitente, et la dénonça au cacique, qui, aussitôt après les relevailles, la condamna à être flagellée publiquement.

Quand les Espagnols envahirent cette contrée, le maïs et la courge, que les plus savants naturalistes regardent comme indigènes de l'ancien continent, y étaient cultivés. On en retrouva dans les *huacas* (tombeaux), dont la construction remontait à plusieurs siècles.

Le Styx et Caron figurent dans la mythologie araucanienne. *Tempulagy*, la vieille batelière, conduit les morts à l'ouest par delà les mers, vers la terre promise, et la courge et le maïs placés dans le tombeau doivent aussi nourrir Tempulagy.

Parfois aussi ils momifiaient leurs plus grands chefs, à l'instar des Égyptiens. Le cadavre était placé sur

une pierre, et l'on allumait alentour des fascines de bois odorant et résineux; peu à peu, sous l'influence de la chaleur, les parties grasses du corps se fondaient et suintaient au dehors ; les liquides se vaporisaient, les muscles se desséchaient, et la peau brunie et luisante se collait sur la charpente osseuse; ils enroulaient ensuite autour du cadavre de longues bandelettes décorées, et le déposaient dans un hamac, où il dormait du sommeil éternel.

L'usage d'ensevelir les morts en plaçant dans leurs tombeaux ou à leur portée des armes, des aliments, des parures, des graines, est commun à tous les peuples primitifs. Cette croyance aux relations d'une vie future avec la vie terrestre console à la fois ceux qui restent et ceux qui partent... Aussi les missionnaires catholiques ont-ils toujours eu beaucoup de peine à faire perdre cette pieuse habitude à leurs néophytes.

Hernandez, qui convertissait à coups de fusil les indigènes de la Castille d'Or, fit prisonnier un cacique des montagnes de Guaturo; il y avait non loin de la demeure de ce cacique plusieurs enclos de sépulture. Hernandez demanda quels étaient les morts enfouis sous ces tumulus : — Ce sont les Indiens qui se sont tués volontairement, lors de la mort de mon père, répondit le prisonnier. Le farouche Espagnol, espérant y découvrir des trésors, viola ces sépultures; mais, au lieu d'or, il ne trouva auprès de chaque

squelette qu'un paquet de quenouilles de maïs. « Pourquoi ce maïs? » dit-il. Le cacique répondit: « Ceux qui se sont tués pour suivre mon père seront immortels dans l'autre monde, et ils ont emporté ce maïs pour ensemencer les campagnes de là-haut. — Erreur! reprit Hernandez, tu vois bien que ces prétendus laboureurs n'ont pas emporté ces semences pour s'en servir dans l'autre monde, puisqu'elles sont demeurées là, desséchées et presque pourries... » Et cela dit, il croyait avoir détrompé son captif; mais le captif répliqua : « Si ces semences desséchées et presque pourries sont restées dans les tombeaux, c'est que les morts qui les emportaient en ont trouvé en abondance dans le ciel, et qu'ils n'ont pas besoin de celles-là. »

Ils connaissaient la chair de porc, et ils s'en abstenaient comme les Juifs.

Ils fabriquaient des poteries.

L'institution de leur aristocratie militaire semblait être fidèlement calquée sur celle des anciens peuples de l'Europe.

Ils étudaient l'astronomie. Une grande étoile blanche brillait et brille encore sur le champ vert bleuâtre de leurs étendards tissés en laine de vigogne.

Leurs bardes chantaient les hauts faits des guerriers.

Le jeune Indien ne devient homme que lorsqu'il

a été à la guerre ; jusque-là il se nomme *mosotone.*

Ils admettent le jugement de Dieu. Ils brûlent des parfums en son honneur.

Ils croyaient aux augures, à la devination d'après l'inspection du vol des oiseaux.

D'après tout ce qui précède, et en supposant qu'antérieurement à des cataclysmes d'une époque inconnue, les archipels océaniens formaient un vaste continent, et que, par ce continent, les peuples asiatiques entretinrent des relations avec ceux des Amériques, on ne s'étonnera plus de rencontrer chez les Mexicains, chez les Péruviens, chez les Araucaniens et chez les autres peuplades de ce que nous nommons à tort le nouveau monde, des mœurs, des coutumes, des usages presque identiques, malgré leurs altérations, aux usages, aux coutumes et aux mœurs des nations de l'antiquité et des nations contemporaines, aujourd'hui séparées des Américains par les vastes solitudes de l'Océan.

Ainsi se retrouve sur cette terre le *tabou* de la Nouvelle-Zélande. A la Nouvelle-Zélande, la cabane où meurt un individu est *tabouée*, c'est-à-dire que personne n'y habite plus, que les voisins n'osent s'en approcher, et que tous les objets qu'elle renferme et qui appartenaient au défunt y sont délaissés. Cet interdit fulminé par la loi religieuse est, selon les cas, perpétuel ou temporaire. A la Nouvelle-Zélande encore, la hutte dans laquelle une femme est accouchée

devient tabouée; voilà pourquoi les femmes ont toujours soin d'accoucher en plein air; elles aussi sont tabouées pour plusieurs semaines, et on leur apporte des vivres au bout d'un long bâton, afin de n'avoir aucun contact avec elles et avec ce qu'elles pourraient toucher de leurs mains.

Ici, en Araucanie, en Popayan et dans plusieurs autres provinces, quand un Indien est mort, on le place sur son séant au milieu de sa cabane; on l'étaye avec ses armes et son mobilier : ses fusils, ses lances, ses coffres, etc., etc., et on abandonne à jamais la cabane et tout ce qu'elle contient.

La femme américaine, déclarée impure à la suite de ses couches, ne reprend sa place dans le ménage et dans la tribu qu'après de longs jours d'isolement.

Permettez-moi de signaler quelques autres analogies.

Les habitants de la Nouvelle-Hollande couvrent leur nudité avec un étui en bois afin de se garantir contre les broussailles épineuses. Gonzalo Hernandez d'Oviedo y Valdez dit que les Américains emploient le même moyen, et que les caciques, nus comme leurs plus humbles sujets, se distinguent par un étui en or.

Raveneau de Lussan, célèbre chef d'aventuriers français, a fréquenté des Indiens qui se servaient d'un morceau d'or ou d'argent en forme d'éteignoir, et si je ne m'étais assuré, dit-il, qu'ils n'en ont jamais

vu, j'aurais cru que cet ustensile leur avait servi de modèle.

Les Araucaniens, ainsi que presque tous les Océaniens, ne portent jamais le nom de leur père, mais celui de leur mère. La transmission d'un nom célèbre n'a lieu que par les filles; ainsi *Hata*, célèbre chef de tribu, épouse *Ova*, fille d'un autre chef; les garçons issus de ce mariage s'appelleront *Ova*. Mais, demandera-t-on, comment s'est perpétué et comment se perpétuera le nom célèbre de *Hata?* Il se perpétuera si de ce mariage il naît une fille, laquelle se nommera *Hata*, laquelle aussi pourra avoir des garçons, qui reprendront alors le nom de *Hata*.

Pourquoi cette coutume? Eh! sans doute parce qu'elle garantit l'hérédité; on est certain que le sang de la mère circule dans les veines de son enfant, on n'a pas toujours la même certitude pour le sang de l'époux officiel. La noblesse chez les Canadiens sauvages se perpétuait ainsi. Il est bien entendu que cet usage disparaît comme tant d'autres à mesure que la religion chrétienne et notre civilisation s'infiltrent chez ces enfants de la nature.

J'ai dit plus haut que le maïs était connu des Araucaniens avant l'arrivée des Espagnols. Ils avaient aussi la courge, la citrouille, la gourde, et, parmi les légumineuses, la fève seulement; les haricots, les lentilles leur étaient inconnus. Un historien espagnol

raconte que, lors du séjour de Valdivia dans la baie de Conception, les matelots d'un navire qui lui apportait des vivres, brisèrent par accident sur le rivage un baril rempli de lentilles ; à l'aspect de ces lentilles répandues sur le sable, les Indiens s'enfuirent épouvantés et ne reparurent qu'après le départ du navire. Ces malheureux, dont la peuplade avait été décimée quelques mois auparavant par la petite vérole, avaient pris ces lentilles pour des boutons de cette cruelle maladie, et redoutaient une nouvelle importation du fléau. Voici pourquoi les indigènes Chiliens abhorraient les lentilles. Je voudrais bien savoir pourquoi les anciens Egyptiens abhorraient les fèves.

Le vaccin a été introduit dans l'Amérique du Sud en 1805, par ordre de Charles IV.

Les Araucaniens écrivaient par hiéroglyphes et correspondaient à l'aide du *quipus*; mais le *quipus* est d'origine péruvienne.

Voici un modèle de correspondance par le quipus.

« En 1792, il y eut une révolution dans la province de Valdivia, et lorsqu'on fit le procès à plusieurs des Indiens instigateurs des troubles, Maricara, l'un d'eux, déclara que le signal de la révolte, envoyé par Lépitran, le grand chef, était un pieu de bois; que ce bois avait été fendu, et qu'on avait trouvé dedans le doigt d'un Espagnol... et que ce doigt était entouré d'un fil de laine ayant à une extrémité une frange de

laine composée de plusieurs fils rouges, bleus, blancs et noirs; que sur le fil noir Lépitran avait fait quatre nœuds pour faire connaître que c'était le quatrième jour après la pleine lune que le porteur du message, signal de la révolte, était parti de Paquilly; que sur le fil blanc il avait fait dix nœuds indiquant que dix jours après cette époque la révolte devrait commencer; que le fil bleu devait recevoir un nœud fait par le représentant de la tribu à laquelle le message serait présenté, si la tribu consentait à participer à la révolte; mais que si elle s'y refusait, le nœud serait mis sur le fil rouge et sur le fil bleu à la fois, afin que Lépitran, au retour de son *chasqui* (héraut) envoyé ainsi en ambassade auprès de toutes les tribus d'Arauco, connût le nombre d'amis sur lesquels il pourrait compter, et, de plus, par l'ordre dans lequel seraient faits les nœuds, il connaîtrait en même temps quels étaient ceux qui refusaient de le seconder. »

L'emploi du *quipus* est répandu dans toute l'Amérique du Sud. C'est l'aide-mémoire de la tradition orale. — Les Indiens, ceux de Popayan surtout, et tous ceux qui jouissent encore de leur liberté à l'intérieur des terres, racontent à leurs enfants les malheurs de la tribu, en comptant les nœuds du *quipus*, et en rattachant à chaque nœud un souvenir de deuil.

Ce long rosaire de douleurs pour chaque famille est toujours précédé d'un exorde qui a pour but

d'implanter dans le cœur de l'enfant la haine contre les visages pâles.

Ils disent donc :

« A une époque indiquée par ce nœud, vint de la côte de la mer une troupe de voleurs avec des barques ailées pour violer les femmes de vos pères, pour piller les wigams, pour tuer les hommes, les mères et les enfants, etc. »

Une autre espèce de quipus donna le signal de la grande révolte au commencement de ce siècle.

Un jour, une flèche rougie par le sang d'un Espagnol fut colportée dans les tribus, et le lendemain, les Indiens promenaient le pillage, l'incendie et le meurtre dans les *haciendas* espagnoles.

Je retrouve le quipus souvent employé dans la marine française, moins qu'autrefois cependant, car tous nos matelots à peu près savent lire et écrire ; mais celui qui n'a pas reçu les bienfaits de l'instruction primaire et ne peut copier l'expression de ses sentiments dans le *Parfait Secrétaire* ou dans le *Secrétaire général*, véritables musées de chefs-d'œuvre épistolaires ; celui-là prend une feuille de papier fin, avec vignette en frontispice, vignette où l'Amour, colorié en *vermignon*, voltige avec un flambeau qui brille comme un phare à feu fixe. Il place dans ce papier un ruban vert, sur lequel il a fait deux nœuds coulants et glissant l'un sur l'autre, et dont la réunion constitue ce qu'on appelle le *nœud*

d'amour, de même qu'il y a le nœud plat et le nœud de vache, véritables nœuds de bon matelot, et le *nœud de soldat*, qualification donnée à tout nœud mal fait et sans solidité.

Donc, une fois ce ruban vert au nœud d'amour placé dans le papier *à venin*, et le papier plié en forme de lettre, l'administration des postes ou un *chasqui* complaisant remet cette missive provocatrice entre les mains de la femme adorée, et la femme adorée doit faire une réponse avec le même ruban vert, et le renvoyer au plus vite au galant matelot.

Si la femme adorée laisse les deux nœuds isolés l'un de l'autre et à la même distance que lorsqu'elle a reçu le ruban vert, cela signifie : — Peu ou point d'espoir pour l'amoureux.

Si elle les rapproche sans les réunir : — Espoir.

Si elle les fait se toucher l'un l'autre, mais sans les réunir : — Ça va bien, elle mord ; mais pas encore assez...

Mais si elle réunit les deux nœuds en un seul nœud, et qu'elle *souque* le tout : oh ! alors, beau Mathurin met le cap dessus et grand largue !.. Elle aime, elle a *masqué*, elle l'attend...

Souvent, comme vous le pensez, il advient que la belle défait les deux nœuds, et renvoie le ruban tel qu'il est sorti des cartons de la mercière... Mathurin, voyant alors qu'il a vent debout, vire de bord et s'en va louvoyer vers un atterrissage moins à pic.

J'ai parlé plus haut du jugement de Dieu des Araucaniens ; mais qu'on ne croie pas que ce jugement ressemble à celui de nos pères du moyen âge : les parties ne se battent pas à mort en champ clos, et l'accusé n'est pas tenu de placer sa main sur un brasier pour prouver son innocence. C'est tout simplement un jeu que leur jugement de Dieu ; un jeu qui ressemble beaucoup à celui que souvent vous et moi avons pratiqué étant enfants, et que, dans notre Poitou, nous appelons le *jeu de biard*. Nous le jouions à plusieurs, avec une bille de bois et ayant chacun un bâton à *ribousse*, c'est-à-dire un bâton dont une extrémité est recourbée en crosse. Pour nous, les conséquences de ce jeu se réduisaient à quelques contusions des tibias ou du front; mais pour les Araucaniens, l'enjeu est plus important, et un accusé peut prouver son innocence en gagnant la partie. Les chefs de la nation, rassemblés pour délibérer d'une affaire importante, décident quelquefois la question en mettant aux prises les partisans des opinions contraires. En 1805, Roa, évêque de la Conception, allant visiter des missions de l'intérieur, fut pris par les Indiens. Les uns voulaient le tuer, d'autres lui rendre la liberté après s'être emparés de ses bagages ; les *toquis*, en désaccord, jouèrent la vie du pauvre évêque au *jeu de biard*. Le prélat assista à ce jeu, et la bonne étoile épiscopale voulut que ses amis les conservateurs gagnassent la partie. En con-

séquence, Roa rentra sain et sauf, mais tout nu, dans son diocèse.

Je suis tout fier de savoir que mon *jeu de biard*, si aimé de tous les gamins du Poitou, est l'*orpasto* des Grecs, le *calcio* des Florentins, le *bandy* des Anglais, le *chueca* des Espagnols, le *palican* des Araucaniens, et le je ne sais quoi de bien d'autres peuples sans doute.

Les Araucaniens admettent la polygamie. Ils se bâtissent autant de cabanes qu'ils ont de femmes. L'homme à qui on demanderait combien il a de femmes se regarderait comme insulté. On doit user d'une périphrase pour faire une pareille question : il suffit de lui demander combien il a de logements. Leur susceptibilité à ce sujet égale celle des musulmans [1].

Si je n'ai pu observer les mœurs et les coutumes des Chiliens indigènes, comme celles des Chiliens créoles, j'ai travaillé à recueillir les faits les plus curieux transmis par l'histoire et par les traditions orales ; j'ai essayé autant que possible de ne pas répéter ce qu'on trouve dans tous les livres écrits sur ces contrées, et je crois avoir glané bien des choses, oubliées ou méconnues par mes précurseurs.

Les Indiens s'approprièrent promptement les arquebuses et la poudre des Européens, mais ils se créèrent

1 Voir mon *Voyage de Paris à Sébastopol.*

une artillerie à eux. On voit à Santiago quelques-uns de leurs canons fabriqués avec une espèce de gros roseaux très-courts, entourés de cuir, pouvant porter la charge d'une pièce de 24, et tirer quatre ou cinq coups sans éclater. Cette artillerie primitive m'a fait penser aux modifications futures de la nôtre. J'ai ouï dire que des tubes de plomb flexibles et portatifs pouvaient projeter les boulets, les bombes et la mitraille aussi bien et aussi loin que nos lourdes pièces de fonte et de cuivre; si ces tubes éclataient, ce serait sans danger; on les remplacerait instantanément et le poids des tubes de rechange que transporteraient les caissons d'une batterie en marche serait plus que compensé par la légèreté de la charge des affûts. Je ne suis guère compétent pour traiter une pareille question ; mais si quelque artilleur me fait l'honneur de me lire, je lui laisse à démontrer l'absurdité ou la possibilité de cette réforme.

Un mot sur les richesses métalliques de ce parvis des Cordillères :

Le Chili fut visité pour la première fois, en 1539, par Pedro de Valdivia. Quelques géographes admettent que le mot de *Chili* est emprunté à la langue indienne et signifie *froid*. D'autres font dériver son nom d'une espèce de grive, *thile*.

Rien de plus simple, parfois, que l'étymologie d'un nom que les érudits recherchent en vain dans les arcanes de la linguistique. On a écrit un volume de

dissertations sur l'origine du mot *Pérou*, et j'ai lu dans je ne sais quel vieux livre, ou bien j'ai entendu dire que les aventuriers de Pizarre ayant demandé à un Indien, qu'ils trouvèrent sur le rivage, comment s'appelait le pays où ils venaient de débarquer, cet Indien crut qu'ils l'interrogeaient sur son nom à lui, et répondit : « Je me nomme *Peru.* » Ainsi fut donné à la contrée le nom d'un habitant. Zarate prétend que, dans cette même province où Pizarre débarqua, coulait une petite rivière nommée *Beru* par les indigènes ; et ce mot *Beru* se transforma en celui de *Pérou.* Les collets montés de la science se moquent d'une étymologie aussi rationnelle que simple.

Pedro de Valdivia a provoqué cette haine implacable que les indigènes professent encore aujourd'hui contre l'Espagnol envahisseur et contre tous les étrangers, à quelque nation qu'ils appartiennent. Ils nous insultent, en nous appelant d'un nom qui signifie en leur langue : *gens bannis et ayant des cheveux au visage!*

Ce Pedro Valdivia, avare insatiable, les employait par milliers à récolter l'or dans les montagnes et dans les cours d'eau, et chaque Indien, sous peine d'un châtiment sévère, devait rapporter à la fin de la journée une certaine quantité du précieux métal. Furieux, exaspérés, ils se révoltèrent enfin ; et, sous la conduite de Caupolica, un de leurs caciques, ils firent main basse sur les Espagnols établis dans leur

province, les massacrèrent tous jusqu'au dernier, et se vengèrent de Valdivia en lui versant dans la bouche 3 livres d'or en fusion. Le plus ancien, le plus vénéré des Indiens de la tribu, prononça alors ces paroles : « O Valdivia, tu n'as jamais pu te rassasier d'or pendant ta vie, quoique nous ayons fait de notre mieux pour apaiser ton avidité; mais puisque nous n'avons pu y réussir jusqu'à présent, bois en tout ton soûl après ta mort! Voilà de quoi étancher ta soif. »

Je me demande si l'historien espagnol (un père bénédictin, je crois) qui nous raconte cette révolte des Araucans ne s'est pas souvenu, sans le vouloir, que Mithridate, pour punir symboliquement l'avarice des conquérants romains, fit boire de l'or fondu au capitaine Aquilius ?

Don Juan de Velano, prêtre espagnol et auteur de la *Description du royaume de Quito*, rapporte un fait semblable. Quirruba, cacique des Xibaros révoltés, s'empara, à Logrono, du gouverneur de la province de Macas, lui lia les membres, le bâillonna avec un os humain et versa de l'or fondu dans sa bouche (1599).

Les mines d'or du Chili, jadis exploitées en grand, ne le sont presque plus depuis très-longtemps. La spéculation s'est portée sur les veines d'argent de Nacimiento.

On prétend que les principaux filons d'or ont été soigneusement cachés par les Indiens, après une ré-

volte, et qu'ils ne laissèrent à découvert que les moins riches. L'oubli a passé sur eux, et le hasard seul, aidé cependant des connaissances géologiques, pourra les faire retrouver[1].

Les historiens espagnols font prononcer aux caciques des discours où l'or est signalé comme la cause de tous les malheurs qui les affligent; et dans ces mêmes discours, ils défendent au peuple d'employer l'or à aucun usage.

Je retrouve encore là des réminiscences de l'antiquité.

Spartacus proscrivit de son camp l'argent et l'or.

« L'argent et l'or, dit-il à ses frères, sont choses reprochables aux Romains, et il ne faut pas qu'on nous les reproche, à nous les bannis! »

Les Anglais et les Hollandais qui vinrent après les Espagnols furent frappés du même anathème que leurs devanciers. Les veines d'or ne se rouvrirent pas.

Rien de plus intéressant à lire que le rapport, malheureusement si laconique du capitaine Narborough, commandant le *Sweepstakes*, en 1670, et quêtant le précieux métal pour le compte du roi d'Angleterre Charles II, depuis le Rio de la Plata jusque sur les côtes du Chili.

Si Narborough n'eût pas fait avec zèle et intelligence

1 Le fait est accompli, ainsi qu'on le verra plus loin.

l'hydrographie de la côte patagone, du détroit de Magellan et des atterrissages chiliens, parages jusqu'alors inconnus de la plupart des navigateurs et qu'on avait peu ou point explorés depuis Lemaire et Schouten, cette expédition, entreprise à grands frais, où le *Sweepstakes* et sa conserve le *Batchelour* coururent tant de dangers, n'eût rapporté au Trésor de la Grande-Bretagne que la trouvaille du volontaire John Nood : « Trois petits morceaux d'or enfermés entre deux écailles de moules, attachées de corde de boyau verte. — Cela, dit Narborough, pouvait valoir environ deux shillings d'Angleterre et semblait avoir été battu au marteau. »

Une si piètre rencontre éveilla cependant dans l'esprit des aventuriers des espérances gigantesques. Ils explorèrent donc les sables de tous les cours d'eau, partout où ils jetèrent l'ancre, et tentèrent, mais en vain, de nouer des relations avec les naturels du pays. La main de l'homme avait cordonné ce boyau de guanaque, aplati cette pépite et réuni en coffret ces deux coquilles. Il fallait donc s'emparer de cet homme et l'obliger, par tous les moyens, à faire connaître l'endroit où il avait ramassé cette précieuse parcelle.

Vaines tentatives. Les Indiens qu'ils accostèrent n'eurent pas même l'air de savoir ce que c'était que de l'or.

Narborough, inscrivant dans son journal chaque

nouvelle excursion à terre, termine toujours par cette phrase d'une douloureuse monotonie pour l'Amirauté anglaise :

« Je n'y pus découvrir aucune sorte de minerai ou de métal. »

Il ne se rebutait cependant pas, et arriva aux vrais pays aurifères. Le commandant déguenillé d'un fortin espagnol, bâti à la pointe sud du port de Valdivia, lui dit que les Araucans portaient des cuirasses d'or massif. Mais craignant que les Espagnols ne s'emparassent de son navire, il n'osa entrer dans le port de Valdivia, où son lieutenant et quatre hommes de son équipage étaient retenus prisonniers, et il partit sans nouer de relations avec les Indiens, *maitres de l'or*, et sans faire sa provision d'eau à la fameuse aiguade de l'*Agua del oro*, ce ruisseau qui descend des montagnes et dont le sable n'est que de la poussière d'or.

On frémit d'horreur en pensant à l'œuvre de destruction des premiers conquérants de l'Amérique centrale et méridionale. Lors du guet-apens où l'inca Atahualpa fut fait prisonnier, les cent trente soldats de Pizarre massacrèrent vingt mille Indiens, et récoltèrent 15,000 onces d'or. On sait que Pizarre devait remettre l'inca en liberté, si celui-ci pouvait payer pour sa rançon une pleine chambre d'or. On voyait encore, en 1804, à Caxamara, la chambre du palais où devait être déposée cette rançon, et on dis-

tinguait sur la muraille la ligne du jaugeage convenu. Cette ligne était à la hauteur que l'inca, se dressant sur la pointe des pieds, pouvait atteindre du bout de ses doigts. Guascar, le frère du monarque, offrit pour sa liberté à lui la même chambre remplie d'or jusqu'au toit. On prétend que les trésors de Guascar, enfouis quelque part, n'ont pas encore été retrouvés de nos jours, ainsi que la grande chaîne d'or tombée dans le lac de Tititaca. La rançon de Atahualpa devait, selon Zarate, équivaloir à 498,000 onces d'argent et 1,599,000 onces d'or.

François Pizarre était quelque peu artiste. Il envoya à Madrid la vaisselle d'or des incas, les statuettes et presque tout le métal ouvragé ; mais on avait besoin de monnaie à Madrid, et ces merveilles furent jetées au creuset.

Charles-Quint n'aurait peut-être pas été aussi grand et aussi puissant qu'il le fut, sans la découverte du Pérou. Cette dénomination de *Quint* lui vient de ce qu'il était cinquième du nom, mais elle aurait pu aussi bien lui avoir été donnée, parce qu'il recevait le *quint* de l'exploitation des mines d'or et des produits du pillage.

Les Espagnols, ayant dépouillé les vivants, s'attaquèrent aux morts, et les tombeaux violés leur livrèrent autant de richesses que les mines, les palais et les temples. En 1576, Jean Guttierez, de Tolède,

trouva dans une sépulture, qu'il crut être celle d'un chef, une valeur en or de 3,600,000 francs. L'Indien qui le guida dans ses recherches lui dit que ce trésor caché dans un monticule de sable n'était qu'un *petit poisson*, et que plus tard il lui montrerait *le grand poisson*. On suppose que ce *grand poisson* occupe l'intérieur d'une colline de sable située sur le territoire des Indiens-Chimus; on a essayé récemment d'y pratiquer des fouilles, mais il faudrait en même temps y construire des galeries. J'ai ouï dire que des spéculateurs venaient de s'organiser en société pour entreprendre dans l'Amérique méridionale l'exploitation des anciennes sépultures.

J'ai toujours pensé que si l'Amérique du Sud n'avait pas été colonisée par l'Espagne, mais bien par l'Angleterre, la civilisation de l'Amérique du Nord aurait déjà progressé jusqu'au cap Horn.

Ce qui se passe aujourd'hui dans le Nicaragua indique que la race anglo-saxonne n'a pas encore abandonné ses prétentions. Seulement, les nouveaux envahisseurs, Walker à leur tête, ont changé de drapeau, et les États-Unis veulent exécuter le plan de Cromwell. On sait que le Protecteur, séduit par les discours du chapelain de Fairfax, Thomas Gage, prédicant puritain et ci-devant moine catholique au Mexique, forma le projet de réunir la Nouvelle-Espagne et les provinces nord de l'Amérique du Sud aux possessions de l'Angleterre, et qu'il y envoya

une expédition sous le commandement de Penn; Penn manqua le but, mais en revenant, il s'empara de la Jamaïque.

On n'ignore pas que lorsque les jeunes républiques de l'Amérique méridionale se battaient pour leur indépendance avec les armées du roi d'Espagne, le commerce anglais fournissait des armes, des munitions, des équipements aux deux partis.

Un Anglais diplomate avoue naïvement les prétentions de son gouvernement :

« Nous débarquâmes, dit-il, à Vera-Cruz (1824) sur un petit môle de maçonnerie solide ; mais j'y eus à peine mis le pied que je remarquai qu'il était pavé en plusieurs endroits avec des saumons de fer portant la marque de l'Angleterre; j'appris que ces saumons provenaient d'une partie du lest d'une frégate anglaise, et qu'on l'avait déchargé là pour que le bâtiment pût emporter en Europe une plus grande quantité d'espèces monnayées ; ainsi, le premier pas que fait un Anglais dans la Nouvelle-Espagne, il le fait sur une propriété de son pays. Puisse un tel augure être favorable à nos futures entreprises *commerciales* dans ces contrées!... »

Nous avons oublié en Europe comment les Espagnols catholiques traitaient les hérétiques et les idolâtres. J'entends par idolâtres les Indiens de l'intérieur, et par hérétiques, non-seulement les Anglais qui voyagaient dans ces contrées, mais les Français

eux-mêmes, qui, cependant, reconnaissent la suprématie du pontife de Rome.

Il fallait une permission spéciale du vice-roi pour négocier dans les Échelles de l'Amérique du Sud. Cette permission ne s'obtenait que difficilement, à l'aide de sommes considérables et de présents onéreux offerts à tous les agents du gouvernement. Il fallait, en outre, pour ne pas être inquiété et arrêté chaque jour au milieu des transactions du négoce, solder la bienveillance des gardes-côtes.

Quiconque ne se mettait pas en règle avait à redouter la prison, les coups de fouet, le travail forcé aux mines, la pendaison.

Mais on pouvait éviter ces supplices en se convertissant au grand jour à la véritable foi hispano-catholique.

L'hérétique, nouveau converti, était alors rebaptisé en grande pompe.

On lui assignait parrain et marraine ; on lui plaçait le sel sur la langue, on le frottait d'huile par tout le corps, et, revêtu d'une blanche tunique, il parcourait les lieux témoins de son abjuration, suivi d'une longue procession de prêtres et de moines de toutes les couleurs jusqu'à l'église cathédrale, où il prononçait à haute voix la formule abjurative.

La liberté alors lui était rendue ; mais, ouvrier ou négociant, il ne pouvait désormais réussir dans ses

entreprises qu'à la seule condition de se faire admettre dans quelque sainte confrérie.

Le coton et le sel employés au baptême de l'hérétique étaient regardés comme des reliques très-précieuses, et, la cérémonie à peine terminée, le prêtre officiant les partageait entre les fidèles, envieux d'en posséder la moindre bribe.

Les Indiens prisonniers devenaient esclaves dans les couvents et chez les prêtres, ou bien on les envoyait mourir aux mines, quand on était las de les nourrir comme esclaves.

J'ai déjà dit que, seuls des Indiens de l'Amérique du Sud, les Araucaniens n'avaient jamais pu être réduits en esclavage.

M. Ferdinand Denis reproche à de Foë d'avoir fait jouer à ces Araucans, qui seuls étaient à même de visiter l'île de Robinson Crusoé, le rôle d'anthropophages. Ces peuples, selon lui, ne se sont jamais rendus coupables de pareilles horreurs. Il accorde le même bill d'innocence aux Puelches, leurs voisins.

Des documents très-dignes de foi mentionnent cependant le cannibalisme des Moluches, famille d'Araucaniens, authocthones du Chili. Quelques historiens ont parlé aussi des bouchers d'Antioqua, province ou ville du nord, qui débitaient de la chair humaine.

Je reviens aux analogies.

Les Araucans, ainsi que les Péruviens, dressaient

des piéges aux Espagnols, comme les Gaulois en dressaient aux soldats de César ; ils entouraient leurs campements de fossés profonds et recouvraient l'orifice de ces fossés avec une mince nappe de gazon.

Ruminagui, un chef des environs de Cusco, fit écorcher vif Illesco, compétiteur et frère d'Ataliba, et fabriqua un tambour avec sa peau. Voilà le tambour de Ziska. Mais le sauvage ajouta quelque chose de neuf à cette imitation : il renferma le crâne d'Illesco dans le tambour, qui devint ce que nous appelons en musique une *caisse roulante*.

Quel Barbe-Bleue que ce Ruminagui ! il décapita toutes ses femmes, un millier, assure-t-on, parce qu'elles avaient accueilli en riant l'annonce qu'il leur faisait de l'arrivée prochaine des chrétiens.

Les Indiens sont, en général, robustes et bien proportionnés. En voilà de superbes échantillons dans la pirogue qui quitte notre navire ; leur peau a la couleur du cuivre rouge ; leur taille est moyenne et leurs membres musculeux ; leur visage est plus large et plus arrondi que le nôtre.

On devine dans l'expression de leur physionomie et dans leurs yeux, petits, noirs, enfoncés et voilés par les paupières, mais étincelants, on devine la prudence, la ruse, le courage, la réflexion et la constance, et surtout l'énergie.

Les femmes, assez jolies dans leur jeunesse, ont pour lot les travaux les plus pénibles. Heureuses celles

que les Européens choisissaient en mariage! Ces unions, assez fréquentes autrefois, sont plus rares maintenant.

Le croisement de la race castillane avec cette race nouvelle a produit le créole chilien, type achevé de la beauté humaine. Nulle part en l'univers, je n'ai vu de plus beaux hommes et de plus belles femmes qu'au Chili.

Je vous le redirai plus tard.

Ici la callipédie est un art naturel.

Mais si on n'y rencontre ni bossus, ni boiteux, ni rachitiques, ni poitrinaires, n'en concluons pas qu'il ne naît jamais chez eux des enfants mal conformés et prédisposés aux infirmités ; ceux-là meurent en bas âge, et les forts, qui sont aussi les plus nombreux, grandissent. Les organisations viciées par le mal ne se développent que chez les nations civilisées, où l'art de guérir, ou plutôt l'art de faire vivre sans guérir, progresse chaque jour.

Le goître, cette affection si commune en France dans certaines localités, se développe aussi parmi les tribus qui habitent les profondes vallées du premier plan des Andes. Il y acquiert, dit-on, des dimensions extraordinaires. J'ai lu je ne sais où qu'un Indien de Huamalias, atteint d'un goître ou *coto* des plus volumineux, insulta un jour le tambour d'une compagnie de soldats réguliers. Le militaire, furieux, dégaîne, et d'un coup de sabre abat le goître de l'insolent. Par

miracle, cette ablation accidentelle de la tumeur ne causa pas la mort de l'Indien ; au contraire, la plaie se cicatrisa, et le *coto* disparut pour toujours. Non content d'un tel résultat, l'Indien se présenta devant le commandant de la troupe, et demanda que le tambour fût condamné à lui payer une indemnité pour le temps qu'il avait passé sans travailler, jusqu'à la guérison de sa blessure. « Je suis prêt à lui payer ce qu'il demande, répliqua le tambour ; mais à mon tour, j'exigerai qu'il me paye mes honoraires de chirurgien, car vous le voyez, messieurs, je lui ai rendu un très-grand service en lui rasant le *coto* d'un coup de sabre ! »

Les femmes exécutent les travaux les plus pénibles : elles portent des fardeaux ; elles ensemencent le terrain labouré par les hommes ; elles vont à la pêche ; elles pansent les bestiaux ; elles récoltent la laine des vigognes et la filent à la quenouille ; elles tissent les étoffes et les tapis ; elles préparent les teintures ; elles cousent les vêtements ; elles font tout, enfin. Quand l'homme a labouré son champ, il passe sa vie à cheval, courant les assemblées ou les chasses, beau cavalier, beau discoureur, et véritable gentilhomme de campagne.

Vous verrez plus loin le costume des hommes ; celui des femmes, presque toujours de couleur turquoise, couleur qu'elles affectionnent, ne manque pas d'élégance.

Une tunique qui ferme au col et descend jusqu'au-dessous des genoux ; une mantille de *ichella* serrée à la taille par-dessus la tunique, à l'aide d'une ceinture à boucle d'argent ; un bandeau de laine rouge sur le front ; des verroteries dans les cheveux ; de grossiers bijoux d'argent à profusion, au col et aux mains, et les pieds nus, voilà la toilette des Araucaniennes.

Le dessin qu'on en donne dans quelques collections de voyages n'est pas très-exact.

On cite, comme une appréciation ingénieuse et vraie des mœurs de ce peuple, cette phrase d'un rapport de la Peyrouse :

« La multiplication des chevaux qui se sont répandus dans l'intérieur des déserts, et en même temps celle des bœufs et des moutons, qui n'a pas été moins rapide, a fait de ces peuples de vrais Arabes, que l'on peut comparer en tout à ceux de l'Arabie. »

C'est ingénieux, mais ce n'est pas entièrement vrai.

L'Arabe vit sous la tente et transporte sa tente d'un point à un autre. Son épouse le suit. Il voit naître son cheval et l'élève ; il conduit ses troupeaux aux fontaines. Bref, il est nomade et pasteur.

L'Araucan, lui, n'a pas de tente, mais une cabane, où il naît, où il meurt, à moins que la guerre ne le force d'émigrer ; ses troupeaux vaguent en liberté, et il fait irruption au milieu d'eux quand il a besoin

de viande ou de laine. Son cheval, il le choisit tout développé et dans toute sa force, au milieu d'une bande de chevaux sauvages, galopant dans les herbages, et il le dompte. Puis il voyage, il chasse, il va en guerre, tandis que sa femme demeure assise au foyer. L'Araucan est stable, chasseur et guerrier.

Cependant, ils ont entre eux un point de ressemblance : ils cultivent pareillement la terre; mais l'Araucanien ne moissonne que ce qu'il lui faut de blé pour ses besoins, tandis que l'Arabe en récolte pour sa consommation et pour la vente.

L'Indien de ces latitudes ressemblerait plutôt au Tartare, qui naît soldat et une lance à la main. La lance américaine, longue de 15 pieds, est formée d'un morceau de *coleni*, arbuste de la plaine; elle est armée d'un fer pointu, très-mince et très-flexible, et est douée d'une sorte d'élasticité assez grande pour enlever un cavalier de dessus la selle, quand elle est maniée adroitement.

Comme le Tartare, il mange la chair des chevaux et boit le lait des cavales; comme le Tartare, il fournit des galops sans fin dans les savanes. Il vit tête nue et le front cerclé d'un ruban de laine pour relever ses cheveux épais et rudes, qui l'aveugleraient en tombant sur son front.

Sobre d'habitude, il ne s'enivre que dans les fêtes nationales, aux mariages et aux funérailles. La *chicha*, le suc de maïs fermenté dans l'eau, lui donne l'ivresse,

comme le vin nous la donne, et, avant le combat, il croit s'inoculer une nouvelle vigueur en mélangeant à ce breuvage le sang d'un cheval. Quand une troupe d'Indiens veut faire orgie, les femmes, au début, s'emparent des lances, des couteaux et de toutes les armes, qu'elles vont cacher dans les bois.

La *chicha*, dont je parlerai souvent, est, selon moi, préférable au meilleur cidre de Normándie. Les Indiens, qui connaissaient le maïs avant l'arrivée des Espagnols, ont inventé cette boisson, dont l'usage aujourd'hui est général dans toute l'Amérique méridionale.

Sa fabrication est très-simple. Une certaine quantité de maïs est jetée dans un grand vase plein d'eau. Bientôt le maïs gonfle et commence à germer. On place alors le vase sur le feu, et quand le liquide a jeté quelques bouillons, on le retire du foyer et on abandonne le tout à la fermentation. Deux jours après, on décante le liquide, qui est déjà bon à boire, mais est encore un peu trouble. Le lendemain, il devient limpide, aussi limpide que le vin blanc le mieux dépouillé.

Cette *chicha* doit être consommée promptement, car elle s'aigrit après quatre ou cinq jours. Voilà pourquoi on ne la fabrique qu'en petite quantité et selon les besoins du moment.

Les Chiliens font aussi du vinaigre avec le maïs. Le maïs est grillé et réduit en farine, puis on délaye

cette farine dans l'eau, on fait bouillir, on expose le tout au soleil et on décante cinq ou six jours après ; le vinaigre ainsi fabriqué conserve longtemps sa force.

Je crois que la *chicha*, boisson très-hygiénique, aurait beaucoup de succès en Europe, surtout quand les produits de la vigne nous manquent.

Si les Araucaniens sont polygames, ils punissent sévèrement l'adultère. L'homme qui le commet est obligé d'épouser la femme qu'il a séduite; le mariage de sa complice étant annulé de droit, elle devient sienne, elle lui appartient pour toujours, elle est désormais un des meubles de son wigam.

Pareil genre de punition importé en France arrêterait souvent plus d'un séducteur.

La croyance aux sortiléges entrava les progrès du christianisme en Araucanie, autant que la haine des indigènes contre les hommes venus du côté de la mer. Les missionnaires espagnols du seizième siècle étaient persuadés que les Araucaniens ainsi que les Péruviens s'entretenaient avec le démon. Quelques-uns de ces bons pères affirment la chose sous serment, et déclarent avoir été témoins oculaires et auriculaires de conciliabules infernaux.

L'un d'eux, un religieux franciscain, dans une lettre de l'an 1555, lettre adressée au président du conseil des Indes à la cour d'Espagne, se dit tellement initié aux mystères démoniaques, qu'il trace aux curés des provinces conquises, la règle qu'ils doivent

suivre pour empêcher les indiens de communiquer désormais avec l'esprit malin. Il esquisse minutieusement la physionomie du *prêtre du diable*, afin que les curés reconnaissent ce prêtre à certains signes, le convertissent ou le conduisent devant le tribunal de l'Inquisition ; il décrit aussi les manœuvres employées par le diable en personne pour recruter de nouveaux vicaires.

La chose est assez curieuse pour que je lui donne place ici. — Quand le diable (c'est le révérend père augustin qui parle), quand le diable a remarqué dans une peuplade un Indien plus habile ou plus intelligent que ses compagnons, il rôde autour de sa cabane, attend sa sortie, et le suit partout où il va, dans les prairies, dans les bois, dans les montagnes, dans les lagunes ; les lagunes sont très-fréquentées en ces pays, et il advient que par hasard, hasard calculé, croyons-le bien, il advient que l'Indien prédestiné à être la proie du démon voit flotter sur une lagune de grosses et belles calebasses dont il cherche à s'emparer pour augmenter le nombre de ses ustensiles de ménage ; mais à mesure qu'il s'avance dans la lagune et qu'il étend le bras pour saisir une calebasse, la calebasse lui échappe, plonge et reparaît un peu plus loin ; l'Indien ne se rebute pas, et il poursuit l'objet désiré, qui le fuit sans cesse, jusqu'à ce qu'il tombe harassé de fatigue, étourdi et sans connaissance. Le démon, alors, au lieu de le laisser se noyer dans la

lagune, s'empare de lui et le transporte dans un temple où il demeure captif pendant dix jours.... Là, le démon lui enseigne l'art de guérir les malades, art indispensable pour être prêtre. Il jeûne ensuite pendant neuf jours, éloigné de sa femme ; alors il possède la science occulte, et j'en ai vu qui étaient assez habiles sorciers pour faire couler le sang d'un homme sans lui faire aucune blessure, sans même le toucher. . . .

. . . .

Que d'analogies avec l'initiation des prêtres égyptiens !

De même que les anciens Grecs avaient la fête du printemps et que nos Arabes d'Alger ont celle des fèves, les Araucaniens célèbrent la fête du maïs. Ils dansent, ils se réjouissent quand le maïs est en fleur et offrent des sacrifices à *Guamaranza*, un des employés de l'*Alaguya* ou du ciel, afin qu'il intercède auprès du Tout-Puissant pour garantir leurs champs contre la grêle et les orages.

Un soir, en face de la baie de Tubal, nous attendions que la brise soufflât et nous permît de louvoyer pour gagner Talcahuana dans la rade de la Conception ; une embarcation partie de terre se dirigea vers nous. — Son gabarit de baleinière nous fit croire un moment que quelques pêcheurs naufragés sur cette côte avaient guetté le passage d'un navire et venaient nous prier de les rapatrier. — Mais bientôt nous reconnûmes des indigènes, à leur face cuivrée et à leurs

sombreros blancs. — Quatre d'entre eux, quatre vigoureux gaillards, sautèrent à bord.

Un *puncho* bleu couvrait leurs épaules, les bras et les pieds étaient nus, et un large caleçon en lainage verdâtre, descendant jusqu'au-dessous des mollets, laissait sortir par une crevasse de la couture latérale le manche grossier d'un long coutelas. On leur parla espagnol, mais ils ne comprirent pas ou firent semblant, et offrirent de nous vendre quatre porcs couchés pieds et poings liés dans la pirogue.

Nous n'avions plus rien à leur donner en échange, les Mahouris de la Nouvelle-Zélande ayant tout accaparé; aussi le capitaine n'acheta-t-il qu'un seul de ces animaux, qu'il paya cinq piastres, je crois, et le maudit animal, que nous eussions trouvé si bon, car depuis le départ de la Péninsule notre régime n'était rien moins que confortable, le maudit animal, dis-je, était ladre. Qui a mangé du cochon ladre quelquefois? Il faut avoir bon appétit, je vous assure, et un palais de baleinier... peu délicat.

Maître Cook, cependant, fit son possible pour dissimuler l'infirmité de cette viande fraîche, et il réussit, en hachant menu le cochon tout entier, à nous le faire avaler.

Le capitaine, avant de donner des piastres aux Araucans, avait offert de l'huile; mais ils répondirent à cette offre en frottant la face interne de leur pouce contre celle de l'index, comme pour demander

des piastres: pantomime comprise en tous pays et qui, selon quelques philosophes, témoigne des progrès de la civilisation.

Les Indiens partirent aussitôt après avoir empoché l'argent, et il nous fut impossible de vérifier si cette baleinière avait été légitimement acquise par eux de quelque capitaine en croisière dans ces parages, ou bien si elle n'était pas l'épave d'un naufrage, ou le produit d'un vol. Le nom de *Déliquaire*, fabricant au Havre, était gravé sur sa bitte.

En attendant la brise qui doit nous conduire à Talcahuana, j'oserai vous faire part de quelques singularités sur l'histoire naturelle du Chili. J'avoue qu'en les recueillant, j'ai plutôt cherché des curiosités que des vérités; je poserai aussi plusieurs questions que je ne résoudrai pas.

Les marsupiaux, c'est-à-dire les animaux à poche abdominale de l'Australie, ont fait oublier ceux de l'Amérique. Cependant le Chili a ses *opposums*, moins sauvages que les Australiens et qui peuvent être apprivoisés. Le chinche fétide (*viverra mephitis*), identique à la moufette décrite par Buffon, doit-il être confondu avec l'*anas* du Chili, espèce de putois, ayant sous la queue une poche remplie d'une liqueur huileuse et puante ? Il se défend en rejetant cette liqueur sur ses ennemis; les chiens qui en sont atteints deviennent fous; on n'ose le tuer dans le voisinage des habitations, tant ses déjections in-

fectent l'air; il dévore les volailles et les œufs; on tend des piéges, on agence des trappes pour le prendre, et quand il est captif on se hâte de l'ensevelir vivant sous une masse de terre.

Le chinchilla (*mus laniger*) charmant rongeur, gentil animal de transition entre le lièvre et la gerboise, habite les vallées humides, où il se creuse des terriers comme nos lapins. On lui fait grande chasse avec des chiens spécialement dressés à cet usage. Pris vivant, il s'apprivoise et fait la joie et l'admiration du logis; mort, il fournit une précieuse fourrure. En partant de France, j'avais promis pour de belles épaules une palatine de chinchillas; mais les chinchillas de cette palatine creusent encore leurs terriers.

Qu'est devenue une bourse longue comme une bourse algérienne et formée de la peau d'une *comadreja*, jolie belette au poil gris perle et moiré d'ébène? Un Indien me l'avait vendue pour une lame de rasoir : un jour, à Paris, je n'avais plus rien à y mettre... qu'est-elle devenue?

J'avais aussi un *ardillas*, un écureuil rouge, soigneusement empaillé et coquettement monté sur planchette. Ce démon est ressuscité et a pris la fuite; mais ce n'est pas pour traverser comme autrefois les rivières, en se posant sur un morceau de bois et en gouvernant le bateau improvisé avec sa queue.

Et mes oiseaux, mes reptiles, mes coquillages, où sont-ils? Vains regrets! n'y pensons plus!

Tout le monde connaît le condor, l'*éléphant de l'air*, disent les Espagnols, mais tout le monde ne sait pas ce dont il est capable ; l'aigle ne tue que de jeunes brebis ; le condor, lui, s'attaque au taureau le plus indomptable, s'en rend maître et le tue.

Un troupeau de bêtes à cornes pâture sur un plateau des Andes; des fondrières, des ravins, des précipices échancrent ce plateau. Le condor louvoie dans l'atmosphère; de temps en temps il s'arrête, il plane, il choisit sa victime, fond sur elle, lui implante ses griffes dans le garrot; puis, allongeant le cou, essaye de lui marteler les naseaux à grands coups de bec et de lui crever les yeux.

Le taureau furieux, étourdi, bondit, court, et centuple ses efforts pour désarçonner son ennemi; mais l'ennemi tient bon; ses griffes, vrais crampons de fer, se sont trop bien enracinées dans le cuir de la bête; le supplice continue donc. Le sang coule des naseaux déchiquetés, la frénésie augmente, et bientôt un rugissement de désespoir et des bonds follement irréguliers et circulaires annoncent que le taureau a perdu la vue.

Le condor alors l'éperonne vers un précipice, et ils y descendent tous deux, l'un entraîné par son propre poids, l'autre soutenu par ses ailes, et si le taureau ne se tue pas en tombant, la lutte recommence.

Le quadrupède, retrouvant le sol, retrouve aussi son énergie ; il ne veut pas se laisser ouvrir le poitrail jusqu'au cœur par le bec d'un oiseau, et s'agenouillant, il se frotte le poitrail contre terre afin d'étouffer son ennemi. Mais l'oiseau change de tactique ; il fait volte-face, se poste sur la croupe de l'animal et, se servant de son bec comme d'une tarière et d'une tenaille, il l'attaque par le fondement et lui arrache les intestins, lambeau par lambeau,... horrible agonie !... et les vautours, les yotes, les buses, les corbeaux, tous les carnassiers des environs, arrivent à la curée dès que, repu de chairs sanglantes, le condor s'envole vers son aire.

Je ne puis m'empêcher de croire à cette victoire d'un oiseau sur un taureau. Non-seulement je la trouve mentionnée dans quelques écrivains, mais des personnages dignes de foi et possesseurs de troupeaux m'ont affirmé avoir été, les uns dupes, les autres témoins de la puissance et de l'astucieuse voracité du condor. Le condor était révéré des incas comme l'épervier le fut des Égyptiens.

On connaît l'oiseau-fourmi, qui perfore le tronc des arbres et y emmagasine des glands en prévision de l'hiver et de la famine ; les forêts du Chili retentissent souvent des coups de bec de cet oiseau et de ceux de l'*oiseau-charpentier*, creusant un arbre pour y faire son nid.

Les corneilles de nos côtes de Bretagne enlèvent

des coquillages dans les airs et les laissent retomber sur les rochers pour les briser; ainsi font les volatiles chiliens amateurs des jeunes tortues; ce n'est donc pas une fable que la mort du poëte grec au front chauve.

Un marchand naturaliste de la Conception a voulu me vendre de petites pierres rondes, recueillies, disait-il, dans des nids d'aigles. Chaque nid a son galet arrondi et poli que les mâles vont chercher dans le lit d'un torrent desséché, près de Lacta. Cette pierre s'échauffe pendant l'incubation, conserve son calorique, et lorsque la mère est absente du nid, communique sa chaleur aux œufs; puis, quand les aiglons grandissent, ils essayent leurs forces en soulevant cette même pierre hors de l'aire.

Mon naturaliste employait un piége très-original pour capturer les goëlands, qui se méfient des armes à feu autant que les pies. Il enfonçait un pieu au milieu d'une des calangues solitaires de la baie et attachait un poisson à l'extrémité supérieure de ce pieu, extrémité taillée en pointe très-aiguë. Le goëland fondait perpendiculairement sur le poisson et s'embrochait sans coup férir.

Ce même naturaliste m'a raconté le fait suivant : « Il traversait les pampas de Buénos-Ayres pour gagner Mendoza, route du Chili, et rencontre des nids d'autruches, les dévalise et place les œufs dans un sac qu'un *péon*, ou guide à pied, charge sur ses épaules. C'était dans la matinée. A midi, pendant la grande

chaleur, on fit halte, et le naturaliste, voulant diminuer le poids du fardeau de son péon, résolut de vider les œufs. Mais, ô prodige! à peine a-t-il délié les cordons du sac, qu'une douzaine de petites autruches s'en échappent et vont se perdre dans les hautes herbes voisines avant que le collectionneur et ses compagnons ébahis aient le temps de courir après elles... La chaleur du soleil avait parachevé l'incubation, et les œufs, en s'entre-choquant dans le sac, s'étaient cassés fort à propos... opération que les mères autruches ne manquent jamais de faire elles-mêmes à coups de bec quand le poussin tarde trop à sortir de son gîte. Les Indiens disent que la mère autruche ne casse ses œufs que sur un seul point, afin d'attirer au bord de cette ouverture des moucherons, que ses petits avalent sans quitter la coque. »

Puisque je tiens ce naturaliste du Bio-Bio (rivière de la Conception) sous ma plume, je veux essayer de me rappeler ses révélations les plus curieuses.

« Il prétend que quelques hidalgos de Santiago chassent encore au faucon, non-seulement les perdrix, les grives, les *coucoulies*, espèce de gros ramiers, et tous les volatiles regardés comme gibier, mais aussi le daim et le cerf; car le faucon apprend à faire ce que le condor fait de lui-même; il crève les yeux aux cerfs que relancent les chiens. »

Notre conversation étant tombée sur l'instinct des animaux chasseurs, je lui citai un passage des voya-

ges de Chateaubriand, où il est dit que le *carcajou*, grand chat, espèce de tigre, monte dans un arbre, se couche à plat sur une grosse branche horizontale et s'enveloppe de sa queue touffue, qui fait trois fois le tour de son corps. Bientôt retentissent des glapissements lointains, et paraît un *orignal*, rabattu par trois renards manœuvrant de manière à le diriger vers l'embuscade du carcajou. Au moment où la bête poursuivie passe sous l'arbre, le carcajou tombe sur elle, lui serre le cou avec sa queue, et cherche à lui ouvrir avec les dents la veine jugulaire. L'orignal se défend, bondit, rampe... mais son sang coule, il perd ses forces, il meurt et les trois renards, les fins limiers, arrivent à la curée. Le carcajou divise alors équitablement la proie en trois portions et se retire; il a bu du sang... il est satisfait. Les Indiens n'attaquent jamais le carcajou et les renards quand ils chassent l'orignal. Ils pensent qu'il serait injuste d'enlever à ces confrères chasseurs le fruit de leurs travaux.

— Nous avons mieux que cela dans l'Amérique méridionale, reprit le naturaliste. Il existe dans le pays des *Moxes*, nos voisins, un animal nommé l'*ocorome*. Il est de la taille d'un gros chien; son poil est roux, son museau pointu et ses dents très-affilées. Quand il rencontre un Indien désarmé, il l'attaque, le terrasse, mais ne lui fait aucun mal, pourvu que l'Indien ait la précaution de simuler une mort subite.

Alors l'ocorome roule l'Indien entre ses pattes, le flaire, tâte avec soin toutes les parties de son corps, et, se persuadant qu'il est réellement trépassé, il le couvre d'herbes et de feuilles et s'enfonce dans les fourrés des bois voisins. L'homme, échappé à ce danger, se relève aussitôt, grimpe sur un arbre, et bientôt voit reparaître l'ocorome en compagnie d'un tigre, qu'il semble avoir été inviter à venir partager son butin. L'ocorome alors ne retrouvant plus le prétendu cadavre pousse d'affreux hurlements en regardant le tigre, comme pour s'excuser de l'avoir dérangé inutilement.

— Vous avez tort, répliquai-je, le carcajou de M. de Chateaubriand n'est pas si bête, quoique aussi bon compagnon que votre ocorome. Êtes-vous bien sûr que le tigre, vexé, ne se venge pas en mangeant l'ocorome?

— Oh! s'écria-t-il, le tigre du Chili est plus peureux que méchant.

— N'est-ce pas le *felis discolor* de Linné? le couguar de Cuvier?

— Oui. Nous l'appelons aussi *puma*, *pagi*; et je ne sais pourquoi Molina le qualifie de lion américain. Il n'en a ni la tournure, ni les instincts, ni le courage. La rencontre d'un homme isolé, d'une femme, d'un enfant même, le met en fuite. Sa tête est ronde comme celle d'un chat; son cou dépourvu de crinière, son ventre blanc, son dos et ses flancs garnis d'un poil

cendré, marqueté çà et là de faibles taches jaunes; et de loin, n'était sa corpulence, il ressemblerait à un dogue : il mesure près de deux mètres de longueur de l'extrémité du museau à celle de la queue, et un mètre de hauteur des pattes au garrot. Il faut avouer cependant que ses grands yeux bruns, injectés de sang, son museau aplati, sa lèvre supérieure hérissée d'une moustache, et ses mâchoires, armées chacune de quatre dents incisives, de quatre canines et de seize mâchelières, lui donnent un certain air de noble férocité.

» Les vigognes, les quasingues, continua le naturaliste, faisaient jadis les frais de son ordinaire; maintenant que ces paisibles animaux sont devenus très-rares en plaine et n'habitent plus que les montagnes, il se rabat sur les poulains et les jeunes bestiaux des Llanos; quelque tourmenté qu'il soit par la faim, il n'attaque jamais l'homme.

» Contrairement aux habitudes des animaux carnassiers, il pratique l'épargne, il économise sa proie et met des vivres en réserve pour les jours de disette.

» On a remarqué qu'il préférait la chair du jeune cheval à toute autre, sans doute parce qu'il n'attaque pas impunément les veaux; quand il pénètre au milieu d'un troupeau de bêtes à cornes, les vaches se rassemblent aussitôt en cercle, et renferment leurs veaux dans ce cercle, tandis que les taureaux font tête à l'ennemi, le repoussent à coups de corne et très-

souvent punissent de mort sa convoitise. — Il est plus heureux dans ses attaques contre les chevaux. A-t-il affaire à un pauvre jeune poulain? le drame n'est pas long : il s'élance à la tête du solipède, lui fait un collier de ses pattes de devant, accroche son arrière-train de chaque côté de la croupe, et, ainsi suspendu, dévore le poitrail à belles dents.

» Autre jeu quand il s'adresse à un véritable cheval, à un cheval sauvage, vigoureux et intrépide adversaire qui, d'un coup de pied, peut l'envoyer agoniser à vingt pas. Il veille alors prudemment, caché dans l'herbe des pampas, et attend une victime isolée. La victime passe en broutant : il s'élance sur elle, lui implante une de ses griffes entre les deux oreilles, de l'autre lui laboure l'encolure, mâche les chairs, et boit le sang du pauvre animal qui se cabre, rue dans le vide et tombe pantelant.

» Alors, après s'être gorgé de viande fraîche, le pagi traîne les restes de son festin dans quelque bas-fond voisin, et l'ensevelit sous des monceaux d'herbe. — Demain, si la chasse n'est pas fructueuse, il reviendra à ce garde-manger. Certes, le roi des déserts d'Afrique n'a pas ces habitudes parcimonieuses.

» On n'a pas besoin de carabine pour chasser le pagi ; des chevaux, des chiens et des lassos suffisent. Nos Nemrods partent ayant chacun un lasso et un chien. Arrivés sur les lieux fréquentés par les couguars, ils se séparent en quatre ou cinq pelotons pour

5.

battre la campagne, et chaque cavalier prend son chien en croupe de peur que le pagi ne flaire de loin son approche; on évite aussi de faire le moindre bruit, on garde un profond silence, on s'abstient même de fumer une cigarette, car le pagi a le sens de l'odorat et de l'ouïe développé au plus haut point.

» Un poulain a été attaché à un arbre dans une position choisie par le conducteur de la chasse, et les cavaliers s'embusquent à quelque distance. Le poulain captif et isolé se prend à hennir, et il hennit quelquefois pendant une journée entière sans que le pagi paraisse; le pagi n'est cependant pas loin; tapi dans un fourré, il voit le poulain, mais il redoute un piége, et ce n'est que poussé par la faim et rassuré par l'obscurité de la nuit, qu'il se hasarde à sortir de sa retraite; alors, à peine s'est-ila pproché de l'appât, qu'on lance un premier chien, puis un second, puis un troisième, puis d'autres encore, et les chasseurs accourent en brandissant le lasso. Surpris par le danger qui le menace, le pagi fait un écart pour fuir; mais de nouveaux chiens tenus en réserve lui coupent la retraite. Alors il change complétement de caractère... il se transfigure à l'heure suprême, il fait tête aux ennemis, il combat des dents et des griffes, et rachète les lâchetés de sa vie en mourant comme un brave.

» Nous chassons aussi une espèce d'ours dans nos montagnes, l'*oso* ou l'*ucumari*, qui a près de trois

pieds de hauteur sur cinq de longueur. Cet animal s'enfuit toujours du côté des précipices, et lorsque nos chiens sont sur le point de le saisir, il se pelotonne en boule et se laisse rouler de rocher en rocher jusqu'au fond de l'abîme, d'où il se relève sain et sauf. »

Je retrouve le nom du naturaliste qui ébauchait ainsi l'histoire du règne animal chilien, — don Zarate. — Quand je lui demandai s'il descendait du célèbre Zarate, l'historien du Pérou : — « Directement, » me répondit-il en me gratifiant d'un profond salut ; et sa langue, déjà très-déliée, se délia encore outre mesure. Il n'était pas seulement naturaliste, il cultivait aussi l'épicerie, pratiquait l'art de guérir, et tenait officine de pharmacie. Des festons d'herbes sèches et fraîches pendaient aux solives du plafond de sa demeure ; des bouteilles de forme antique, des pots, des amphores en faïence blanche ornée d'arabesques bleues chargeaient les étagères de la muraille, et, sur l'appui des fenêtres, des serpents de toutes couleurs et de toutes grosseurs, enroulés dans des bocaux, prenaient, sous les rayons du soleil qui traversaient leur bain d'*aguardiente*, des dimensions fantastiques. « Voilà, me dit-il en les désignant un à un, voilà le *bezuco*, le serpent volant, le cascabelle, le corail, etc., etc., tous venimeux plus ou moins, et qui pulluleraient indéfiniment dans nos contrées, si le divin Créateur n'avait donné au *sobrecane*, ce gros serpent que vous voyez

là, la mission de les détruire... Il se nourrit de leurs petits, et, merveille incroyable! quand un homme a été mordu par un de ces hideux reptiles, il n'a qu'à se faire remordre par le sobrecane, il guérit instantanément. Vraiment, je serais tenté de croire que ce bienfaisant ophidien est de la même famille que celui qui figure dans les attributs de notre maître Esculape. Celui que vous voyez à gauche et isolé des autres est une espèce contre laquelle, hélas! le sobrecane est impuissant: c'est le *dormitoria*, dont le venin n'a pas d'antidote connu; mais, heureusement, nous possédons un talisman pour échapper à sa furie. Si jamais vous voyagez dans l'intérieur de notre continent, suivez notre exemple et portez avec vous quelques feuilles de cette plante que je tiens là, soigneusement renfermée dans ce coffret de bois de santal. — Il ouvrit un coffret rempli d'une herbe presque semblable à la sauge. — C'est la *sensitive australe*. Dieu semble l'avoir créée tout exprès pour nous aider dans le danger; il suffit, quand le dormitoria ondule en sifflant à votre approche, il suffit, dis-je, de lui jeter à la tête quelques fragments de ces feuilles... un seul touche-t-il aux écailles du monstre, le monstre vaincu recule et s'affaisse inanimé. C'est ainsi que j'ai tué ce gros dormitoria noir que voilà, et qui ressemble à un câble d'ébène enroulé dans une boîte de verre.

» Ah! quand je lis dans vos journaux de Paris des programmes de charlatans magnétiseurs, quand on

me dit que ces sorciers à gros grain sont obligés de manœuvrer à tour de bras pour endormir une pauvre femme, je ris de pitié, et je pense que si jamais j'allais en France, je pourrais donner des séances d'endormissement autrement curieuses que les leurs, et cela sans mouiller ma chemise à gesticuler.

» Et voici comment. Je dirais à la personne que je veux endormir :

» — Prenez entre vos doigts cette feuille sèche, et dormez !

» Et elle dormirait.

» Un vieux curé des hauteurs de la Cuença m'a appris à recueillir dans les halliers cette plante, qui jouit de la propriété de plonger dans un profond sommeil tous ceux qui en conservent, pendant quelques instants, une feuille entre les doigts.

» Ce brave homme de padre, sujet aux insomnies, usait du procédé. A peine avait-il commencé à rouler une feuille entre le pouce et l'index, comme pour en faire une cigarette, que ses paupières se fermaient et qu'il ronflait en vrai bienheureux. Sa servante, devant l'éveiller à telle ou telle heure, enlevait la feuille, et le vieillard sortait du lit frais et dispos.

» Ce n'est pas un conte que je vous fais là ; j'ai usé de ce végétal magnétique ; je l'ai expérimenté sur plusieurs individus : ils s'endorment tant qu'un point de contact existe entre eux et cette plante. Ils s'éveillent aussitôt qu'on produit l'isolement, et, chose

extraordinaire! on peut faire causer à volonté les personnages endormis par ce procédé.

» En voici une autre qui jouit de propriétés contraires; elle réveille l'homme, elle le stimule, elle lui donne de l'entrain, des forces et du courage. C'est la *coca*, l'ancienne *herbe sacrée* des incas, qui la brûlaient, comme on brûle l'encens, sur les autels de leur dieu tout-puissant *Ataguju*. Les *péons*, les *arrieros* et tous ceux qui traversent les déserts ou les Cordillères ne voyagent jamais sans mâcher une boulette de coca, ainsi que les marins mâchent le tabac; avec la coca en bouche, ils trompent la faim pendant vingt-quatre heures, défient la fatigue, et achèvent allégrement des traites de vingt lieues par jour.

» Ah! j'avais oublié de vous montrer ce petit paquet de plantes sarmenteuses: c'est le *huaco*, dont le suc neutralise le venin des bejucos, des corails, des cascabelles et de plusieurs autres serpents, sauf celui du *dormitoria*. Nous devons au *quirigumigui*, un charmant oiseau, la découverte de cet antidote, car des Indiens remarquèrent un jour que ce quirigumigui, qui attaque les serpents et les tue, mais non sans être quelquefois mordu par eux, allait becqueter après le combat les feuilles du huaco.

» Je suis persuadé que les plantes éprouvent des sensations, et ont de l'instinct aussi bien que les animaux, ajouta-t-il.

— Je crois le contraire, répliquai-je. Elles n'ont pas

à travailler et à apprendre à vivre ; les éléments de la nutrition leur sont apportés; elles naissent et meurent prisonnières à la même place, et ne vivent que passivement, tandis que l'animal écoute les inspirations de l'instinct et vit activement. »

Zarate ne me répondit que par un mouvement de tête négatif et ne continua pas la discussion. Aujourd'hui, je suis de son avis. Je lis, dans un journal d'Alger, l'*Akhbar* (juillet 1856), que le siroco ayant soufflé pendant plusieurs jours, les plantations de tabac indigène ont moins souffert de ce vent brûlant que les nouvelles espèces de tabacs exotiques introduites depuis peu dans la colonie. Les plants indigènes se sont conservés en serrant leurs feuilles les unes contre les autres, de manière à offrir moins de prise au vent et à garantir la masse entière de ces feuilles en en sacrifiant quelques-unes, celles qui se sont trouvées à l'extérieur du faisceau. Les plants exotiques, qui n'ont pas su exécuter la même manœuvre, et ont laissé leurs feuilles dans un épanouissement normal, ont été brûlés presque entièrement. Nouvellement introduits dans cette contrée, on peut voir qu'ils *ne savent pas* encore végéter comme les anciens; mais, avec le temps, ils *apprendront* à résister au siroco; c'est probable, car les espèces moins nouvelles, celles qui datent de deux ou trois ans, commencent à imiter les anciennes, et déjà redoutent moins le vent du désert.

— Apprenez, cher docteur, reprit don Zarate, que la flore chilienne est dotée de merveilles, à elle propres, merveilles aussi merveilleuses que celles de la flore d'Australie dont on fait tant de bruit depuis quelques années. Sous ces latitudes, nous avons à côté des antidotes végétaux, des poisons végétaux aussi violents que le wourali, à la recherche duquel l'anglais Waterton entreprit trois voyages consécutifs dans les Guyanes. Dieu veuille qu'une *senorita* trompée par vous ne vous prouve jamais ce que j'avance !

» Nous possédons nos *arbres à cire* comme la Nouvelle-Hollande possède ses *arbres à suif*. Les *myricas*, arbres à cire, originaires de l'Amérique du Nord, dit-on, sont assez communs au Chili. Les fruits donnent la cire, et les feuilles ont la propriété d'absorber les effluves marécageuses. Les planteurs de la Caroline et de la Pensylvanie ne pourraient vivre au milieu des marécages, si les myricas n'en couvraient la majeure partie, et pendant les grandes chaleurs, une odeur aromatique des plus agréables circule sous leur ombre. Leurs feuilles nous rendent encore un autre service : placées entre les plis des étoffes, elles les préservent des ravages de la mite et des insectes rongeurs. »

Depuis que je rédige ces notes de voyages, j'ai pu me renseigner sur les myricas. On en compte une dizaine d'espèces, sur lesquelles il n'en est que deux, le *myrica cerifera* de la Caroline et la *pensylvanica*,

qui donnent de la cire en quantité. Elles sont plus élevées que les autres et ont des fruits plus gros; on les cultiverait aisément en France. Le jardin des Plantes de Paris en possède deux troncs qui ne dépérissent pas en pleine terre. Ces arbrisseaux ont été introduits en France voilà plus de cent cinquante ans, sans qu'on ait cherché à en tirer profit. Que d'endroits malsains on assainirait en les propageant, et combien la cire baisserait de prix! M. Kellerman est parvenu à blanchir leur cire sans l'altérer et à en fabriquer des bougies de très-bonne qualité. Ils se reproduisent par graines, par plants et par boutures; un rameau déchiré du tronc et enfoncé dans un sol humide devient promptement arbrisseau. Les administrateurs de nos chemins de fer devraient ordonner des plantations de myricas, partout où des flaques d'eau croupissantes attristent et infectent les bas-côtés des terrassements de la voie. L'arbre à cire fleurit avant la pousse des feuilles, et quand les feuilles sont tombées, les fruits demeurent sur les branches pendant les premiers mois d'hiver; le fruit est un petit drupe à une seule graine; l'extraction de la cire a lieu de la manière suivante : des sacs de toile sont remplis de fruits et plongés dans une cuve d'eau bouillante; bientôt la cire liquéfiée surnage, on la recueille, elle est de première qualité; la seconde qualité provient du marc de ces mêmes fruits soumis à une nouvelle ébullition prolongée. La

cire d'arbre est composée, comme celle des abeilles, de *cérine* et de *myricine*, avec cette différence qu'elle ne contient que 0,86 de cérine et 0,13 de myricine, tandis que la cire d'abeille présente 0,91 de cérine sur 0,08 de myricine. Or, en ajoutant à la première la quantité de cérine qui lui manque, on la rend égale en qualité à la cire d'abeille. Avis aux propriétaires de terrains marécageux.

Je reprends les contes de mon ami Zarate.

Il tenait à la main un bâton dont une extrémité paraissait carbonisée, et le manœuvrait à l'instar d'un fleuret.

« Seriez-vous élève d'un Grisier chilien? demandai-je.

— Non, non; ceci est un bâton-chandelle, répondit-il; vous allez voir et y voir très-clair. Hola! Mariquitte! la Mariquitta! ferme les volets de la fenêtre. »

Une jeune fille parut et obéit; nous nous trouvâmes plongés dans l'obscurité la plus profonde. Zarate, alors, frotta le bout carbonisé de son bâton avec l'extrémité incandescente d'un *mecheros*, et soudain jaillit une flamme aussi brillante que celle d'un bec de gaz.

« Voyez, voyez! répétait-il en promenant autour de la salle inondée de lumière le bâton flamboyant; vous n'avez pas le bois de *santo-palo* en Europe, vous n'avez que des bûches... Partout, loin de la civilisation, Dieu vient en aide à l'homme. Que la nuit

menace de vous surprendre dans nos forêts et qu'il vous faille marcher au bord des fondrières, n'ayez nulle crainte. L'arbre sauveur, le *santo-palo*, est là. Vous en coupez une branche comme j'y ai coupé ce bâton, et vous êtes sauvé; la route est sûre, une torche l'éclaire. »

Il éteignit ce flambeau improvisé; et la Mariquitte nous rendit le soleil. Zarate, flatté de l'attention religieuse que je portais à ses discours quand ils ne me semblaient pas trop assaisonnés de fantaisies, continua d'énumérer rapidement les trésors de son magasin de naturaliste. Je savais que je ne pourrais sortir de chez lui sans y avoir fait quelques acquisitions; mais, puisqu'il m'introduisait dans un monde inconnu, je me résignai de bon cœur à payer la bienvenue.

« Si vous deviez traverser les Cordillères pour aller à Mendoza, je vous conseillerais, dit-il, d'acheter, comme échantillons, un ou deux paquets de ces racines de valériane, dont l'utilité est incontestable lorsqu'on fait halte sur les plateaux déboisés des Andes; c'est le seul combustible qu'on rencontre là-haut, et il est bon de savoir le distinguer parmi les autres racines du terroir. Sans la valériane, qui donne du calorique autant que le meilleur bois de chauffage, on ne pourrait ni bivouaquer ni cuisiner du pont de Cimbra à la lisière des pampas. Mais vous n'allez pas à Buenos-Ayres; vous partez pour France,

et vous naviguez sur un baleinier, où vos habits boivent de l'huile autant que nos punchos ramassent de poussière dans le grand désert d'Atacuma; il faut donc emporter à bord plusieurs kilogrammes d'écorce de *mayten*, notre arbre à savon; ça ne coûte pas cher: une piastre pour vous et deux piastres pour les étrangers. Le matelot qui fait votre lessive ne se plaindra plus de manquer de savon; une poignée d'écorce, macérée pendant une demi-heure dans un baquet d'eau tiède, produira des montagnes de mousse, et les taches grasses les plus invétérées se saponifieront et disparaîtront comme par enchantement. »

J'échangeai donc une piastre contre un gros paquet d'écorce de mayten. Cette écorce, grisâtre, flexible quoique sèche, et semblable à celle du peuplier blanc, n'offre rien de particulier au premier coup d'œil; mais on remarque ensuite qu'une poussière très-fine et mélangée d'atomes brillants adhère aux fibres. Zarate ne m'avait point trompé : le lessivage au mayten ne laissa rien à désirer.

Cet arbre à savon aime les terrains marécageux, et, comme l'arbre à cire, mériterait d'être propagé en Europe. J'ignore si le jardin des Plantes en a des exemplaires vivants.

Si je ne craignais de fatiguer le lecteur, je passerais en revue tout l'herbier du Chilien, où je reconnus, parmi beaucoup d'autres plantes utiles et curieuses, dont j'ignorais le nom, la *durvilea utilis* de

notre malheureux amiral Dumont d'Urville; c'est le *fucus antarcticus*, espèce de goëmon que les pauvres habitants des bords de la mer mangent préparé comme le macaroni.

La collection des oiseaux n'était pas moins riche. En tête, perchait, sur une branche de myrte, la *marraine* de la contrée, la *certhia chiliensis*, la grive *tchile*, assez semblable à la nôtre. Près d'elle gîtait, sur un plateau de carton hérissé de roseaux artificiels, la grêbe de la Conception; debout et d'aplomb, à l'aide de ses deux larges pattes palmées, le manchot magellanique, au plastron blanc, faisait faction au milieu des troglodytes chiliens, des gros-becs, des pics à huppe de feu, des moucheroles bleues, des anubis chanteurs aux pieds rosés, des merles moqueurs et d'une foule d'autres volatiles, alignés sur un même rayon d'armoire. L'*étourneau militaire*, remarquable par sa poitrine et ses épaulettes rouges, commandait un buisson garni d'une volée d'oiseaux-mouches, de colibris, de picaflores, du milieu desquels ressortaient de plus grosses pierres précieuses, telles que le troupiale noir, d'un noir satiné et brillant, le diuca blanc et bleu, le tangara splendide, etc. Les familles des ramiers, des aras et des oiseaux de proie, le flamand couleur de rose, l'oie antarctique, le grand héron blanc, son frère le bihoreau à l'aigrette d'argent, la cigogne, le foulque, le cormoran, occupaient l'étage supérieur de ce buffet-musée.

J’échangeai encore quelques piastres contre plusieurs couples de ces curieux volatiles, et résolus de me soustraire immédiatement par la fuite aux séductions de ce marchand naturaliste ; mais, d’une main, m’appréhendant au collet (honnêtement d’ailleurs), et, de l’autre, tenant entre ses doigts trois flacons de verre qu’il approchait de mes yeux presque à toucher mes paupières, comme si j’étais ultra-myope, il s’écria :

« Halte-là! toutes les richesses, toutes les curiosités de votre vieux monde ne valent pas ce que contiennent ces trois flacons: dans le premier se trouve la lumière; dans le second, le sommeil, et dans le troisième, l’amour... Je veux partager avec vous...

— Merci, ces trois choses ne me manquent pas... Je suis jeune.

— Qu’importe! elles vous manqueront plus tard. »

Je partageai donc avec lui les prétendus trésors des flacons : c’étaient des vers luisants, des cornes de scarabées, et des chenilles.

Dès le soir même, j’illuminai ma cabine avec un de ces vers luisants, qui ressemblent à ceux d’Europe, mais dégagent infiniment plus de lumière. On les récolte dans les prairies de la Cannada della Cruz, au pied des Andes; l’herbe de ces prairies s’ mbrase dès que le soleil se couche, et de loin on croirait à un vaste incendie.

Une nuit que, ballotté par la tempête et martyrisé

par les regrets de la patrie, je ne pouvais dormir... j'avalai, malgré le dégoût qu'elle m'inspirait, une chenille, la plus petite, et je m'endormis dans le calme... puis, je me réveillai heureux... Cette chenille est l'*hepialus virescens*... elle porte un bourgeon végétal au bout de la queue, et de ce bourgeon s'élève une tige herbacée. Les savants donnent le nom de *sphœria* à cette plante parasite.

Jusque-là, Zarate ne m'a pas trompé sur la puissance des vers luisants et des *hépiales* ; mais j'ignore encore aujourd'hui si les cornes de scarabées agissent comme les cantharides.

Les anciens historiens de l'Amérique du Sud, le licencié Pallacios entre autres, disent qu'elles ont eu beaucoup de succès à la cour d'Espagne.

III

Reprenons notre route. Le vent, un bon vent, s'éleva enfin ; et, remontant au nord, nous passâmes au large de ce dangereux banc de roches qui s'appuie sur Sainte-Marie, et que l'écume de l'Océan recouvre avec un fracas épouvantable.

J'ai croisé dans ces parages, voici quelques années, alors que la pêche sur la côte chilienne se faisait avec succès. J'y ai vu jusqu'à trente navires sous voiles depuis la Mocha jusqu'à Juan-Fernandez. Aujourd'hui

ces parages sont déserts. Les baleines échappées aux coups de lance ont émigré, et les pêcheurs les ont suivies jusque sous les glaces des pôles; un jour, sans doute, elles reviendront... On dit même que déjà les mères reparaissent sur les bas-fonds, et que des Américains les poursuivent, malgré les nombreuses pêcheries établies sur la côte.

Cinquante-quatre jours après notre départ d'Œteta, nous arrivâmes à l'entrée de la baie de Conception.

Cette baie est une des plus belles et des plus sûres de toutes les baies de la côte ouest de l'Amérique du Sud. Sa grandeur est de 12 milles du nord au sud, et de 9 milles de l'est à l'ouest.

Vue du mouillage, elle apparaît immense. Une brume faible, mais perpétuelle, enveloppe les rivages du nord et de l'est d'un voile mystérieux à travers lequel ses proportions grandissent et se perdent dans le vague, et ce n'est qu'à l'aide d'un rayon de soleil qu'on peut entrevoir la puissante végétation de la terre ferme, les carrés des moissons, les villages blancs et les projections des collines.

Au sud, pas d'illusions d'optique. Le mouillage est trop près de terre, la côte y est accore, verdoyante et peuplée de troupeaux, et la mer vient y mourir sur des bancs de coquilles, de galets et de sable.

Un fortin dont les canons font saillie en dehors

des touffes de myrtes protége ce recoin de la baie, et de grandes crevasses, fraîches encore et descendant depuis le sommet des dunes jusqu'à la grève, témoignent des récentes convulsions du sol.

Au sud-est, les maisons de Talcahuana sont parsemées sur une colline de terre rougeâtre, presqu'île étroite qui sépare la baie de Conception de la baie de Saint-Vincent et se termine au cap Estero, couronné par une citadelle en ruine. Les mamelles du Bio-Bio apparaissent dans le lointain, et, à l'ouest, la colline de la ville s'affaisse et se relie aux bords d'une grande plaine qui, naguère, était recouverte par l'Océan, et au fond de laquelle est assise la ville de la Conception de Mocha.

A l'horizon de cet immense relais de mer s'élèvent les monts de Belluda, où le Bio-Bio prend sa source.

Enfin, au nord et au nord-ouest, le Pacifique, la mer du large, s'étend à l'infini, et l'île de la Quiriquina, placée à l'entrée de la baie, la protége contre les fureurs des tempêtes et les grandes houles du large.

Cette île de la Quiriquina, inculte quoique fertile et presque inhabitée, est postée de manière à former deux entrées au havre de Talcahuana. Les gros navires ne fréquentent que le chenal du nord, la *Bocha grande;* celui du sud, la *Bocha chiquita*, est trop dangereux et praticable seulement aux chaloupes. Des pointes de rochers y surgissent par milliers, et lorsque, dans un temps calme, le soleil couchant en

rougit les eaux, ces têtes de rochers ressemblent à autant de petites barques de pêcheurs ayant chacune pour patron le phoque solitaire qui est venu s'accroupir sur elle.

Rien de plus animé, de plus vivant que la pointe extrême de la Quiriquina, et les îlots, ses satellites, du côté de la pleine mer. Les êtres emplumés qui les habitent y exécutent un charivari que le marin entend à plus de trois milles au large. La couleur grise des rochers a disparu depuis des siècles sous un épais placage de fiente et de détritus d'oiseaux de mer. Le cormoran se perche sur les hauteurs et digère les robalos, les lizas, les poissons dorés que son bec vient de harponner à la cime des vagues; les fous plongent sans cesse et pourchassent les chimères antarctiques; les pingoins, graves factionnaires manchots, attendent les jeunes crabes qui viennent au soir errer sur les galets; l'huîtrier se penche sur les fissures des granits que la marée délaisse et explore leurs profondeurs; les mouettes, les vanneaux, les courlieux, les sternes, les noddis ondulent en bandes épaisses à quelques mètres du rivage, guettant l'arrivée des baleines pour becqueter les cyames, les balanus et les fourmilières de pteropodes qui vivent en parasites sur leurs museaux, sur leurs lippes et autour de leurs yeux; le vautour, le yote isolé, se repose en vigie au plus haut pic du promontoire, prêt à fondre sur les cadavres d'hommes et d'ani-

maux qu'apporteront les lames ; la spatule passe, rapide et brillante comme un éclair, et le condor, descendu des Andes voisines, promène par-dessus tout ce peuple ailé ses majestueuses bordées.

Quand nous longeâmes de près ce promontoire pour gagner le mouillage, la brise qui fraîchissait souleva la litière des rochers, et nos voiles, nos agrès et notre pont furent couverts de duvets et de plumes.

La yole du commandant de port nous accosta vers la pointe sud de la Quiriquina.

Ce commandant visita scrupuleusement les papiers du navire; car. alors, le Chili était en guerre avec le Pérou. Je prouvai, par mon journal, que la santé de l'équipage était bonne, et il nous permit de mouiller sans faire quarantaine.

Aussitôt, notre second capitaine, debout au bossoir de tribord, frappa d'un coup de hache la bosse de l'ancre, et l'ancre tomba, et la bitture de la chaîne s'échappa avec fracas par l'écubier. Le bâtiment en tressaillit dans toutes ses membrures, puis demeura immobile, tandis que les matelots, qui s'étaient élancés par avance sur les vergues, serraient tout à fait les voiles déjà étouffées par leurs cargues, afin de modérer l'élan de notre marche.

Nous voilà donc mouillés sur cinq brasses de fond devant Talcahuana, baie de Conception, au Chili, par les 36° 34' de latitude sud et 73° de longitude ouest

du méridien de l'observatoire d'Arago, à plus de 3,000 lieues de France.

Une centaine de pavillons étrangers, anglais, américains, chiliens, etc., saluèrent le nôtre, qui se balançait à la corne d'artimon; un seul dans le port déployait nos couleurs nationales, le *Liancourt*, du Havre, navire baleinier, qui s'est perdu depuis dans la mer d'Olkostch.

Quelle fête pour un équipage baleinier qu'une relâche, une véritable relâche, c'est-à-dire l'entrée du navire dans un port surtout, quand on n'y entre que pour s'y reposer, prendre des vivres frais et renouveler son eau! car souvent le travail, au mouillage est encore plus rude qu'en pleine mer, alors qu'il s'agit d'y arrimer ou d'y vendre une cargaison.

Peu importent le nom, la position du mouillage sur le globe, lorsqu'on y séjourne après de longs mois de mer! Quand même on n'aurait devant soi qu'un îlot, qu'une lagune, qu'un rocher faisant l'anachorète au milieu de l'Océan, on est heureux de pouvoir poser le pied sur quelque chose de stable, et l'on rêve déjà à beaucoup d'amour et à un peu de folie, si l'homme, si la femme habitent cette terre lointaine.

Les navires à l'ancre devant Talcahuana ont pour garant de leur sûreté cette île de Quiriquina, dont la plage n'est qu'un vaste ossuaire de baleines. Ils mouillaient autrefois devant Penco-Viejo, à droite en

entrant. Le tremblement de terre de 1780 a détruit cette ville; les vagues ont passé par-dessus ses ruines et un récif visible à marée basse a surgi du fond de la mer et comblé l'ancien port dont parle Ercilla dans son *Épopée de l'Araucana*. Cependant le vent du nord-nord-ouest pénètre, malgré la Quiriquina, dans le havre et y cause des sinistres. L'*Espérance*, navire baleinier de Nantes, s'est échoué sur la côte de l'île, et quelque temps après l'*Alerte*, de Dunkerque, a subi le même sort en gouvernant à deux ou trois encâblures de ses débris.

Une longue série de cases, à un seul étage, bâties en torchis ou en *adobes* (briques cuites au soleil), et contenant 3,000 habitants environ, voilà ce qu'on appelle la ville de Talcahuana. Elle doit son origine aux premiers navigateurs français qui vinrent commercer à Conception, lorsque jadis cette ville était située sur le rivage de la mer à bâbord en entrant dans la baie; les vents du large les obligèrent à se réfugier sous l'abri de la Quiriquina, et ils bâtirent sur la grève des cabanes et des magasins que les Chiliens conservèrent après leur départ. J'ignore l'origine du mot Talcahuana.

Le tremblement de terre de 1834 a rudement secoué cette ville, et, depuis lors, de nouvelles et fréquentes convulsions du sol ont mis son aplomb à l'épreuve. Cette même année de 1834, les vagues s'élancèrent par-dessus les maisons les plus éloignées du

rivage et tous les navires du port chassèrent sur leurs ancres; le plus grand nombre fit naufrage. Les habitants, réfugiés sur les hauteurs du cap Estero, assistèrent à la noyade de leurs dieux lares.

Les pertes furent grandes, très-grandes sans doute, mais à mesure que cette époque de malheur s'éloigne dans le passé, la tradition amplifie les désastres, et ceux qui sont riches encore prétendent avoir perdu dans cette catastrophe la moitié de leur fortune; et ceux qui de leur vie n'ont possédé un réal, un medios, vont se lamentant et disant que le sinistre leur a enlevé des millions de quadruples.

Les Européens, ceux surtout dont l'indigence a pour cause la paresse et l'inconduite, ne tarissent pas sur les funestes conséquences de ce tremblement, et il n'en est pas un qui n'assomme les nouveaux venus du récit minutieux de la catastrophe. On les écouterait avec intérêt, on compatirait à leurs misères, si leurs narrations, trop réitérées, ne ressemblaient à une demande de secours. L'un d'eux, un ex-habitant des bords de la Garonne, avait le talent de ne jamais fatiguer ses auditeurs. On se plaisait à l'entendre. Avant de commencer son récit, il poussait un large et profond soupir, imprimait à sa figure le cachet d'une douleur intense, quittait son siége, se *mâtait*, puis, le front découvert, esquissait à grands traits et d'une voix sourde et saccadée les symptômes précurseurs du cataclysme. Peu à peu sa

parole devenait forte et vibrante, à mesure que les secousses de la terre augmentaient d'intensité, et l'enthousiasme du désespoir s'emparait de tout son être quand il disait :

« Et l'Océan déferlant sur la ville et aplatissant les maisons, et les navires naufrageant sur la grève, et les hommes devenus fous, et les femmes échevelées courant sur la montagne qui frissonnait... »

Alors, il se transfigurait en vrai poëte de la désolation.

Aussi, moi et mes camarades, allions-nous souvent lui rendre visite, rien que pour réveiller sa verve ; et il cédait volontiers à nos instances quand nous disions : « Père Duborrieu, racontez-nous donc le tremblement. »

Le gouvernement chilien, qui regarde avec raison Talcahuana, ce port de la Conception, comme le plus important des ports de la République après celui de Valparaiso, a dû intervenir et user de son autorité pour obliger les habitants à reconstruire la ville ; le peuple, superstitieux, prétendait que Dieu s'opposait à ce qu'il existât jamais une cité dans ces parages, et voulait émigrer au nord. Une loi sévère défendit à tout citoyen de sortir de la province. On recommença donc à bâtir, et aujourd'hui encore, à chaque pas, de légères constructions s'élèvent entre les ruines.

Talcahuana a été neuf fois détruite de fond en

comble. Cette instabilité du sol paraîtrait influer sur le caractère des habitants. Ils ne savent si demain ils pourront s'asseoir là où ils se sont assis aujourd'hui, et ils usent de la vie au jour le jour.

Empédocle, je crois, reprochait aux Agrigentins de jouir avec empressement de tous les plaisirs de la vie, comme si la vie devait leur être arrachée le lendemain, et de bâtir leurs maisons comme s'ils ne devaient jamais mourir.

Pareille contradiction ne peut être reprochée aux Chiliens ; ils bâtissent et vivent de la même façon : très-légèrement. Alertes aux plaisirs, et doués d'une robuste insouciance, ils prennent à peine le temps de crépir les murailles de leurs huttes et dépensent la vie à pleines mains, la vie et les murailles pouvant être englouties avant la fin du jour.

On voit à Talcahuana des rues entières bordées de petites maisons en planches, n'ayant qu'un rez-de-chaussée et assises sur deux gros rouleaux de bois qui les isolent du sol. Ce genre de construction résiste assez bien aux secousses des tremblements de terre. Chaque propriétaire a, derrière sa maisonnette, un jardin, qu'il agrandit presque toujours en faisant avancer la façade du logis sur la voie publique ; de sorte que les rues se retrécissent peu à peu, et deviennent même tortueuses; selon les empiétements plus ou moins grands des bourgeois. Mais l'alcade veille, et lorsque le tracé de la rue est sur le point de

disparaître, il ordonne, à son de trompe, que les habitants aient à remettre leurs maisons à l'alignement dans vingt-quatre heures, sous peine d'amende et de prison.... Et immédiatement les citadins dociles attellent des bœufs à leurs pénates et les replacent sur la ligne indiquée.

Beaucoup de créoles intelligents s'enrichissent par le commerce de détail; — les étrangers, d'une part, les Indiens, de l'autre, formant deux classes nombreuses de consommateurs.

A chaque coin de rue, et même de porte en porte, on trouve une *poulperia*, espèce de bazar ou mille échantillons de marchandises sont bizarrement étalés aux yeux de l'acheteur. La fortune vient vite, mais bien vite aussi elle s'enfuit, et, d'ordinaire, un négociant dépense au jour de sa fête ce qui lui reste encore des bénéfices de l'année.

Cependant, on rencontre quelques rentiers, vrais originaux, vrais Allemands pur sang par leurs allures compassées et leur caractère flegmatique; leur existence s'écoule dans le sommeil ou dans le silence; ils ne s'émeuvent de rien, et ressemblent à des momies en *puncho*. Voici un petit drame d'intérieur qui se passe chez eux tous les jours; mais sachez d'abord qu'au Chili on n'est pas honteux d'avoir des poux; tout le monde en a plus ou moins, les riches comme les gueux, les élégants aussi bien que les Diogènes; le pou est endémique, il a droit de cité, et ne res-

semble pas aux humbles parasites de l'ancien monde; bien au contraire : ses larves se développent splendidement et il atteint de si colossales proportions, que lorsqu'il se promène sur l'épaule d'un Chilien on croirait voir un grain de blé ayant des pattes et gravitant entre les poils de l'étoffe. Figurez-vous donc qu'un Chilien paisible, frileux, s'est accroupi devant un bassin de cuivre rempli de charbon; tandis qu'il bénit avec ses longues mains, jaunes et maigres, la chaleur qui s'élève du *brazero* et qu'il voyage silencieux dans le pays des rêveries, il advient parfois, très-souvent, veux-je dire, qu'un pou, amateur lui aussi du rayonnement de la chaleur, s'échappe de sa résidence habituelle et descend sur les bras du frileux personnage. Celui-ci aperçoit le parasite. Vous croyez peut-être qu'il éprouvera un soubresaut de dégoût? — non; il prendra délicatement l'animal entre le pouce et l'index, le contemplera comme un naturaliste contemple une espèce rare ou inconnue, puis le déposera sur la partie non incandescente d'un charbon, en murmurant en espagnol ces mots: — *Que celui qui t'a créé te sauve!* Et il surveillera avec délices les allées et venues, les marches et contre-marches du pauvre insecte qui veut s'enfuir de dessus le charbon et rencontre partout autour de lui la fournaise qui le gagne et finit par le dévorer.

J'ai demandé à un de mes confrères, expert naturaliste, pourquoi il y avait tant de poux au Chili. Il m'a

répondu que d'abord ce n'étaient pas des *poux de tête*, mais des *poux de corps*, et que les laines employées au tissage des tapis d'*Estrados*, n'étant que fort peu dégraissées, favorisaient la reproduction de ces parasites.

Du reste, les poux ont, de tout temps, été très-communs dans l'Amérique du Sud. Les anciens rois péruviens, afin de délivrer leurs sujets de la vermine qui les dévorait, leur imposaient des tributs d'une certaine quantité de parasites qu'ils étaient obligés d'apporter chaque année à un magistrat désigné pour les recevoir, sous peine de châtiment. Chaque citoyen était imposé pour un plein cornet de poux et de puces. Il en était de même au Mexique. Fernand Cortez trouva des sacs pleins de parasites dans le palais de Montezuma.

Quelques voyageurs un peu malveillants prétendent que l'activité du Chilien n'est que superficielle, et qu'il veut à tout prix jouer le rôle d'homme important, singer le négociant, l'artiste, le jurisconsulte, le savant.... Dans ce but, il se condamne à une espèce de travail forcé et perpétuel; mais, dans son intérieur, il reprend les allures majestueusement indolentes de ses ancêtres d'Espagne.

Tout Chilien bien né prétend s'habiller, se coiffer, se chausser à Paris... Hélas! autant de pièces dans son vêtement, autant de mensonges. Là-bas, les familles les plus opulentes vivent dans leur intérieur

comme les moins fortunées en France. La dépense, et elle est grande, exagérée même, ne sert qu'à briller au dehors. Le *tasso*, cette chair de bœuf coupée en lanières et séchée au soleil et dans le sable, le riz cuit à l'eau, le melon d'eau, la sandilla, et le mauvais pain de froment, voilà l'ordinaire, arrosé de *chicha* ou de *mosto* aigre, des plus élégants *caballeros*, de ceux qui parcourent l'Almandral de Santiago sur de fringants andalous, ou assis dans des véhicules que ne désavoueraient pas les plus habiles carrossiers de Paris ou de Londres, ces fashionables; et rentrés chez eux, ils se dépouillent des fantaisies du luxe pour revêtir la livrée de la misère. — Nous avons un vieux proverbe qui leur convient : *Habit de velours, ventre de son.*

Les Chiliens sacrifient tellement aux exigences de la vie extérieure, que ceux qui ont des courses à faire dans la ville, ou qui, à défaut de valets ou de servantes, sont obligés d'aller eux-mêmes aux provisions, croiraient se déshonorer s'ils sortaient à pied : on fait des visites à cheval ; on va puiser de l'eau à la fontaine à cheval ; à cheval, on se rend à l'église ; à cheval encore, on va chercher son tabac ou son chocolat, on va à la *fonda* ; tout enfin s'exécute à cheval.

Le Chilien organise ainsi sa manière de vivre : les affaires l'occupent pendant la journée, sauf aux heures des repas et de la sieste ; et, pendant la nuit, il boit, il joue, il aime. Le jeu, voilà sa passion

dominante; j'ai assisté à quelques-unes de ces séances de jeu; j'ai vu, dans de misérables taudis, sur des tables vermoulues, qu'éclairait la mèche fumeuse d'un vieux quinquet rouillé, j'ai vu l'or, les onces d'or ruisseler, disparaître, et ruisseler encore, versées et ramassées par des mains crasseuses qui se cachaient ensuite sous des *punchos* en guenilles, tandis que le banquier taillait des cartes marbrées de saleté, et qu'un trio de guitaristes grinçait ou susurrait dans un angle de la case et qu'un *vidrecôme* ébréché et rempli d'aguardiente promenait l'ivresse parmi les joueurs; — pas de femmes ici, elles attendaient à la porte... Un soir, que je sortais d'un de ces enfers, je fis serment de n'y plus rentrer; j'y rentrai cependant, mais pas pour mon compte. — Nous avions à bord, pour chef de la troisième pirogue, un brave et vigoureux *Yanki, mestre Lewis*, un Allemand d'Amérique, au teint rubicond et à chevelure jaune. Ce garçon-là me paraissait être rangé, économe, sobre, enfin doué de toutes les puritaines vertus d'un vrai Pensylvanien. Pendant nos six mois de séjour à la Nouvelle-Zélande, il n'avait pas fait un écart dans le village d'Œteta, et depuis notre arrivée à Talcahuana, il avait travaillé, huit jours de suite, au gréement du navire, sans paraître seulement désirer pousser une reconnaissance du côté des signorittas de la côte. Mais un dimanche matin, jour complet de chômage, il apparut sur le pont et s'annonça comme prenant

une permission de vingt-quatre heures. Ah! qu'il était beau. Plus de vareuse, plus de chemise de laine rouge, plus de pantalon de toile, plus de souliers sans bas, plus de bonnet en peau de loup marin. La jolie veste de *rechange*, aux boutons dorés et à ancres et de fin drap bleu de ciel; le large pantalon idem; le gilet encore idem; le foulard à la Colin; la chemise blanche constellée de quatre gournables d'or; le chapeau *Paris-fashion;* les bas blancs; les escarpins aux ailes de ruban noir; le cordon de montre soutenant une grosse ancre en breloque; la bourse bien garnie de piastres sonnantes, et le parapluie sous le bras... non! je me trompe, il en avait deux... un ordinaire, et l'autre à canne. — Il partit...

Que devint-il pendant le jour? pendant la nuit? — Aucun de nous ne s'en inquiéta, et le lendemain matin, quand je m'acheminai du côté de la douane pour me faire conduire à bord, où quelques infirmes attendaient ma visite, je croyais bien trouver *mestre Lewis* déjà rendu à son poste et gourmandant la nonchalance des hommes de corvée... Mais, voilà qu'au moment où je passais devant un de ces taudis de jeu, à moi bien connu, je m'entends appeler, et je vois un créole qui, debout sur le seuil de la porte, me faisait signe de venir à lui; je continuai mon chemin; il courut après moi. « Venez, venez, signor, criait-il, venez... le lieutenant vous

attend. » A ce mot de lieutenant, je ne balançai plus; je pensai que le malheureux s'était fourvoyé dans ce coupe-gorge et qu'il avait besoin de mon assistance. — J'entrai donc : trois ou quatre joueurs luttaient encore; et le soleil qui éclairait ce bouge le rendait plus hideux encore qu'aux lumières. — Je cherchai du regard mon lieutenant; pas de lieutenant. — Ah! vous m'avez trompé, allais-je dire à l'Espagnol qui m'avait conduit là; mais l'Espagnol devina ma pensée, et me prenant par le bras, il me conduisit vers l'*estrado*, me montra une masse inerte, recouverte d'une mauvaise couverture de laine; puis, se baissant, releva un coin de cette couverture et dit : « Lieutenant !... »

Oui, c'était mon lieutenant, nu comme un ver et pelotonné sur lui-même ; il se tenait la figure appuyée sur ses genoux, et de honte, sans doute, n'osait lever la tête vers moi.

— Ah ! lieutenant, pourquoi ne vous habillez-vous pas ? demandai-je. — Il ne répondit pas.

— Êtes-vous malade? — Il poussa un gros soupir, et les Espagnols présents se mirent à rire.

— Allons, expliquez-vous!... Puis-je vous rendre service ?

— Ah! docteur, s'écria-t-il en se redressant de toute sa hauteur dans le costume de notre père Adam, et montrant le poing aux joueurs, qui le regardaient avec une gravité railleuse ; docteur ! les

brigands! ils m'ont tout gagné, ou plutôt tout volé. Mes parapluies, ma montre, mes boucles d'oreille, mon chapeau, mon foulard, ma veste, ma culotte, mon gilet, ma chemise, mon argent, tout enfin. Tout! — Eh! comment voulez-vous que je retourne à bord?

— Patience! mestre Lewis, dis-je en m'en allant, vous aurez des habits dans un quart d'heure.

Et aussitôt mon arrivée à bord, je lui expédiai sa livrée de travail; il avait encore dans son coffre une *grand'voile*, une redingote, comme on dit en langage figuré de matelot, mais je n'eus garde de la lui envoyer au jeu... il aurait essayé de prendre sa revanche.

La Chilienne se montre en tout la digne compagne du Chilien.

Celle qui est riche se lève tard, va cueillir des fleurs et se rend à la messe... cela est quotidiennement de rigueur. — De midi à deux heures, elle repose, elle dort, puis elle s'éveille et passe de longs instants à sa toilette. Puis elle monte à cheval, et, le soir, elle gratte sa mandoline, chante et danse. — Et la nuit? Devinez-en les mystères.

Elle ne s'occupe jamais des détails de son ménage.

La femme pauvre veut imiter la femme riche... Mais pour subvenir aux frais de l'imitation, elle fait commerce de son corps et de cigarettes en paille de maïs.

A propos de ces cigarettes en tabac parfumé de

Guayaquil, sachez que là-bas, la manie de fumer s'est emparée de tout le monde. On fume même à l'église autant qu'à la *fonda* (au café). — J'ai vu de graves et gros chanoines et des *padres* au galbe ascétique rouler la cigarette jusque dans le sanctuaire et chasser voluptueusement, par la commissure des lèvres, de longs rubans de fumée, entre la psalmodie de chaque verset d'un psaume.

Ce peuple, le plus dévot peut-être de tous les peuples chrétiens, ne se croit obligé d'abandonner le cigaritto qu'à un seul moment de l'office divin : quand le prêtre élève la sainte hostie ; alors les cigarettes s'éteignent et les têtes s'inclinent ; mais sitôt que le prêtre a replacé le calice sur l'autel, le cliquetis des briquets frappant les silex retentit par tout le temple, les *mecheros* s'allument, et la fumée du tabac se mêle de nouveau à la fumée de l'encens.

. . . .

Filles ou mariées, toutes les femmes fument, et Mme Morell, cette voyageuse américaine dont j'ai parlé autrefois, à propos des amours des veaux marins, a remarqué *que si quelque chose peut ennoblir le cigare, c'est de le voir pressé entre deux jolies lèvres roses.*

Les Chiliennes ont un laisser-aller vraiment prodigieux; nul frein ne les retient ou ne les rend hypocrites; elles vont sans gêne là où leurs besoins, leurs désirs, leurs passions les poussent. Ce n'est pas par piété, mais par habitude qu'elles ne quittent jamais

le rosaire et qu'elles laissent la croix d'or ou d'argent sautiller sur leur poitrine demi-nue. Elles obéissent à leur tempérament sans redouter le blâme et le mépris. Dans ce *far niente* perpétuel de leur existence, un seul soin les occupe, — celui de leur corps; au temps de la jeunesse, elles le parfument, elles le polissent sans cesse; mais dès que les vingt ans arrivent et que la première fraîcheur s'en va, dès qu'elles sont devenues mères, et que l'étranger, le marin nouveau débarqué, ne s'arrête plus émerveillé quand elles passent près de lui, portant la tête coquettement penchée de côté, comme si elle était entraînée par le poids de deux longues tresses de cheveux, les bras ployés sous le rebos, un sourire sur les lèvres et un éclair dans les yeux; dès que les caballeros ne leur offrent plus de fleurs, et les abandonnent accroupies sur le tapis de l'*estrada* pendant un fandango : — alors le dégoût d'elles-mêmes leur vient; elles se sentent vieillies avant l'âge, elles renoncent aux parures et aux soins les plus vulgaires de la propreté et, dégoûtantes octogénaires avant leur trentième année, elles se confinent désormais dans un coin de la case, vivantes momies, et égrènent tristement le rosaire en protégeant à leur tour les amours des jeunes filles.

La prostitution à Talcahuana a pénétré partout, sauf dans les familles des fonctionnaires et de quelques riches négociants créoles ou européens. Elle est si

commune que le scandale est nul; nul, pendant la nuit seulement, entendons-nous; car, de jour, la pudeur est obligatoire, et tant que le soleil brille à l'horizon, la vertu la plus stricte n'est pas un vain mot... les *marguerites* ne fleurissent que le soir... ainsi nomme-t-on au Chili les vïerges folles.

Entrez, sur le tard, dans la première case venue : les portes en sont toujours entre-bâillées ; entrez sans être connu, sans être invité, vous serez le bienvenu. Vous verrez le père, le patriarche, qui, assis sur un tabouret devant le brazero et le menton enfoui dans l'ouverture de son *puncho*, fume gravement une cigarette. La mère, les jambes croisées sur l'estrada, prie ou rêve. Une senora chatouille les cordes d'une guitare, chante et conduit le *zapatero*, que dansent d'autres senoras et senorittas, ses sœurs ou ses amies. La senora se lève à votre apparition et vient au-devant de vous; elle seule fait les honneurs de la maison paternelle. C'est d'ordinaire une grande et svelte fille, aux cheveux noirs, longs et tressés par derrière, aux yeux plus noirs encore que les cheveux, et revêtue de la *basquina y menton*, robe courte de soie brune ou de foulard des Philippines. Elle vous salue gracieusement, en cambrant sa taille flexible ; elle vous invite à prendre place sur l'estrado (grand honneur qu'on vous fait), et pourvu que vous n'ayez pas l'air d'un mendiant ou d'un baleinier sans huile, elle vous perfore de ses œillades en rechatouillant sa guitare.

Alors, pour vous attirer estime et considération et pour prouver que vous savez vivre, ne manquez jamais d'offrir l'aguardiente, le *mosto* et le punch aux œufs. Le père de famille vous vend les liquides ; on boit au même verre, et quand minuit sonne, quand les voisins s'en retournent chez eux, quand les grands parents s'endorment, vous, étranger, vous restez prisonnier de la senora. Les marins se plaisent en ces sortes de geôles!

Platon dit quelque part que les femmes sont d'anciens garçons débauchés qui reviennent au monde. Les Chiliennes feraient presque croire à cette évolution de métempsycose.

Les Chiliennes amalgament avec un sang-froid ébouriffant la dévotion et la débauche. La reine de l'Heptaméron, qui s'étonnait de ce qu'un prince allant tous les jours commettre l'adultère avec la femme d'un avocat de Paris, ne manquait jamais de s'arrêter en chemin dans une église et d'y réciter de ferventes prières, Marguerite de Navarre éprouverait ici bien d'autres étonnements, en observant les mœurs de ces femmes. Elles sont dévotes, jusque sur le grabat où elles se vendent, quoiqu'elles suivent minutieusement le précepte de la bru de Pythagore qui recommande à toutes les femmes de laisser, en entrant au lit, la *honte avec la cotte*.

On m'accusera peut-être de n'avoir étudié ces mœurs chiliennes que dans un certain monde... Je

répondrai que malheureusement, sauf les rares exceptions déjà citées, ce certain monde est le seul et unique monde de Talcahuana, et j'en appelle à la bonne foi de tous ceux qui sont venus s'abriter dans la baie de *Conception*.

Presque tous les marins baleiniers de passage y laissent des héritiers inconnus.

Je n'ose retracer ici les préludes mystiques et religieux des mariages d'une seule nuit. La même lampe qui éclaire la madone dans sa niche, éclaire ces faciles amours, hélas ! Ce passage subit d'une prière fervente à un abandon sans réserve, ces monstrueux contrastes entre les pratiques de la dévotion et les pratiques de la lubricité, me semblent être une conséquence toute naturelle de leur éducation morale et religieuse ou plutôt antireligieuse.

Ces mœurs dépravées sont un legs de l'ancienne vice-royauté espagnole. Elles se modifient de jour en jour.

L'adultère même est excusable en certain cas ; aussi est-il très-fréquent. Si un mari refuse à sa femme une robe, un ruban, une écharpe, un rien, qui soit cependant d'absolue nécessité, la femme se le procurera avec la solde de l'adultère.

Vraiment, les sauvages indiens, les idolâtres d'Arauco donnent des leçons de vertu à ce peuple civilisé !

Cette excuse de l'adultère a eu des partisans autre

part qu'au Chili. On prétend que jadis, dans l'Indostan, la femme mariée pouvait s'abandonner sans crime au séducteur qui lui offrait un éléphant pour prix de ses faveurs.

Pardonnez-moi un dernier détail. Les honoraires des vierges folles au Chili sont tarifés d'une façon assez originale.

La femme qui va les pieds nus ne prétend qu'à quelques réaux. Le réal vaut environ soixante centimes de notre monnaie; celle qui marche avec des *zapattes* ou sandales de bois et de cuir, demande une demi-piastre. Celle qui chausse avec les zapattes une paire de bas de coton, une piastre. Celle qui porte bas et souliers européens, deux piastres. Celle enfin dont la jambe nerveuse et fine s'arrondit dans la moire crépitante d'un bas de soie et dont les pieds mignons gantent des bottines de satin... oh! celle-là a le droit de ruiner, si elle le peut, le marin affamé qu'elle subjugue.

Encore une fois, pardonnez-moi d'être entré dans tous ces détails immondes. J'ai voulu dire ce que nul voyageur n'avait osé dire avant moi, et dût-on m'accuser d'avoir trop bien étudié sur le vif un sujet aussi scabreux, je ne puis m'en repentir, car je n'ai dévoilé que la vérité, rien que la vérité, et même pas toute la vérité!

Ceux qui me liront penseront peut-être qu'en ce pays où la prostitution a ses coudées franches, la santé

court de grands risques; eh bien, non! Les maladies honteuses y sont moins fréquentes qu'en toute autre contrée de l'Amérique méridionale, et qu'au Brésil, par exemple à Fernambuco, où il est proverbial de dire aux nouveaux arrivants : « Si vous ne craignez pas Dieu, craignez le mal. » Pourquoi cette presque immunité au Chili ? Je ne sais. Mes confrères de là-bas m'ont affirmé qu'ils avaient rarement à combattre des accidents siphilitiques, sauf à l'arrivée des navires étrangers. Les guérisons, d'ailleurs, sont promptes : la salsepareille, souvent inefficace en Europe, ne manque jamais ici son effet; et l'on serait tenté de croire ce que des voyageurs racontent de la rivière de Piura et de plusieurs autres, dont les eaux, saturées par la macération des branches des salsepareilles qui croissent sur leurs bords, guérissent ceux qui les prennent en bains ou en boisson; cela contredirait les assertions de nos botanistes, qui font croître les smilax dans les lieux arides et sur les rochers. Il n'en n'est pas moins vrai qu'on rencontre souvent sur les bords sablonneux et rocailleux des ruisseaux, des buissons épais de salsepareilles. On sait que la salsepareille fraîche est plus active que celle importée en Europe. Les Américains ne dévoilèrent que vers 1730 les propriétés curatives de la salsepareille, du santo-palo, de la lobélie et de plusieurs autres plantes.

On pourrait croire avec raison que ces femmes qui

s'abandonnent si facilement au premier venu, n'éprouvent que peu ou point de sentiments de jalousie; au contraire, nulle part au monde, je crois, la jalousie n'éclate avec autant de fureur qu'au Chili.

Certaines manœuvres, certains signes de convention, dans une soirée, dans un bal, équivalent à un serment. Ainsi le cavalier qui, au jeu de la *maya*, échange des fleurs avec une femme, ce cavalier fait tacitement le serment d'aimer cette femme; et, s'il l'oublie, cette femme l'en fera bientôt repentir.

Souvent il est fatal, cet amour des Araucano-Castillanes... amour qui s'engrène avec la jalousie et la vengeance.

En France, l'ange déchu méprise l'homme qui l'a trompé ou bien il oublie, il pardonne... Au Chili, la femme abandonnée n'oublie jamais... ne pardonne jamais... elle se venge, elle tue ou elle fait tuer; elle achète le *tupa*, le poison d'une vieille sorcière; elle soudoie le stylet d'un assassin.

Voici, à ce sujet, une petite historiette dont un de mes confrères, chirurgien-baleinier, fut, dit-il, le héros; mais je ne vous en garantis pas l'authenticité, car l'historiette me semble trop excentrique.

Je le laisse parler :

« Vous savez, me dit-il, qu'en ce beau pays, un serment d'amour est promptement fait. Recevoir une

fleur des mains d'une femme et lui en offrir une en échange, c'est se jurer un amour éternel, et si vous l'oubliez, malheur à vous! Fuyez ou tenez-vous prudemment en garde.

» Un jour, lors de notre dernière relâche à Talcahuana, j'étais allé rendre visite à certaine jeune senorita convalescente par mes soins, et je trouvai ma belle cliente assise sur un estrado et faisant toilette près de sa mère. Ses noirs cheveux épars tombaient en boucles épaisses jusque sur le tapis, et elle allait les partager en deux tresses, car deux tresses lui seyaient à merveille, rejetées en arrière sur ses blanches épaules. Mon entrée au salon ne produisit d'abord aucune sensation. Les grands yeux de la convalescente ne quittèrent pas son petit miroir, et quand j'eus demandé des nouvelles de la santé, on répondit, les lèvres à moitié closes pour retenir une épingle, on répondit tout bas : *Gratias, senor.*

» La mère, émerveillée de la prompte guérison de sa fille, m'offrit de très-bons honoraires, et j'allais sortir quand la senora, qui voulait, elle aussi, ajouter quelque chose au payement de cette dette, se redressa soudain et m'apparaissant dans toute la splendeur de sa beauté, me gratifia d'un salut et d'un sourire... Qu'elle était belle ainsi! — Ses cheveux lisses et satinés fuyaient en arrière de son front, à la manière des Chinoises; une rose rouge s'épanouissait sur l'une de ses tempes... une autre rose rouge, du

côté opposé, tombait inclinée vers sa joue, et le type le plus pur de la plus idéale beauté vivait en elle encadré dans l'ovale gracieux et régulier de sa noble figure... Et je la contemplais en tressaillant d'admiration et mes regards lui disaient combien elle était belle avec ces deux roses rouges, ces deux étoiles dans ses cheveux noirs!

» L'enchanteresse, devinant ma pensée et me croyant un désir, détacha l'une des roses et me l'offrit. — Soit hasard, soit intention, elle me donna celle qui avait caressé sa joue... Je la portai à mes lèvres, cette rose, et la plantant à la boutonnière de mon frac, je m'écriai :

» — Elle ne me quittera jamais!

» — Oui, tant qu'elle sera fraîche, dit-elle.

» — Fraîche ou fanée, répliquai-je en très-mauvais espagnol, mais d'un ton chevaleresque ; fraîche ou fanée, elle ne me quittera jamais... Elle brillera là jusqu'à ce qu'elle se flétrisse, et, flétrie, je la porterai sur mon cœur... Je le jure!

» Cette protestation, sentant le Castillan, flatta infiniment la demoiselle... elle accueillit mon serment avec un sourire de triomphe et comprit très-bien que mes regards lui disaient : Oh! senorita, vous êtes mille fois plus belle encore avec une seule rose rouge dans vos cheveux noirs!

» En ce moment, je me ressouvins qu'une joyeuse

troupe d'amis m'attendait non loin de là, et, saluant la senorita et sa mère, je sortis, me promettant de jouir largement de la vie pendant cette belle journée ; car j'étais riche, j'avais une rose, j'étais aimé!...

» Cinq minutes après, au tournant d'une rue, un homme m'accosta et me pria instamment d'entrer dans une case voisine pour y visiter un malade. Le bonheur rend humain ; j'entrai dans la case, et j'allais la quitter après avoir fait espérer la guérison d'un pauvre enfant à l'agonie, lorsque la sœur du moribond, me retenant par le pan de mon habit, me supplia de lui donner la rose que je portais à ma boutonnière... « Fort bien, pensai-je, les femmes en ce pays ne se gênent guères » ! et je regardai la solliciteuse et je vis qu'elle était, ma foi, jolie! J'eus d'abord le courage de lui refuser la fleur... mais elle insista de nouveau et si fort et si bien que je m'imaginai que sa beauté augmentait à mesure que ses prières devenaient pressantes, et qu'elle aussi voulait échanger avec moi un serment d'amour. — Fat, imbécile que j'étais! j'aurais dû mieux connaître le caractère crédule et superstitieux des Chiliennes et comprendre que cette jeune fille n'insistait tant pour avoir cette rose, qu'afin de la déposer sur le chevet de son frère mourant, car elle croyait de bonne foi que tout ce qui avait appartenu à un savant docteur pouvait adoucir les souffrances d'un malade. Moi, je m'enorgueillis soudain d'avoir fait une nouvelle con-

quête; j'oubliai mon serment de la rue voisine, et offrant ma rose à la jeune fille, je fis serment de l'aimer à jamais! La jeune fille rougit et se saisit de la fleur en tressaillant de plaisir, et moi, devinant de l'amour dans ce tressaillement, je m'éloignai avec l'intention de revenir le lendemain.

» Le lendemain, en effet, je pris le chemin de sa case; mais j'entrai d'abord en passant chez ma première cliente.

» Elle était seule sur l'estrado et chantait en s'accompagnant de sa guitare. Elle répondit à mes salutations par une petite inclinaison de tête et me laissa baiser au vol et agenouillé la main qui errait sur les cordes de l'instrument. Je la contemplais avec autan d'admiration que la veille, mais il se mêlait à mon admiration une indéfinissable impression de terreur mystérieuse, car je sentais que je la trompais... et je sentais aussi qu'elle le savait... Puis, l'air qu'elle chantait était triste et funèbre; sa voix faiblissait et éclatait par intervalles; ses yeux brillaient égarés et farouches; une mate pâleur recouvrait son visage et, dans l'agitation fièvreuse de ses mains et de tout son corps, je devinais l'influence d'une violente émotion.

» — Eh! senora, pourquoi la fièvre et la tristesse aujourd'hui? demandai-je, quand elle eut déposé la guitare à ses pieds.

» — Seigneur français!... parce que je vous attendais...

» Quelle naïveté! pensai-je. Voilà bien le langage du cœur! Vivent les filles de l'Amérique du Sud! elles seules savent aimer et le dire. Nos belles d'Europe ne pensent jamais comme elles parlent et ne parlent jamais comme elles pensent!

» — Me voici près de vous maintenant, ajoutai-je; et que ne puis-je y demeurer ma vie entière! Vous me faites oublier la France.

» La Chilienne inonda ma face d'un long regard, et, sous ce regard, je ne pus m'empêcher de rougir; puis soudain ses lèvres se crispèrent; sa bouche s'agrandit dans un sourire sardonique, et d'un ton sec, mais vibrant, elle me dit :

» — Où est ma rose ?

» Alors, avec ce vernis de vérité et de conviction dont tout menteur habile sait enduire ses paroles... avec ce genre d'intonations employées pour un aveu, intonations voilées qui semblent partir du fond du cœur, tandis qu'elles ne sont qu'un jeu de ventriloquie... avec cet enthousiasme haletant, mais factice que l'on tient en réserve pour les grandes occasions... alors, moi, je m'écriai :

» — Votre rose? vous me demandez où est votre rose? Mais, votre rose, elle est à bord de mon navire, renfermée dans un sachet de soie, et appendue au chevet de ma couche, afin que je la contemple avant de m'endormir et que vous m'apparaissiez dans tous

mes rêves; afin que je la contemple à mon réveil et que mes premières pensées vous appartiennent... Si je ne la porte plus à la boutonnière de mon frac, votre rose, c'est que j'ai peur que le vent ne l'enlève... Ah! senora! senora! pouvez-vous me demander où est votre rose!

» Et cela disant, je m'étais emparé d'une de ses mains et j'y collais mes lèvres.

» — Merci! merci! murmurait-elle, je sais que les seigneurs français n'oublient jamais...

» Et elle se leva d'un seul bond et me demanda froidement si j'avais soif, si je voulais boire?

» Cette question si inopportune, ce brusque rappel aux besoins de la vie animale m'étourdirent d'abord et je restai muet un instant. Mais elle était là devant moi, l'enchanteresse, debout, un flacon d'une main, un verre de l'autre, et je m'écriai :

» — Versez!

» Elle versa à plein bord le *mosto*, ce bordeaux des Cordillères, et je vidai le verre d'un seul trait en déclamant un toast à nos amours.

» — Encore! dit-elle, encore!

» — Oh non! si je dois m'enivrer, que vos regards me donnent seuls l'ivresse.

» Et je croisai mes jambes sur le tapis de l'estrade, et je la priai de venir s'asseoir près de moi.

» Elle vint.

» — Chantez, lui dis-je, chantez!

» Elle chanta; mais le chant était si mélancolique et si lugubre, que je frissonnai de tristesse au milieu de ma joie.

» — Pourquoi ce chant, senora? On dirait un *Requiem*. Voyons, un fandango sur la guitare, un joyeux bolero.

» — Ni bolero ni fandango pour un mourant, reprit-elle.

» — Mais il n'y a pas de mourant ici.

» — Silence! laissez-moi chanter une prière à Dieu pour le mourant qui ne veut pas prier.

» — Alors, si je suis le mourant, c'est que je meurs d'amour à vos pieds.

» — Silence, je prie.

» — Mais pour qui?

» — Pour vous!

» — Pour moi ? pour moi ? Mais je ne meurs pas, je sens trop bien que je vis, puisque je sens que je vous aime.

» Et je riais aux éclats.

» — Oui, pour toi, Français, pour toi, s'écria-t-elle, et interrompant la funèbre psalmodie et rejetant au loin la guitare, elle s'élança vers une table de toilette, enleva son miroir, et me montra du doigt un verre plein d'eau où surnageait une rose rouge et fanée.

» — Oui, pour toi, répéta-t-elle encore avec un accent indicible de rage; pour toi, la prière qui se chante aux agonies... Car la voilà, cette rose, appen-

due, disais-tu, au chevet de ta couche, cette rose qu'en l'amour de moi tu devais conserver jusqu'à la mort, et que tu as donnée à une autre, la voilà! Et tu n'as pas vainement juré en jurant que tu la contemplerais à ta dernière heure! Contemple-la donc, car ta dernière heure est venue. Français, ce mosto était-il bon?

» La Chilienne se tut et demeura accoudée sur la table, et de l'orbite de ses yeux grandis par la fureur tombèrent sur moi des regards féroces... Je compris alors pourquoi elle me demandait si le mosto était bon... et je tremblai comme tremblèrent les convives de Lucrèce, quand Lucrèce vint leur dire : Vous êtes tous empoisonnés!

» L'implacable Furie épiait l'apparition des premiers symptômes de mon agonie; mais j'eus assez d'énergie pour dissimuler les atroces douleurs que je ressentais déjà dans mes entrailles. Le désir de me venger neutralisa l'effet du poison pour quelques instants. Et lui criant au revoir, et la menaçant d'une punition terrible, menace qu'elle accueillit par un sourire de mépris, je m'élançai dans la rue et me mis à courir vers l'hôtel où logeaient mes confrères, afin d'être secouru au plus vite...

» Mes souvenirs s'arrêtent au moment où je quittai la Chilienne. On m'a dit qu'au bout d'une centaine de pas je tombai comme mort sur le sol. Un confrère me ramassa... Je ne sais ce qu'il fit de moi, mais il

réussit si bien, que quinze jours après l'événement j'étais hors de danger.

» Mon capitaine, qui appareilla quelques jours après cet empoisonnement, n'avait pas voulu me laisser à terre; je me réveillai donc sous voiles, de ce sommeil qui avait failli être un sommeil éternel.

» Je ne pus articuler une seule parole tant que dura cette lutte entre la mort et la vie, de sorte que n'ayant divulgué le nom de la criminelle qu'après notre départ de Talcahuana, elle échappa au châtiment.

» Je suis revenu ici quatre ans après, mais je n'y ai plus retrouvé ma Chilienne. Elle est partie avec sa famille pour les placers de la Californie. Bonne chance je lui souhaite! »

L'ami qui m'a raconté cette aventure est quelquefois fantaisiste, je vous en avertis; son aventure n'est donc peut-être pas vraie; mais elle n'a rien que de très-vraisemblable, et peu de navires baleiniers relâchent à Talcahuana sans que quelque belle, folle de jalousie, n'attente aux jours des matelots trop inconstants.

IV

Le voyageur optimiste célèbre les vertus hospitalières des Chiliens; le pessimiste n'a pas toujours tort de voir un peu d'égoïsme dans cette facilité avec laquelle ils admettent les étrangers sous leur toit.

L'étranger, par sa présence, n'augmente-t-il pas leur bien-être? Ne laisse-t-il pas toujours après lui quelques piastres et le souvenir de quelques instants de plaisir? Ces honnêtes bourgeois alimentent leur ménage en nous vendant les produits de leur industrie : l'aguardiente ou le rhum primitif non coloré provenant de leurs cannes à sucre et le vin de mosto, ce vin rouge très-léger et très-riche en tannin, qu'ils récoltent dans leurs vignes exposées au nord et dont les plants ont été empruntés aux meilleurs cépages du pays bordelais; mais ils fabriquent si mal ce vin, que sa couleur trouble et louche nous répugne, et que nous préférons le punch aux œufs, mixture nationale, œuvre des jolies mains des Chiliotes. Plus tard, nous célébrerons les délices de ce punch aux œufs, quand notre navire, meurtri par la tempête, viendra panser ses blessures au mouillage de *Punta-Arenas*.

Ils offrent aussi aux étrangers une autre boisson bien plus économique, l'infusion du *maté*, l'herbe du Paraguay, ce thé de l'Amérique du Sud, cette boisson que l'on ne boit pas, mais qu'on aspire, goutte par goutte et dans la *macerina*, à une température extrême. La *macerina* est un petit vase d'or ou d'argent, grand comme un de nos verres de table, et fermé d'un couvercle percé d'un trou comme le couvercle de nos moutardiers; cette macerina est remplie d'eau bouillante; la maîtresse de la maison y jette

une pincée de maté pulvérisé et de sucre candi en poudre; quelques instants après, elle aspire avec la *bombilla* une première gorgée de l'infusion, et la *macerina* et la *bombilla*, déposées sur un plateau, font le tour de la société. La bombilla est un tuyau d'or, d'argent ou de cuivre, long de 25 à 30 centimètres, gros comme une plume, renflé en forme de boule et percé de petits trous à son extrémité qui plonge dans l'infusion ; on dirait un fragment d'un tube de baromètre.

Pas de visites, pas de réunions sans *maté :* un Chilien sans macerina, c'est un priseur sans tabatière.

Mais je m'aperçois que j'ai oublié notre navire *l'Asia* pour ne m'occuper que des femmes et de leur entourage, depuis notre arrivée à Talcahuana. C'est qu'au Chili la femme joue un rôle important dans la vie d'un marin, d'un marin baleinier surtout, qui ne relaye qu'une fois ou deux par an.

Et puis, nous avions de si douces comparaisons à établir entre les gracieuses et folles Araucano-Castillanes et les *Wahines* de Tavaï-Pounamou ! Nous étions presque honteux de nos amours de la Nouvelle-Zélande ! Il n'y avait pas de femmes à OEteta, il n'y avait que des femelles. Je défie le voyageur le plus annotateur, le plus collectionneur d'impressions personnelles, le plus synthétiste ou le plus analyste, le plus sérieux dans ses appréciations, le plus spécialiste en politique, en commerce, en économie, le plus puri-

tain dans ses rapports, je le défie, pardieu! de causer pendant une heure du Chili sans consacrer cinquante minutes à la question des femmes.

Heureusement, nous n'étions venus ici que pour nous reposer, nous gaudir et charger des provisions fraîches pour la campagne du retour. Si l'*Asia* eût eu besoin de réparations, je ne sais quel moyen on eût employé pour retenir les hommes à bord. L'intervention de notre agent consulaire eût été méconnue, et la force armée, mandée par lui, volontairement impuissante ; je dis volontairement, car les miliciens du pays sont tous plus ou moins intéressés à ce que les capitaines des navires européens permettent aux matelots de courir de longues bordées à terre. La présence en rade d'un navire de guerre peut seule maintenir l'ordre et forcer les hommes des navires marchands à travailler. Habituellement, les *tribordais* et les *bâbordais* vont à tour de rôle passer vingt-quatre heures à terre. Notre équipage, lui, y allait en entier tous les soirs, et ne manquait jamais ni *fandango* ni *chingana* publique. A peine si un novice, un mousse, un malade restait de garde à bord pendant la nuit.

Autrefois, les capitaines avaient cru pouvoir retenir leurs hommes à bord, en refusant de leur prêter de l'argent remboursable au Havre. Mauvais moyen : les hommes, malgré cela, s'enivraient dans les *fondas*, et, quand il fallait payer, des rixes éclataient. Les marchands portèrent plainte à l'alcade, l'alcade s'a-

dressa à notre agent consulaire, et l'agent consulaire exigea que les capitaines comptassent une piastre à chaque homme par semaine, lesquelles piastres seraient remboursables à la fin du voyage, avec intérêt de *vingt du cent*, par un prélèvement sur la part d'huile de chaque individu. Les douaniers du poste, devant lequel nos pirogues accostaient d'ordinaire, négligèrent la surveillance de la contrebande pour s'assurer si chaque nouveau venu portait en poche assez de monnaie pour se défrayer de ses plaisirs.

A propos de contrebande, vous saurez qu'au Chili on la pratique sur une grande échelle, malgré les châtiments les plus sévères : contrebande d'importation et contrebande d'exportation. Les Américains du Nord inondent la place de leurs tabacs au détriment des tabacs de la République, tabacs achetés à Guyaquil ou cultivés sur la frontière péruvienne. Les Européens y introduisent des toiles, des soieries, des tissus et des objets de toutes sortes en concurrence avec une Société qui tient du gouvernement le monopole de l'importation de ces marchandises. Le sel, le vin, les spiritueux payent des droits énormes, et l'on en consomme cent fois plus que la régie n'en reconnaît à l'entrée; l'exportation des minerais de cuivre et d'argent est prohibée, sauf des droits énormes, et tous les jours des navires européens emportent le cuivre de Coquimbo ; le *holà* est mis

sur la sortie des espèces monnayées, et les connaissements de tous les navires en retour pour l'Europe font mention de *groups* nombreux de piastres, de quadruples et d'onces d'or. La contrebande a sa raison d'être dans l'élévation des tarifs, tarifs exorbitants, et par conséquent inutiles, puisqu'on les élude.

L'*Asia*, au risque d'être confisquée, comme un autre navire baleinier, que le gouvernement chilien retenait en fourrière pour avoir débarqué des tabacs en fraude, l'*Asia* a eu son drame de contrebande. Notre capitaine avait placé ses cotonnades à la Nouvelle-Zélande, mais il lui restait des pièces de soieries ; il essaya de s'en débarrasser à Talcahuana, et, sans le vouloir, je fus témoin de l'opération.

J'étais invité à une *chinganas* qu'offrait aux étrangers un riche marchand de la ville. La *chinganas*, c'est une joyeuse soirée où l'on danse toutes sortes de danses, depuis le fandango jusqu'à la gigue anglaise, depuis le menuet, encore en honneur chez les descendants des vieilles familles castillanes, jusqu'à la polka de l'époque. La *chinganas* est aussi la fête des fleurs, où l'on échange des roses rouges et des serments. J'étais donc invité à une chinganas ; mais, au moment de m'y rendre, il me survint une fièvre de tristesse, et je résolus de gagner le bord au plus vite, en frétant un canot de pêcheur ; il y en avait à foison d'échoués sur la grève et je n'eus que l'embarras du choix. On

piquait onze heures du soir sur les cloches des navires au mouillage. La lune ne brillait pas encore au sommet du cap Estero, et la nuit était si noire que. sans le fanal hissé comme une étoile à la tête du grand mât de l'*Asia*, mon patron de barque n'aurait jamais pu me conduire à destination. Nous avançions lentement; une faible brise de terre n'enflait qu'à moitié notre voile, et j'avais loisir de contempler les myriades d'étincelles que soulevait la quille du canot en labourant les vagues et les longues traînées de lueurs phosphorescentes dont s'illuminait notre sillage.

— Chante, dis-je au pêcheur qui ramait, chante une chanson bien gaie.

Je lui disais de chanter, car je me trouvais triste et découragé; je ne voyais plus ni la terre ni le navire; je ne voyais que la mer et le ciel confondus ensemble, et je savais que les chiens que j'entendais aboyer au loin n'aboyaient pas sur les côtes de France; que la marée que j'entendais bruire ne bruissait pas sur les côtes de France, et que ce n'était pas des côtes de France que me venaient ces mille parfums d'arbres, d'herbes et de fleurs qui s'échappent des grèves et voyagent la nuit sur les flots.

— Chante donc, Chilien, je te payerai ta chanson un réal.

A cette promesse d'un réal, le Chilien répondit d'abord par un gros rire, puis *abraquant* l'écoute de sa voile, entonna d'une voix crépitante et narquoise

un chant populaire dans toute l'Amérique espagnole, un chant satirique qui a souvent allumé la colère de nos matelots et provoqué des scènes de pugilat dont le dénoûment a fatalement lieu à coups de stylet. Oui, mon impudent batelier eut l'effronterie de me chanter, à moi qui lui offrais un réal de gratification, la cantate qui commence par ce vers que toujours les Chiliennes répètent, en grattant leur guitare, aux matelots qui leur demandent quelques heures de mariage :

Los Francese no tienne de plata, etc.[1]

— Coquin! m'écriai-je, chante une autre chanson.

Il obéit; mais je l'arrêtai encore au début en lui disant :

— Attention! relève bien le fanal du navire et file droit dessus!

Mais, en ce moment le fanal qui, jusqu'alors, avait brillé, immobile, à la tête du grand mât, descendit lentement vers le pont. Une minute après, il reparut en haut, puis descendit pour remonter, redescendit encore, et disparut tout à fait. « Voilà qui est extraordinaire, pensai-je; les mouvements du fanal et sa disparition doivent être motivés; ce sont des signaux; à qui sont-ils adressés? Ce n'est

1 Les Français n'ont pas d'argent, etc.

pas un officier de quart qui rappelle notre capitaine : tous nos officiers sont à terre, je les y ai vus voilà une ou deux heures, et ils se préparaient à aller danser à la chinganas. Notre capitaine, lui aussi, est à terre; il a dîné chez l'agent du consulat. »

J'étais vivement intrigué par cette télégraphie de nuit, et, la curiosité me poussant, je saisis un aviron, et me mis à ramer pour activer la marche du canot et savoir bien vite ce qui se passait à bord.

Mais le canot n'avança pas plus rapidement. La folle, la capricieuse brise de terre abandonna notre voile, et la marée, qui, depuis cinq heures du soir, avait fait route pour la haute mer, rebroussait chemin; il nous fut impossible de l'*étaler*, de lutter contre elle avec nos deux seuls avirons, et nous nous en allâmes en dérive loin de la ville, vers le fond d'une grande anse taillée dans les hautes terres du cap Estero.

Je n'eus plus alors que deux partis à prendre : ou bien débarquer dans cette anse et me réfugier, jusqu'au jour, dans une des cabanes d'un petit hameau bâti sur le rivage, ou bien *laisser arriver* pour Talcahuana, que j'atteindrais en une demi-heure. Ce dernier parti me sembla le plus sage, car la chinganas que j'avais méprisée durait encore et durerait pendant toute la nuit, et je m'y trouverais plus confortablement abrité que dans une hutte pleine de vermine.

J'ordonnai donc au marinier de virer de bord et de filer vent arrière vers le poste de la douane.

A peine avions-nous parcouru quelques mètres de ce côté, qu'un bruit sourd, mais régulier et cadencé, retentit non loin de nous dans l'obscurité. Ce bruit était un bruit d'avirons bêchant les vagues avec promptitude et vigueur, et l'embarcation d'où il partait semblait se diriger vers le fond de la crique que nous quittions. J'écoutai attentivement, j'étudiai le bruit, et, reconnaissant, à ne pas m'y tromper, la marche d'une pirogue baleinière, je la hélai en français :

« Ohé du boat! ohé! »

La mystérieuse embarcation s'arrêta tout à coup... mais de réponse, point. Mon batelier fit alors une manœuvre dont je ne me rendis pas compte de suite, mais que je m'expliquai plus tard : il secoua son apathie habituelle, hala bas sa voile, arrangea ou consolida un objet qu'il tenait caché sous son *puncho;* puis, s'emparant d'une pagaye, ce qu'il aurait dû faire, le coquin! quand nous allions vent debout, du côté de l'*Asia*, il dirigea son canot, avec une agilité merveilleuse, vers l'endroit où s'était arrêtée la baleinière inconnue.

La nuit était noire, noire à ne rien laisser voir à une longueur de gaffe.

Un feu brillant sans doute à travers la porte entre-

bâillée d'une des cabanes du hameau, indiquait le gisement du fond de la crique.

Mon Chilien, n'accostant pas la pirogue, fit un crochet et pagaya dans la direction de ce feu.

Je ne connaissais pas encore les environs de Talcahuana, mais j'avais déjà entendu dire que les habitants de ce hameau ne jouissaient pas d'une réputation d'honnêtes gens, et que le soir il n'était pas prudent de faire une trop longue promenade dans leurs parages; la manœuvre de mon patron de barque me paraissait donc suspecte, et si elle ne m'épouvantait pas, du moins m'inquiétait-elle assez pour que je lui intimasse l'ordre de gouverner immédiatement sur la ville; mais il ne fit aucun cas de cet ordre et continua sa route vers le feu.

— Je te paye pour que tu conduises ta barque où bon me semblera, et si tu ne m'obéis pas je ne te payerai pas, lui dis-je.

Il n'eut pas l'air de comprendre cette menace.

— Si tu continues, je t'assomme à coups d'aviron...

Il continua.

— Si tu ne t'arrêtes pas, je te jette à l'eau...

Il ne s'arrêta pas.

— Si tu pagayes encore, je te fais sauter la cervelle d'un coup de pistolet.

Il pagaya encore plus fort.

Oh! c'en était trop! il m'emportait malgré moi où

je ne voulais pas aller... il commandait quand, moi, je devais commander! Que faire donc? le tuer pour échapper au danger qui me menace?... mais où est-il le danger?

Heureusement, j'eus l'inspiration de m'écrier encore une fois, et en français, en très-bon français :

— Ohé! de la baleinière! ohé! à moi, si vous êtes de l'*Asia!*

Et soudain des rires étouffés traversèrent l'obscurité, et à quelques mètres de nous seulement, une voix bien connue, une voix amie, me répondit d'un ton voilé, bas et sifflant : — C'est donc vous? Eh! que faites-vous là?

— Parbleu! répliquai-je du même ton, et comprenant qu'il se jouait ici quelque scène mystérieuse, et que des oreilles étrangères étaient à craindre, parbleu! je voudrais retourner à la ville ou à bord de l'*Asia*, mais un scélérat de marinier à mes gages s'obstine à me conduire au fond de cette crique. Accostez et délivrez-nous.

— Senor, dit alors d'un ton patelin le marinier qui ne pagayait plus, je voulais vous conduire auprès de la chaloupe de votre *fregata*.

— Tiens, ajoutai-je en sautant dans notre baleinière, voici trois réaux pour ta barquasse, ta chanson et ton obéissance, et file bien vite ton nœud par où tu voudras.

Et le pêcheur murmura un *gracias, senor;* et bordant sa voile, fit vent arrière du côté de la ville.

— Vous nous avez fait une fière peur avec votre *you-you*, me dit l'officier qui commandait l'embarcation.

— Pourquoi?

— C'est que je croyais sentir les gabelous à ma piste.

— Des gabelous! Est-ce que vous n'allez pas à la chinganas?

— Ah bien oui! la chinganas ! on y pense! Je suis en corvée de contrebande. Asseyez-vous sur ce ballot, sur ces soieries de Lyon, première qualité, que le général B.... a achetées à notre capitaine. Un cavalier nous attend au fond de la crique d'Estero; nous lui avons donné le signal convenu en halant bas par trois fois le fanal du grand mât; demain matin les ballots seront rendus à la Conception, et les demoiselles du général s'y tailleront des grandes voiles, des perroquets et des bonnettes pour la *chinganas-tertullias*, une fête carabinée, que le gouverneur de la province doit offrir dans huit jours aux *baleiniers français* et à tout ce qu'il y a de mieux gréé au Chili, à trente milles dans le vent et sous le vent... Ah! par exemple, docteur, nous ne manquerons pas l'entrée de cette grande chinganas. Il faut voir sous quelle allure elles marcheront, ces dames avec ce *doublage* de soie que nous leur apportons en

dépit des douaniers qui se tiennent au bossoir sur le plein. Ma foi! si ce n'était pour des dames, et des brunes surtout, j'aurais refusé la corvée!

Ainsi parlait le lieutenant de l'*Asia*, Rivallon.

— Attention, mes fils, ajouta-t-il, écoutons et sachons si le you-you retourne à la ville!

Rivallon était connu pour la finesse et la subtilité de l'ouïe, qualités inappréciables chez un baleinier; aussi le nommions-nous *Fine-Oreille*, du nom de ce géant qui entendait le blé pousser.

Nous écoutâmes tous, tête penchée en dehors du boat, et nous n'entendîmes rien, ni le bruit de l'étrave d'un canot qui sillonne la mer, ni celui de la pagaye qui nage, ni celui de la voile qui fasie...

— Le you-you ne remue pas, dit le lieutenant, il ne doit pas être loin, et on l'entendrait s'il faisait route n'importe pour quel endroit; connaissez-vous bien cet homme, docteur?

— C'est un pêcheur; je l'ai trouvé, lui et son canot, devant la douane, et nous avons fait marché pour qu'il me reconduise à bord. Voilà tout.

— Qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait quand vous nous avez entendus et que nous nous sommes arrêtés sans répondre à votre premier *hélage?*

— Il s'est mis à courir vers vous d'abord, puis ensuite vers ce feu qui brille là-bas, et jusqu'alors j'avais cru que son you-you, qui file comme une

mouette, ne marchait pas plus vite qu'une baille à brai.

— Je n'ai pas relevé la tournure de ce particulier que vous appelez un pêcheur de poissons, reprit le lieutenant après un instant de silence; mais je n'aime pas ses allures ; elles sentent le gabelou ; holà! enfants! pas de fausse route, et nage pour l'*Asia*... nage à toc d'avirons...

Et la pirogue, pivotant sur son centre, bondit avec fracas dans la direction du mouillage de l'*Asia*, et en moins de cinq minutes arriva tout près d'elle.

— En douceur, en douceur, matelots! dit alors Rivallon, nage en douceur maintenant.

Nager en douceur, c'est ramer avec moins de force qu'à tour de bras, c'est couper plus mollement la vague avec la pelle de l'aviron, c'est agir de manière à ce que l'élan de la pirogue l'entraîne sans bruit, et que ce bruit diminue graduellement d'intensité.

Les rameurs obéirent, et, grâce à cette manœuvre, le fracas de notre marche s'éteignit peu à peu dans l'espace et s'en alla si bien *smorzendo* que si l'homme du you-you nous épia, il dut nous croire arrivés déjà le long du bord de l'*Asia*, tandis que Rivallon, utilisant l'erre de la pirogue, la conduisait avec son aviron de queue tout près d'une langue de terre qui abritait le navire contre les rafales du sud.

— Halte, maintenant, et l'oreille au bossoir!

Nos oreilles obéirent à cet ordre du lieutenant ; mais aucune n'ayant entendu ricocher sur les eaux de la baie, ni bruit, ni son, ni rien qui pût nous alarmer, il dit :

—*Apiquez* les avirons, et vous, Jacques et Thomas, prenez chacun une gaffe ; il y a fond, ici, et faites-nous glisser à la perche tout le long de l'atterrissage ; et toi, Pierre, en veille devant et ouvre l'œil sur les pointes de rochers... et nous tous, silence ! Étoupe et brai entre nos lèvres.

Bientôt la baleinière, tâtonnant et suivant les sinuosités du rivage, rentra dans la crique de l'Estero. Une demi-heure après cette marche à pas de tortue, nous nous trouvions très-rapprochés du feu précédemment observé, et à quelque distance de ce feu une petite flamme bleuâtre, comme le soupir d'un feu follet, dansait dans l'obscurité.

— Tout va bien, mes fils, murmura le lieutenant ; tout va bien ; les douaniers n'ont pas éventé le cavalier qui nous attend et qui brûle des amorces pour signaler qu'on peut l'accoster sans danger. Courage ! encore une douzaine de bons coups de gaffe.

Un instant après, notre pirogue toucha les galets de la plage, devant la porte d'une cabane où flamboyait un feu clair ; des formes humaines se dessinèrent en sombres silhouettes sur les lueurs de ce feu, et un inconnu nous dit :

— *Ouste pescadores franceses ?*

— *Yes, mylord*, répondit Rivallon.

Puis un matelot chargea sur son épaule le ballot de soieries et le déposa dans la case, où il fut immédiatement échangé contre un rouleau d'onces d'or *au soleil*.

— Maintenant, *good morning*, ou, si vous l'aimez mieux, *farewel mylord*, s'écria Rivallon, et nous, en route pour le bord. L'affaire est arrimée ; si les filles du général ne sont pas contentes de leurs robes, elles n'ont qu'à me l'écrire poste restante, en Europe ; je leur en apporterai d'autres à mon prochain voyage.

Moi, pendant cette courte transaction de contrebandiers, j'avais eu le temps d'observer cette casa, ses habitants et le *caballero* qui se préparait à placer le ballot de soieries sur le dos du cheval d'un *arrieros* qui l'accompagnait.

La casa!... jamais la misère ne s'est réfugiée sous un plus misérable abri. La hutte du Pecherais, de l'Alfourous, du Zélandais, du Hottentot, du Papous est un palais auprès d'elle. L'imagination, dans ses cauchemars, ne pourrait rien créer d'aussi délabré, d'aussi infime, d'aussi dégoûtant qu'elle, et cependant elle est bâtie dans un pays civilisé, à quelques pas d'une ville! Le sol n'est qu'une litière de fumier, les murailles un placage de fumier sur une membrure de branches d'arbre, et la toiture encore du fumier; et ils étaient là cinq ou six êtres vivants, humains ou pourceaux, étendus et dormant....

Le contrebandier, jeune, vigoureux et bien découplé, faisait contraste. Je le vois encore, coiffé du *sombrero* pointu, aux ailes rabattues et au large galon doré ; son *puncho* de couleur brune est court et ample ; il est chaussé de hautes bottes en peau de mouton, au lainage en dehors, et la gaîne de son long coutelas est cousue sur son pantalon de velours.

Cet homme doit être un ardent cavalier, car le fouet qu'il porte en collier me semble des plus souples et des mieux cinglants, et les molettes en porc-épic de ses éperons sont aussi grosses que des piastres à canon d'Espagne.

La face bronzée, l'énergique mobilité de ses traits, son regard impérieux et scrutateur, sa parole brève, tout son être enfin, que j'avais observé pendant l'entrevue avec Rivallon, réalisait pour moi le type le plus complet de ces beaux brigands d'Espagne ou d'Italie, trabucaires ou bravi, qui posent en lithographie à l'étalage des marchands imagiers.

Nous allions enjamber le plat-bord de la baleinière, quand un individu, sortant d'un fourré de bambous et de *sarmenta*, s'élança vers le contrebandier, qui déjà mettait le pied à l'étrier, et lui cria à haute voix et en espagnol :

— Au nom de la loi, je vous arrête!

— Embarque en double, mes fils! embarque et pousse au large! exclama Rivallon. Voilà les douaniers! embarque!

Et en moins d'une seconde, notre pirogue s'éleva à plus d'une encâblure de la grève.

Que se passa-t-il alors sur cette grève?... Je l'ignore; Rivallon, pour le savoir, commanda un *lève-rames*. Il ne craignait plus d'être pris en fraude, puisque la preuve du délit n'était plus entre nos mains; et nous écoutâmes, et nous entendîmes des cris étouffés, des trépignements, des exclamations de rage et le bruit confus d'une lutte acharnée; puis le galop d'un seul cheval qui s'éloignait, et près de la cabane au foyer flamboyant, de longs gémissements qui devinrent de plus en plus faibles et douloureux...

— Est-ce que les coutelas se seraient mêlés de l'affaire? pensa tout haut le lieutenant. Écoutons encore.

Les mêmes gémissements retentissaient toujours, mais bientôt ils cessèrent...

— Ma foi, nous dit Rivallon d'une voix profondément émue, s'il y a eu un meurtre là-bas, que Dieu nous le pardonne! car si j'avais pu le prévoir, j'eusse expédié les soieries du capitaine vers le fond du grand bassin, plutôt que de les vendre au prix de la vie d'un chrétien, ce chrétien fût-il même un gabelou... Enfants, retournons devant la case; cet homme n'est peut-être pas encore mort et le docteur est là. Tant pis si l'on confisque le bateau.

A peine avions-nous recommencé à nager du côté de la case, qu'une voix nous héla!

— Ohé! vous autres, arrivez donc! Me voilà pris comme un renard au piége... Ici! par ici!

Le timbre de cette voix, qui ne pouvait appartenir qu'à un homme bien portant, nous remit la joie au cœur; et un matelot ayant allumé le fanal de pirogue, que les baleiniers tiennent toujours en bon état et à leur portée, nous trouvâmes étendu sur le sable et ayant une cuisse engagée sous le ventre de son cheval, qui gisait immobile et sanglant, nous trouvâmes, qui?... le contrebandier.

— Parbleu! s'écria-t-il pendant que nos hommes l'aidaient à se remettre sur pied, je savais bien que vous n'étiez pas sourds et que vous viendriez à mon aide.

— Pourquoi n'avez-vous pas crié plus tôt au secours?

— Ah! c'est que j'avais peur qu'il ne fût pas *encore mort*.

— Votre cheval?

— Eh non! le gabelou qui s'est permis de vouloir m'arrêter au nom de la loi! Je me disais : Si j'appelle de suite au secours, les Français viendront!... ils sont si bons, les Français! et si le douanier les reconnaît, ça *les compromettra*. Je n'étais pas dans une position très-agréable, mais comme je savais que le douanier était encore plus avarié que moi, j'ai

préféré attendre qu'il eût rendu le dernier de ses derniers soupirs...

Mon Dieu! si le jour avait lui dans ce moment, nous nous serions entre-regardés les uns les autres, pâles de saisissement et indignés de l'horrible sang-froid du contrebandier.

— Figurez-vous, reprit-il d'un ton aisé, en réparant le désordre de son puncho et de ses bottes, figurez-vous que lorsqu'il a voulu me *saisir*, je lui ai dit : « Tu plaisantes? » mais il ne plaisantait pas. Il a extrait de dessous son puncho un coutelas aussi beau que le mien, et s'est mis à gesticuler au nom de la loi; je l'ai laissé faire pour l'occuper pendant que mon *arrieros* prenait les devants. L'arrieros parti et la marchandise envolée, il a vu que, moi aussi, j'allais lui échapper, et il a enfoncé son couteau dans le poitrail de mon cheval... Alors, moi... moi, exaspéré de voir embrocher ainsi mon brave compagnon, mon excellent ami... moi, à mon tour, je lui ai *lardé* la poitrine avec mon stylet, puis j'ai éperonné Bio-Bio, la pauvre bête qui n'a pu faire que deux ou trois bonds et est venue tomber avec moi, là où vous nous voyez, dans cette mare de sang!... Ah! signors, quel malheur! C'était un bon coureur que Bio-Bio! il n'avait pas son pareil dans toute la République; il était né, voilà six ans, dans les pampas de Mendoza, de l'autre côté des Andes!...

Et nous, muets d'horreur, nous le laissions dire

sans penser à vérifier si le malheureux qui gisait non loin de là n'avait pas encore un souffle de vie.

— C'est égal, l'affaire est faite, reprit-il; l'arrieros est déjà loin et les signorettes du général seront contentés. Adios.

— Un instant, dit Rivallon en lui saisissant le bras. Tu vas venir avec nous près du malheureux qui est là... il n'est peut-être pas encore mort, et tu nous diras où il faut le transporter.

— Non, je n'aime pas à regarder ce que j'ai fait quand je travaille ainsi. Ce n'est pas ma faute, d'ailleurs, si je l'ai tué; pourquoi m'a-t-il poussé à bout en tuant Bio-Bio. Adios, laissez-moi partir.

Mais Rivallon, qui avait un poignet de fer, un véritable poignet de baleinier, l'entraîna vers le douanier qu'on avait déjà retrouvé à l'aide du fanal.

— Mort! m'écriai-je, après m'être agenouillé devant le cadavre, après avoir examiné sa blessure, avoir cherché à ressentir dans le creux de ma main les battements de son cœur, avoir épongé, à l'aide de mon foulard imbibé d'eau de mer, le sang qui obstruait sa bouche et ses narines; mort! mort!

Mais ne voilà-t-il pas qu'en jetant un dernier regard de compassion sur ce cadavre, il me sembla reconnaître le pêcheur qui me conduisait tout à l'heure à bord de notre navire.

— Qu'avez-vous fait, malheureux! m'écriai-je;

mais ce n'est pas un douanier que vous avez tué, c'est un pêcheur!

— C'est un douanier, riposta le fraudeur; les pêcheurs sont presque tous nos amis, et il n'y a que des douaniers qui portent un sabre comme le sabre qui a tué Bio-Bio.

— Mais regardez-le donc, vous êtes du pays et vous le reconnaîtrez : c'est mon batelier.

— Je ne le regarderai pas, mais je ferai dire des messes pour le repos de son âme.

— Tu le regarderas, brigand! s'écria Rivallon exaspéré; tu le regarderas et tu nous diras si tu le connais, afin qu'on le transporte chez lui, et si tu ne le regardes pas, je te conduis chez l'alcade de Talcahuana. Nous avons été complices d'un fait de contrebande, nous ne voulons pas être complices d'un meurtre.

Et cela disant, Rivallon, appliquant sa large main sur la nuque du contrebandier qui avait perdu sa fierté habituelle, et se pencha vers le cadavre, les yeux fermés d'abord, puis à demi ouverts à mesure que Rivallon insistait, puis ouverts tout à fait.

Et quand il eut regardé, il s'agenouilla, leva ses mains au ciel, se laissa tomber sur le mort en exhalant un long cri de désespoir...

Il reconnaissait le mort... et le mort était son frère!...

— Thomé ! s'écriait-il, Thomé ! mon pauvre frère,

regarde-moi, toi aussi, et dis-moi que je ne t'ai pas tué! Thomé! Thomé!

Et il embrassait les mains de Thomé, il embrassait sa figure, il embrassait sa plaie, et nous faisions silence autour de lui, et l'on n'entendait que le bruit de sa douleur et le bruit de la marée qui arrivait et mouillait déjà nos pieds.

— Non, il n'est pas mort... c'est impossible!... Voyons... ici le fanal; là, plus près, sur ses yeux, là...

Et le frère vivant entr'ouvrait les paupières de son frère mort, tandis qu'un matelot versait inutilement sur elles la lumière du fanal.

Mais en ce moment une grande vague de la marée montante déferla sur notre groupe, l'inonda, éteignit le fanal et se retira.

— Oh! dit-il alors en saisissant son frère à bras-le-corps, il ne faut pas qu'il reste ici, aidez-moi... nous le transporterons dans ma maison... je le mettrai sur mon lit... j'enverrai chercher un médecin... Il n'est pas mort, mon frère!

— Le médecin est là; mais où demeures-tu? demanda le lieutenant.

— A Hualqui.

— Est-ce près d'ici?

— Tout près, à cinq lieues de Conception. Allons, en route!

— Pauvre fou! murmurait Rivallon en soulevant

la tête de Thomé, tandis qu'un matelot le prenait par les pieds, et moi et un autre homme par les bras. Pourquoi ne pas le transporter dans cette case où il y a un bon feu?... Pierre, vas-y rallumer le fanal, et que deux autres préparent un lit de varech.

Nos matelots coururent à la case, et nous les suivîmes lentement avec notre fardeau.

— *Madre de Dios*, exclama soudain le fraudeur qui ne cessait de se pencher sur le visage de son frère, en lui soutenant les épaules, *Madre de Dios!* il a respiré... je l'ai entendu... tenez, écoutez!

Nos têtes s'inclinèrent, nous écoutâmes.

— Rien! murmura Rivallon.

— Rien! murmurai-je aussi.

— Il a respiré, vous dis-je!

Et il prononça ces derniers mots d'un ton de certitude et de foi si accentué, si puissant, qu'il nous força de nouveau à écouter...

Pourquoi le fanal ne revint-il pas aussitôt éclairer cette scène lugubre? je vous dirais tout ce qu'il y avait de douleur et d'angoisse, empreintes sur la physionomie du fraudeur; je vous dirais que j'aurais vu ses larmes tomber une à une sur la tête de son frère, et tomber silencieusement, car il comprimait ses sanglots pour mieux entendre le réveil de sa respiration; je vous dirais aussi que ses larmes se tarirent instantanément, qu'un éclair de bonheur passa sur son front, et qu'un cri d'espérance, prière de repentir

et de remercîment, que Dieu seul put comprendre, s'échappa de ses lèvres, quand celui que nous croyions être mort... poussa un soupir!

Rivallon, homme de cœur et d'à-propos, venait de comprendre toute la gravité de la situation. Ce malheureux n'étant pas mort, il fallait aviser au moyen de le guérir, sans faire connaître le meurtrier et la cause du meurtre; or, nous étions certains d'être trahis et découverts, si, pendant sa longue convalescence, il habitait la case voisine. C'était donc à la fois un acte de prudence et d'humanité que de transporter le douanier à bord de notre navire. Le secret alors serait bien gardé: nous y étions tous intéressés, car un procès pouvait retarder notre départ pour France.

Rivallon rappela donc les hommes envoyés à la casa, et le blessé ayant été déposé dans la pirogue, nous retournâmes vivement à bord de notre navire.

Le capitaine qui, lui aussi, était revenu à bord et attendait impatiemment des nouvelles de l'expédition, nous héla le premier.

— Tout va-t-il bien? s'écria-t-il.

— Mal, répondit Rivallon, en montant seul à bord. Il causa un instant avec le capitaine, puis la pirogue fut hissée avec de grandes précautions, et Thomé, avec de bien plus grandes précautions encore, déposé dans un cadre, espèce de lit suspendu comme un hamac.

Je pansai le malheureux. Quelques jours après il vivait encore, mais les complications d'une fièvre purulente menaçaient de nous l'enlever.

L'équipage, au courant de cette terrible aventure, en avait gardé le secret, et nous espérions quitter le Chili sans être inquiétés par les autorités.

Un soir, j'entendis les deux frères qui causaient. Je l'avais défendu; mais ce soir-là, à quoi bon maintenir encore ma défense? la dernière heure de Thomé s'approchait, et j'eusse été bien impie en ne leur permettant pas de se dire adieu.

— Frère, disait le mourant, je te croyais soldat et parti pour la guerre du Pérou?

— Frère, répondait le contrebandier, j'ai déserté et me suis fait fraudeur pour être riche.

— Moi, je m'étais fait douanier pour nourrir notre pauvre mère qui demeure toujours à Penco-Viejo, et j'avais pris un costume et un canot de pêcheur pour mieux surveiller le navire des Français... Tiens! j'étouffe... je ne puis plus parler... ta main... donne-moi ta main... Adieu! Pense à notre mère... Elle n'a plus que toi... Adieu!

— Mais si tu veux que je vive, dis-moi que tu me pardonnes.

— Oui, oui, je te pardonne. Adieu!

Et Thomé expira.

Il y a dans le caractère des Chiliens, surtout quand ils sont de la trempe du contrebandier, un curieux

mélange de sensibilité et de sang-froid; tant que la catastrophe qui les menace ne s'est pas accomplie, tant qu'il leur reste un peu d'espoir, ils se lamentent et pleurent comme des enfants; ils n'ont ni l'énergie ni la volonté de l'homme fort dans les luttes de la vie; mais dès que le malheur les a frappés, au lieu d'être terrassés par lui, ils se relèvent, et les larmes et la sensibilité font place aux calculs de la raison.

— Capitaine, dit le contrebandier quelques instants après la mort de Thomé et à la fin d'une courte prière; capitaine, j'ai tué mon frère et il est mort chez vous. Mais, ne craignez rien! personne sur la côte ne saura où il est mort, si vous voulez me prêter une pirogue et cinq hommes. J'emporterai ce soir Thomé à Penco-Viejo. Un prêtre bénira le corps et nous l'ensevelirons... On a parlé depuis huit jours de la disparition et du meurtre d'un douanier dans ces parages... mais on n'y pense presque plus déjà, et on n'y pensera plus du tout bientôt; on est habitué ici à pareilles choses, et la vie d'un homme n'est rien, surtout quand cette vie est celle d'un pauvre homme comme mon frère; moi, j'irai ensuite à Hualqui, j'y prendrai ma femme et mes enfants, je les conduirai près de ma vieille mère, et nous vivrons avec elle, en lui disant que le gouvernement, qui fait *la presse*, a envoyé Thomé rejoindre les soldats au Pérou. Si la pauvre mère, qui est bien vieille, meurt avant le re-

tour du soldat, du moins mourra-t-elle sans pleurer son fils assassiné par son autre fils !

» Et comme je suis déserteur, je recommencerai à faire de la contrebande, car je ne puis travailler à autre chose, sous peine d'être dénoncé. Capitaine, quand vous reviendrez à Conception, pensez à moi, si vous avez des marchandises prohibées... Dites, voulez-vous me prêter une pirogue et cinq hommes ? »

Le capitaine ne put refuser, et le convoi traversa la baie pendant la nuit.

Nous autres hommes de mer, nous avons une grâce d'état : la faculté de pouvoir tout oublier rapidement ; sans cette faculté, notre vie aventureuse, qu'assombrissent souvent de terribles épisodes et que menacent sans cesse des dangers presque inévitables, ne serait qu'un long enchaînement de douleurs et d'inquiétudes.

Il faut qu'un rayon de soleil suffise pour nous consoler d'une tempête. Aussi l'état-major du navire ne pensait-il plus aux deux frères de Penco-Viejo, quand il entra, quelques jours après la mort de Thomé, dans les salons du général gouverneur de la province. Le général donnait une fête. Cette fête de la *Chinganas* et de la *Tertullias* était, ma foi, très-belle, aussi belle que les plus belles fêtes de France. Tantôt on dansait les danses nationales : le zapatera, le pericon, le quando, le fandango, le

bolero, la corriente et l'antique menuet de Louis XIV; tantôt, la gigue anglaise, la valse allemande, la mazurka, la polka et le quadrille français, le quadrille Musard. Quatre guitares et trois flûtes composaient l'orchestre. Heureux pays, où l'épidémie du piano n'a pas encore sévi, comme à Santiago et à Valparaiso, et où les *vihuelas*, les vieilles guitares d'Espagne, font toujours danser les jeunes filles! Et quelles danseuses! quelle ferveur! quelle âme! quelle passion! Les hommes étaient vêtus à l'européenne, les femmes aussi, et un régiment de cavalerie fournissait l'orchestre. Tout le monde avait des gants paille, sauf mon ami Rivallon, qui cherchait à ganter ses larges mains goudronnées dans les pans de son habit; il n'aurait su que faire de ses *nageoires en y capelant* des gants. Quelques instants après notre arrivée, il me dit avec tristesse :

— Voilà une réunion bien *spalmée!* Mais je crois que le cambusier veut nous mettre au régime de la Société de tempérance? Au lieu de nous envoyer des *boujarons* de tafia, voilà des tasses de lait.

En effet, de vastes plateaux surchargés de petites tasses du Japon, remplies de ce liquide innocent dont parlait mon ami, circulaient dans la foule; trois fois ces plateaux passèrent devant lui et trois fois il détourna les yeux avec horreur, en disant : — Voici trente ans que je suis sevré.

— Rivallon, lui dis-je tout bas, ce lait est très-

bon, j'en ai bu (ce n'était pas vrai); plusieurs fois on vous en a offert, et refuser encore d'en prendre, ce serait faire une grave impolitesse au général Bowlnes.

Le brave garçon ne doutà pas de la sincérité de mes paroles, et quand le plateau reparut, il s'empara d'une tasse, leva ses yeux au ciel, poussa un grand soupir de résignation, et avala la douleur en faisant une horrible grimace.

Non, je me trompe, il ne fit point une horrible grimace... au contraire; il prit une seconde tasse... poursuivit le plateau... en prit une troisième, puis une quatrième, et puis une autre encore... enfin, il en prit pendant tout le temps de la fête.

— Comment donc! lui demandai-je, est-ce que vous aimez le lait, à présent?

— Oui, répondit-il, je l'aime, ce lait; il est bon, et j'en boirai encore beaucoup, car je veux être très-poli...

Je ne compris pas d'abord sa pensée; mais quelques instants après, tandis que je causais avec un Chilien qui parlait français, les tasses à lait passèrent devant moi et je les laissai passer.

— Est-ce que vous n'aimez pas le punch aux œufs et au lait? me demanda le Chilien.

— Du punch, cela?

— Mais oui.

Ah! je compris alors la politesse extrême de Ri-

vallon, qui continua à donner la chasse au plateau, et la lui donna si fort, qu'au matin il revint à bord *vent dessus, vent dedans*...

Il eut cependant assez de lucidité pour me faire remarquer à la fin de la soirée les robes de soie d'un groupe de jeunes filles, et me dit :

— Les reconnaissez-vous, ces robes de soie ? elles sont toutes semblables, elles sortent du même ballot.

— Non.

— Eh bien, ce sont les robes de l'autre nuit !

Je frissonnai d'horreur au souvenir de Thomé; je frissonnai encore plus quand mon tour vint de danser avec l'une des jeunes filles revêtues de cette soie qui coûtait la vie d'un homme.

— Ici, je crois être en France, lui disais-je par manière d'acquit, car je me sentais fort peu de verve et je voyais du sang dans le chatoiement de sa robe.

— Oh! signor, répliqua-t-elle, on n'est pas si sauvage que vous pourriez le croire, au Chili.

— C'est vrai, on retrouve Paris dans les salons du général, et vous avez une toilette qui vous sied à merveille.

— Nous recevons souvent des *nouveautés* de France.

— Et comment les recevez-vous ? Je les croyais frappées de prohibition ou du moins de droits excessifs par le gouvernement de la République.

— Ceci, c'est un secret, murmura-t-elle en barrant ses jolies lèvres avec un de ses jolis doigts.

— Un secret ?

— Oui, un secret! Ces jours derniers, un colis de soieries nous est tombé des cieux, et je ne sais comment... car je ne suis pas initiée aux secrets des cieux...

— Vous êtes cependant un ange...

Elle rougit et me regarda avec dédain... puis, voulant sans doute me punir de la fadeur de mon compliment, elle me dit d'un ton de hauteur superlative, et comme si elle eût parlé à un commis marchand de nouveautés :

— Monsieur, combien coûte en France un mètre de la soie de cette robe?

— Cela dépend, mademoiselle, répondis-je; nous en tenons à tout prix; mais vous, mademoiselle, puissiez-vous ne jamais savoir, pour votre tranquillité, combien peut coûter au Chili une robe de soie comme la vôtre !

Elle ne me comprit pas... Mais quand même elle m'eût compris, elle eût, je crois, continué à danser follement pendant toute la nuit!

V

Causons maintenant du Chili, de cette belle République du Chili que j'oubliais, pour vous entretenir de mes aventures.

Sur cette terre, vous le savez, le despotisme n'a jamais pris racine. Les Araucans, avant de lutter contre les Espagnols, résistèrent à l'inca Iphanqui, le dixième successeur de Manco-Caipac, fondateur de l'empire des incas, et arrêtèrent sa marche victorieuse aux bords du *Rupel*. Nous ne connaissons aucuns faits antérieurs à cette époque dans l'histoire du Chili.

Les archives de Cusco ne parlent de cette contrée qu'à partir de la moitié du quinzième siècle.

Le Chili fut une pomme de discorde entre les premiers conquérants espagnols. Pizarre et Almagro vécurent en bonne intelligence tant qu'ils eurent besoin de réunir leurs forces pour subjuguer le Pérou ; mais après la victore éclatèrent les dissensions, et Almagro, suivi d'une petite troupe d'hommes intrépides, résolut d'entreprendre la conquête du Chili pour son propre compte. Il échoua, et revint au Pérou après deux années de courses aventureuses et de combats acharnés.

Ce don Diego d'Almagro, dit le Borgne, n'avait avec lui que deux cents hommes pour entrer en campagne ; trois cent soixante-dix autres le rejoignirent en route, et il souffrit beaucoup en traversant les premières chaînes des Andes, pour pénétrer dans le Chili, car il ne suivit pas le littoral de l'Océan ; un grand nombre d'hommes et de chevaux moururent de froid en route, et quand, cinq mois après, il repassa par le

même chemin, en revenant à Cusco, il trouva les corps de ses compagnons à la même place, et tenant en bride les corps de leurs chevaux ; les gelées continuelles avaient empêché la putréfaction, et les chairs des chevaux étaient encore si fraîches, que la petite armée se ravitailla dans ces sentiers de désolation.

L'année suivante, d'Almagro mourait sur l'échafaud pour s'être révolté contre l'autorité de Pizarre.

Ses compagnons, les *hommes du Chili*, comme on les nommait, vengèrent sa mort en assassinant Pizarre (1541).

Pizarre, quelque temps avant cette catastrophe, avait préparé la réunion du Chili aux possessions déjà immenses du roi d'Espagne dans ce nouveau monde qu'une bulle du pape lui concédait, à lui roi très-catholique et à ses descendants, à l'exclusion de tous autres monarques européens.

François Ier dit à ce propos : « Je voudrais bien que le pape me fît part de la clause du testament d'Adam qui m'exclut d'une partie de sa succession. »

Pedro de Valdivia, législateur et guerrier, mais sordidement avare, envahit le Chili à la tête de cent cinquante Espagnols et d'un corps auxiliaire de Péruviens (1540), triompha partout de la résistance des naturels et fonda Santiago, aujourd'hui la capitale de la République, au milieu d'une plaine couverte des huttes de plus de vingt mille Indiens. Ces vingt mille Indiens périrent le même jour, mais la guerre

de vengeance commença dès lors et dure encore.

Lantaro, jeune chef, qui mourut à dix-neuf ans, dans un combat, arrêta Valdivia près de l'endroit où fut fondée la ville de ce nom, par Valdivia lui-même, douze ans après son arrivée. Deux siècles de luttes meurtrières n'épuisèrent pas les forces des Araucaniens. — En 1602, ils reprirent une belle revanche, s'emparèrent de tous les établissemens fondés par Valdivia, et refoulèrent les Espagnols jusque par delà le Bio-Bio.

Déjà, en 1722, ce fleuve avait été reconnu comme étant la limite des possessions espagnoles. Ces guerres ont immortalisé les Indiens, et depuis la grande crise de 1802, il n'y a plus eu que des hostilités partielles, des massacres de circonstance.

Une paix assez sérieuse dura jusqu'à 1810, époque à laquelle les Indiens intervinrent encore dans la lutte entre les Indépendants et la mère patrie. Ils prirent parti pour les Espagnols ; vous savez pourquoi.

Quelle guerre que cette guerre de l'Indépendance ! vous verrez plus loin.

Les premiers symptômes se manifestèrent en 1810, et elle dura jusqu'en 1827.

La France provoqua indirectement la révolte. Cette action indirecte de la France est aussi curieuse que peu connue.

Un jour, la nouvelle se répand au pied des Andes

que Napoléon envahissait l'Espagne et chassait les princes de la famille royale.

Un cri de vengeance contre les Français retentit par toute l'Amérique méridionale. Une révolution éclate; le directeur royal du Chili, Curasco, est déposé; son successeur a le même sort deux mois après, et une junte provisoire s'organise.

La junte gouverne pendant quelque tems au nom du roi captif, mais tout à coup elle confesse hautement la liberté et brise violemment tous les liens qui rattachaient la colonie à la mère patrie.

L'immense majorité des Chiliens applaudit, et la junte révolutionnaire put gouverner en paix et maintenir l'ordre jusqu'au mois d'avril 1811, époque à jamais mémorable, où la liberté reçut le baptême auquel elle n'échappe jamais, le baptême du sang!

C'était au moment où le peuple se réunissait pour élire les députés du premier congrès. — Un bataillon de troupes royalistes essaya de rétablir l'autorité des Bourbons en attaquant à l'improviste le peuple dans l'exercice de sa souveraineté.

Les patriotes les repoussèrent. La mêlée fut terrible sur la grande place de Santiago, et les deux partis y laissèrent des morts nombreux.

Désormais, la *guerra el muerte*, la guerre à mort, était commencée.

Le premier congrès se réunit au mois de juin de

la même année. Au commencement de 1813, l'Espagne fit une tentative sérieuse pour reconquérir le Chili. Pareja l'envahit à la tête d'une armée nombreuse; mais les frères Carrera le battirent dans deux rencontres successives.

Quelle héroïque légende que cette légende des deux frères Carrera! Jeunes, riches, braves et patriotes, ils épousèrent la révolution; le peuple ratifia cet hymen et les proclama sauveurs de la patrie, et la jeune République s'enorgueillit de leurs victoires. Un jour, cependant, la fortune les trahit, et le peuple oublieux les accusa d'avoir trahi la fortune. Ils s'exilèrent; ils errèrent pendant cinq années loin de cette patrie qu'ils adoraient et qui les accusait de conspirer contre elle. La haine qui les poursuivait sans cesse les atteignit enfin par delà les Andes, et le jour même où la victoire de Maipu consolidait à jamais l'indépendance chilienne, pour laquelle ils avaient combattu les premiers de tous, leurs têtes tombaient sur l'échafaud de Mendoza...

Quelques années après vint la réhabilitation. Le congrès décida que les restes des deux martyrs seraient transportés à Santiago et inhumés avec pompe dans l'enceinte du Panthéon.

Quelque temps après la défaite de Pareja, le général Gainza battit les *bandits* révoltés, comme on les appelait à Madrid, et l'armée chilienne dut se réfugier, après la déroute de Rancagua, de l'autre côté de la

Cordillère, abandonnant aux troupes royales le sol de la patrie.

Les patriotes chiliens se rallièrent dans les pampas et prêtèrent main-forte aux Buenos-Ayriens qui luttaient aussi contre l'Espagne. Les Buenos-Ayriens, vainqueurs, rendirent le même service aux Chiliens et les ramenèrent, sous la conduite de San-Martin, jusqu'aux plateaux de *Chacabuco*, où l'armée royale essuya une défaite complète (1817).

Après Chacabuco, l'Espagne ne posséda plus qu'un seul point fortifié dans le Chili : Talcahuana, où Ordonez se maintint pendant plusieurs mois sans être attaqué.

O'Higgins, nommé directeur suprême de la République, vint faire le siége de Talcahuana ; mais il y renonça bientôt et se réunit aux troupes de San-Martin pour marcher contre Osorio, qui venait au secours d'Ordonez à la tête de six mille vétérans espagnols.

Le 5 mai 1818, Osorio, renforcé par trois mille autres soldats, offrit la bataille aux cinq mille patriotes commandés par San-Martin. La rencontre eut lieu dans la plaine de Maipu, aux portes de Santiago, et les habitants sortirent en foule de la ville pour assister à ce combat qui allait décider si le Chili serait désormais république ou colonie espagnole.

Osorio, trompé par de faux rapports ou par ses télescopes, crut voir dans cette foule de peuple quittant la ville, une réserve de troupes fraîches accourues au

secours des Indépendants. Les soldats, se croyant inférieurs en nombre, perdirent leur aplomb et leur entrain, se débandèrent après une sanglante mêlée de quatre heures, et la victoire couronna les efforts des patriotes au moment même où les deux Carrera subissaient le dernier supplice.

Le Chili était donc perdu à jamais pour l'Espagne, et quelques jours après Ordonez évacuait Talcahuana.

Les patriotes chiliens et buenos-ayriens voulurent, avant de rentrer dans leurs foyers, aider les Péruviens à s'affranchir du joug espagnol. Ils créèrent donc une marine commandée par lord Cokrane et des officiers étrangers, et, en 1820, l'armée libératrice, toujours conduite par San-Martin, fit voile vers le Pérou.

Je n'entreprendrai pas de vous parler de tous les directeurs ou présidents de la République qui succédèrent à O'Higgins. Il y eut parmi eux des hommes capables.

L'instabilité de ces magistrats a été compensée par la stabilité de la Constitution; celle de 1833, proclamée par Prieto, est encore debout.

En parlant du Chili, on dit avec plaisir la *République du Chili;* c'est que, de tous les États des Amériques centrale et méridionale, le Chili est le seul auquel ce nom ait encore porté bonheur.

Seul, le Chili n'est plus déchiré par les luttes des prétendants à la présidence; le peuple est digne de cette *indépendance* pour laquelle ses enfants sacri-

fièrent si longtemps leur vie et leur fortune ; le commerce, l'industrie se développent sans aucun temps d'arrêt ; on travaille, on est heureux.

Je n'établis aucun terme de comparaison entre le Chili et les États-Unis. La grande République des Américains du Nord est une république fédérative ; celle du Chili est une, démocratique et représentative.

Au Centre-Amérique existe encore un petit État indépendant, chef-d'œuvre de bon ordre, d'aisance et de liberté : — *Costa-Rica.*[1]

Je vous y conduirai un jour.

Le Chili et le Pérou, si bons amis autrefois, se sont déjà fait la guerre. J'ai rencontré, un jour, dans une forêt, l'état-major du général Bowlnes, et j'ai vu s'embarquer une armée de cinq mille hommes destinée à assiéger Guyaquil. Je reviendrai plus tard sur ces souvenirs.

Les officiers étaient presque tous Européens ou Américains du Nord. La guerre de l'Indépendance avait produit une disette d'hommes. La paix a réparé les pertes de la population ; l'État a créé des écoles militaires, et le métier de la guerre s'apprend sur les frontières de l'Araucanie, comme nos soldats l'apprennent en Algérie.

Le Chili a donc maintenant une armée vraiment chilienne.

1 Avant les campagnes de Walker.

On retrouve ici, et j'en ai vu quelques-uns, on retrouve, dis-je, passés à l'état de bourgeois apathiques, ventrus, mariés, pauvres ou riches, jamais dans le dénûment, quelques anciens volontaires de 1814, qui, après la pacification de l'Europe, sont venus guerroyer contre le despotisme espagnol, et travailler à l'éducation militaire des guerriers de la jeune Amérique. Ils ont adopté ce pays, qui, le lendemain de la victoire et de la proclamation de l'indépendance, se constituait en République *une et indivisible.*

Ces hommes n'ont remis l'épée au fourreau qu'après Chacubuco et Maipu.

Je vous conduirai chez l'un d'eux, don Gaspardo, un Chilien de Seine-et-Oise, un ancien beau de Versailles.

A propos, pour terminer cette leçon d'histoire et de géographie, sachez que la superficie du Chili est évaluée à 190,000 milles carrés (mesure anglaise); je l'emploie, car je n'ai pas d'autres relevés sous la main; d'ailleurs, elle est la moins inexacte.

La plus grande partie de cette superficie est occupée par les Cordillères, leurs chaînes parallèles et les ramifications qui s'étendent en quelques points jusqu'à l'océan Pacifique.

Les points culminants des Cordillères forment la limite des terres du Chili et de la Plata. Le versant de la Plata descend en pentes successives jusqu'aux plaines immenses des pampas. Le versant chilien dé-

vie plus brusquement, de sorte qu'un tiers à peine en étendue de la Cordillère appartient à cette dernière République.

La bande chilienne entre les Andes et la mer forme un plan incliné dans la proportion de 16 à 20 milles de pente pour une largeur d'environ 100 milles; mais, en réalité, on peut compter trois étages de plateaux séparés les uns des autres par des vallées, et s'élevant successivement jusqu'au faîte des hautes montagnes. Il faut avoir, comme moi, croisé pendant des mois entiers sur les atterrissages du Chili pour ne plus douter que les sommets des Cordillères, avec leur seize volcans en activité, sont visibles à 60 lieues au large. D'ordinaire, un épais rideau de brume s'interpose entre ces montagnes et le navigateur qui gouverne sur Valparaiso ou sur Talcahuana, ou qui longe la côte. Souvent on consigne sur le journal du bord qu'à une petite distance de terre, les montagnes sont invisibles; tandis que, plus au large, on peut contempler à l'œil nu leurs incommensurables dimensions.

Une luxuriante végétation foisonne sur les terrasses que les neiges fondues arrosent par les canaux d'un drainage naturel; pas de grands fleuves, mais quelques rivières navigables à leur embouchure, telles que le Bio-Bio, le Rupel.

La fertilité du Chili s'est révélée et le commerce des blés s'est développé malgré le tremblement de terre

qui frappa de stérilité les grandes vallées de San-Pedro, d'où les provinces péruviennes tiraient leurs céréales. Les premiers grains de froment importés sur la côte ouest de l'Amérique du Sud le furent, en 1535, par dona Maria de Escobar. Elle les sema, les cultiva, les moissonna elle-même, et, en l'honneur de sa première récolte, elle invita ses parents et ses amis à une fête, leur distribua le précieux grain et les engagea à suivre son exemple. Dona Maria mourut avec l'idée qu'elle seule avait introduit la culture du froment dans les nouvelles colonies de l'Espagne! Elle ignorait que, dès 1528, un nègre de Cortez avait trouvé quelques grains de blé perdus dans les provisions de riz de l'armée et les avait semés. Le père Jose Rixi, franciscain, sema le premier du blé dans la province de Quito. On conserve encore, dans le couvent des franciscains de cette ville, la petite jarre de terre dans laquelle il apporta d'Europe les semences. C'est une belle et sainte relique!

Les richesses minérales des Andes sont incommensurables. Le sol est un coffre-fort dont on peut à volonté faire sauter le couvercle. Mines d'argent, mines d'or, de mercure, de plomb, de soufre, d'étain, de cuivre. Aussi, le nombre des établissements métallurgiques augmente-t-il chaque année. Copiapo et Coquimbo, seuls, pourraient fournir du cuivre à l'Europe entière.

On vient de découvrir tout récemment, près du

port d'Echato, non loin de Talcahuana, un merveilleux gisement de charbon de terre d'une qualité supérieure à celui qu'on extrait des ports Hota et Coronel. Les vapeurs du Pacifique n'auront plus à redouter le manque de combustible.

Pendant que je rédige ces notes de voyage, je lis dans les journaux qu'une des mines d'or inconnues depuis trois siècles, l'une de celles sans doute dont les Indiens refusèrent d'indiquer les gisements à leurs bourreaux voilà trois siècles, et que tant d'aventuriers espagnols, anglais et français, ont, depuis lors, vainement recherchées, vient d'être signalée à trente lieues de la Conception, non loin des mines d'argent de Nacimiento (novembre 1855). On annonce qu'en moins de vingt-quatre heures, des chercheurs d'or se sont relevés millionnaires, que la République entière est atteinte de la fièvre du métal jaune, et que toutes les boutiques de Talcahuana ont ces mots pour enseigne : *Ici, on vend de l'or.*

Je ne suis pas chanceux, moi ; j'arrive toujours trop tôt. Je visite San-Francisco de Californie, et quelques années après on y moissonne de l'or. Je quitte l'Australie, et, au bout de six mois, les placers de Ballarat et du mont Alexandre donnent la fortune aux premiers mineurs qui se penchent vers eux. Me voilà au Chili, je m'apitoie sur les misères de Talcahuana, et quand je ne suis plus là, Talcahuana devient une ville de changeurs. Enfin, je passe à

Cayenne, je n'y trouve que des déportés et du *vomito*, et à peine suis-je rentré en France, que le *Moniteur officiel* annonce la découverte des pépites de l'Oyapock!

Il y a soixante ans environ, dans le district de Toma-Heura, corregidorerie de Porco, Amérique méridionale, un flâneur mit la main sur une pépite comme les placers australiens et californiens n'en n'ont jamais livré et n'en livreront jamais. Elle fut estimée au prix de 15 millions de livres d'alors.

De tout temps, la recherche des nouveaux pays de l'or a eu ses Argonautes. Les premiers colons espagnols et leurs descendants ne se contentèrent jamais des richesses qu'ils avaient sous la main. Ils moururent par milliers en quêtant dans les déserts du Centre, l'Eldorado, le royaume du merveilleux de Paititi, où le métal tant désiré est plus commun que les pierres.

Le climat du Chili passe pour être le plus sain de tous les climats du monde. Pas de grandes chaleurs, pas de grands froids, peu de pluies, excepté dans la partie méridionale, à Chiloé, surtout, où rarement les cataractes du ciel font relâche.

La culture européenne y trouve un terroir d'élection, et le guano, cet engrais à la mode aujourd'hui et que connaissaient les incas, donne la fertilité aux terrains les plus stériles. M. Raimondi, professeur d'histoire naturelle à la Faculté des sciences de Lima,

a présenté à notre Académie des sciences, un mémoire sur les gisements de guano des îles Chinchas, où tant de navires européens prennent un chargement de retour.

Garcilasso de la Véga, dans ses *Commentarios reales* (1460), dit : « On n'emploie ici d'autres excréments, pour engraisser les terres, que ceux des oiseaux marins qui existent sur la côte du Pérou, grands et petits; ils vont par bandes si grandes, que cela est incroyable pour qui ne l'a pas vu; ils pondent dans des îlots déserts qui existent près de cette côte, et la quantité d'excréments qu'ils y déposent est également incroyable. De loin, ces amas de matières ressemblent aux sommets de montagnes neigeuses. Du temps des rois, des incas, on apportait tant de vigilance dans la garde de ces oiseaux, qu'au moment de la ponte, personne ne pouvait aborder aux îles, sous peine de mort, de peur d'effaroucher les oiseaux et de leur faire quitter leurs nids; il n'était pas non plus permis de les tuer à aucune époque, ni dans les îles, ni au dehors, sous la même peine. »

M. Raimondi accompagna les ingénieurs que le gouvernement péruvien envoya, en 1853, aux Chinchas, pour y mesurer la quantité de guano existante. La couche, en certains endroits, a plus de 30 mètres d'épaisseur.

MM. Girardin et Bidard pensent que la formation de ces matières n'appartient pas à l'époque actuelle

et la considèrent comme un coprolite ou excrément d'animaux antédiluviens. M. Raimondi est d'une opinion contraire, et réfute M. de Humboldt, qui prétendait que les oiseaux et principalement les *ardea* et les *phenicopterus*, qui couchent la nuit en grand nombre sur les Chinchas et les autres îlots de la côte, n'auraient pu fournir, depuis trois siècles, qu'une couche d'excréments de quatre à cinq lignes d'épaisseur. Selon lui, les espèces de Humboldt n'arrivent qu'accidentellement aux Chinchas, et les habitués du lieu se composent de palmipèdes marins de tous genres; les îles en sont quelquefois entièrement couvertes, sans compter ceux qui se retirent au fond des terriers creusés dans le guano.

Ce qui prouve aussi que le guano appartient à l'époque actuelle, c'est qu'on y trouve beaucoup de cadavres de phoques (otaries), les uns enterrés à une profondeur de quelques pieds et d'autres à peine recouverts, ou exposés à l'air, et que la squelettologie de ces otaries est identique à celle des otaries qui fréquentent les mers de ces parages.

Une nouvelle preuve irrécusable est fournie par les débris de l'industrie humaine, les vases de terre et les morceaux de bois, ouvrages qui paraissent avoir servi jadis à l'exploitation de cet engrais, et qu'on exhume parfois des fosses les plus profondes. La tradition populaire vient en aide aux opinions de M. Raimondi. On prétend que sous les collines de

guano d'une île, près d'Arica, se trouve une mine d'argent très-riche, et jadis exploitée.

Je vous ai déjà parlé et je vous parlerai encore, tantôt ici, tantôt ailleurs, des arbres, des plantes et des fleurs; ainsi ferai-je pour les animaux domestiques et sauvages; car j'ai hâte de clore la série de ces documents, pour lesquels je vous renvoie aux livres spéciaux. Un mot cependant à propos de la géographie botanique du Chili, sur laquelle M. Claude Gay vient d'écrire un mémoire très-remarquable :

« Parfaitement limité par des barrières infranchissables, au nord par le vaste désert d'Atacama, au sud et à l'ouest par l'océan Pacifique, et à l'est par les grandes Cordillères, le Chili, dit M. Gay, se présente dans une condition tout exceptionnelle, pour donner à l'ensemble de ses productions naturelles le caractère spécial qu'on ne rencontre ordinairement que dans certaines îles. La végétation offre surtout cela de particulier, qu'elle s'y trouve représentée par plusieurs familles et par une foule de genres que l'on n'a pas encore trouvés ailleurs, ou qui y offrent un si grand nombre d'espèces particulières, que l'on peut sans crainte les considérer comme placés dans leur véritable centre de création.

» La nature y contrarie presque aussi souvent qu'en Océanie les lois posées par les physiciens.

» Ainsi, les variations diurnes de l'aiguille aimantée signalent constamment un troisième mouvement dans

leur marche; le baromètre accuse les plus grandes hauteurs du mercure dans le temps de pluie; beaucoup de reptiles lacertiens et bactriens sont vivipares; des invertébrés, partout ailleurs aquatiques, tels que des sangsues, s'y montrent terrestres, etc. Dans le nord, où les pluies sont très-rares et n'arrivent même, en certaines localités, que tous les trois ou quatre ans, la végétation est faible dans son ensemble et robuste dans ses détails. Les particules d'eau que le vent enlève de la mer et les rosées dispensées par les brouillards suffisent pour la préserver contre les excès de chaleur et de sécheresse. Sur les côtes et près des sommets des montagnes, la végétation n'a aucun caractère bien prononcé, et malgré quelques formes singulières et même la présence du palmier, le paysage se ressent de ce mélange et de ce vague que l'on trouve dans tout ce qui, dans la nature, sert de passage d'une forme à une autre; les arbres sont rares à l'approche des neiges perpétuelles et tendent à disparaître; les cactus se reproduisent jusqu'au pied de ces neiges, où, par suite d'un ciel extrêmement pur, sec et toujours sans nuages, et de la grande force du rayonnement nocturne, les soirées sont très-chaudes et les journées très-froides. Ces accidents de température et l'action incessante des grandes rafales, que les gens du pays appellent tempêtes de vent, enlèvent leur élégance de forme aux grands végétaux et les aplatissent en quel-

que sorte; simultanément, les plantes qui tapissent ces hauteurs deviennent ligneuses et cachent leurs tiges fortes et tortueuses sous une épaisse couche de terre. La troisième subrégion botanique du Chili (celle qui n'appartient ni au littoral de l'Océan, ni aux sommets des Andes) nous montre la végétation arrivant à son plus haut degré de luxe. Des forêts vierges, chargées, non pas d'orchidées épiphytes, ainsi que plusieurs voyageurs l'ont avancé, mais de broméliacées, de gesneriaciées, de *lépidocéras*, de *mysodendrums*, etc., etc., couvrent une grande partie de ces contrées et donnent lieu à un paysage un peu monotone dans sa forme, mais assez varié dans sa composition. D'après les arbres qu'on y trouve, je comparerais volontiers, ajoute M. Gay, cette végétation à celle de l'Australie ; on y trouverait aussi un certain air de parenté avec les forêts des tropiques. Sauf le *myrtus stipularis*, qui forme à Chiloé des massifs impénétrables appelés *trépuales* par les gens du pays qui en récoltent les fruits, je ne pourrais pas citer dans ces forêts un seul arbre social. »

M. Gay entre ensuite dans quelques considérations sur la végétation des llanos et des pampas, sur la formation des *chivines*, où îles flottantes des marais, et appelle l'attention des naturalistes et des philosophes sur la lutte des forêts avec les plaines, des arbres avec les graminées, et sur l'influence de la civilisation, influence telle, qu'il serait de la plus

grande utilité que des botanistes allassent étudier ces pays lointains, peu fréquentés, où l'ouvrage du Créateur se trouve encore dans toute sa pureté. « Quoique l'Araucanie, ajoute-t-il, connue depuis trois siècles, soit restée presque toujours à l'état d'indépendance, cependant le voisinage de l'homme a suffi pour exercer le plus grand ravage dans la nature et dans la physionomie de quelques-unes de ses forêts. Le pommier, introduit en 1579 sur les frontières de cette nation, a trouvé, dans son terrain et dans son climat, une condition d'existence si favorable, qu'il s'y est propagé de manière à former des bois immenses qui envahissent de plus en plus cette contrée, et semblent vouloir subjuguer les véritables hôtes de ces forêts (les arbres indigènes) et les supplanter. Vers le centre de l'Amérique méridionale, chez les Indiens Chuntaquiros et Pantartambinos, visités jadis par des missionnaires, ce sont des bois d'orangers et de citronniers que j'ai vus (M. Gay) remplir le même rôle. »

Je regrette beaucoup de n'avoir pu citer en son entier l'intéressant mémoire de M. Gay ; il m'a fallu le mutiler.

San-Carlos de Chiloé, que nous visiterons en faisant route pour le cap Horn, San-Carlos resta quelque temps encore au pouvoir des Espagnols après l'affranchissement des provinces de la terre ferme.

Quintanilla y représentait l'autorité royale. Freyre, le successeur d'O'Higgins, entreprit la conquête de

l'Archipel et fut obligé de battre en retraite. Il y revint une seconde fois, et Quintanilla, vaincu en bataille rangée, capitula et se retira en Espagne avec sa famille.

Le Chili, désormais indépendant, ne devait pas encore jouir des bienfaits de la paix et de la liberté.

Un aventurier, Pincheira, d'origine espagnole, successeur du fameux Benavides exécuté à Santiago, en 1822, fit serment de venger la mort d'un de ses frères fusillé par ordre du gouvernement chilien.

Il forma une guerillas de bandits et y adjoignit des Araucans. La terreur régna dans cette malheureuse province de Conception. Chaque jour, un nouveau crime; chaque jour, l'incendie d'une ferme, le pillage, le massacre et le viol. C'est lui qui livra la ville de Mendoza à un pillage de vingt-quatre heures.

Santiago, la capitale du Chili, est située à 30 lieues est de Valparaiso; selon quelques statistiques, on y compte 60 à 70,000 habitants; selon d'autres, à peine 50,000. Le président, le sénat, les ministères y résident.

Valparaiso, la seconde ville de la République, était en même temps le port le plus fréquenté et le plus commerçant du littoral ouest des deux Amériques, avant le miraculeux développement de San-Francisco de Californie.

On trouve au nord de Valparaiso, et placés là comme deux oasis du grand désert qui sépare le

Chili du Pérou, Copiapo et Coquimbo, deux ports assez fréquentés par les navires chargeant des minerais de cuivre.

Au sud de Valparaiso, Talcahuana et Conception.

Plus au sud encore, Valdivia, avec sa rivière et son port ; Valdivia, misérable ville sans commerce et sans industrie, quoique bâtie dans une contrée d'une extraordinaire fertilité.

Si le gouvernement chilien concédait quelques milliers d'acres de terre aux Suisses et aux Allemands qui demandent à y émigrer, la province de Valdivia deviendrait en peu de temps le grenier de l'Amérique tropicale et de l'Océanie.

Ainsi que je vous l'ai promis, nous visiterons l'archipel de Chiloé, dernière province de la République dans le sud.

Ce n'est pas dans une capitale, surtout quand elle est bâtie au bord de la mer, comme Valparaiso, qu'il est possible d'observer les mœurs réelles, les habitudes, le vrai caractère d'un peuple.

L'arrivée continuelle des étrangers, leur passage, leur séjour, l'agglomération des plus riches et des plus pauvres du pays, le mélange des idiomes, les instincts d'imitation, les nécessités de la vie commerciale, les caprices de la mode, mille autres causes enfin enlèvent aux indigènes de la capitale leur physionomie originale.

Je n'ai donc fait que traverser Valparaiso, ses cafés, ses hôtels et ses restaurants, sans y découvrir rien autre chose qu'une imitation des théâtres, des boutiques et des maisons de rentiers de nos chefs-lieux de département. Valparaiso leur ressemblerait trop servilement si elle n'avait pas, d'un côté, les neiges éternelles de la Cordillère et, de l'autre, les immensités du Pacifique.

Mais à Talcahuana, à San-Carlos et dans leurs banlieues, j'ai vu le peuple, le vrai peuple chilien, qui ne dément pas son origine castillane, et s'est régénéré par la transfusion du sang araucanien.

Valparaiso, la cité de la vallée du Paradis, est loin de tenir les promesses d'un nom aussi ambitieux.

Elle peut être un paradis de passage pour les marins en relâche, mais non pour les rentiers casaniers. Aussi, le négociant qui s'y est enrichi s'empresse-t-il de retourner en Europe, ou bien, s'il est Chilien, de se retirer, tantôt dans la capitale (Santiago), tantôt dans quelque délicieuse retraite bâtie sur les terrasses verdoyantes des contre-forts des Cordillères.

On peut dire qu'il n'y a qu'une rue dans cette ville, une seule rue qui s'étend de la *recova* à la *xarica*, et sur laquelle s'ouvrent presque perpendiculairement les *quebradas*, ces ravins, ces entailles profondes de la montagne, où passe un torrent bordé de maisons d'assez maigre apparence et de huttes

couvertes de feuilles de palmiers et tapissées de peaux de bœuf sans tannage.

La *Planchada*, la rue du port, longe le littoral.

L'*Almendral* est le plus beau quartier.

Les *baïrcos* sont des amas de chaumières, au fond des quebradas, et les *ranchos*, des cabanes isolées sur les collines des environs.

Voilà Valparaiso.

VI

Nous avons à bord un pauvre jeune homme de dix-huit ans, un Bas-Breton, embarqué comme novice; les fatigues du voyage, les privations et surtout une prédisposition à la phthisie pulmonaire, l'ont fait passer à l'état de squelette. Il n'a plus qu'un souffle de vie, et l'agent consulaire m'autorise à le conduire à l'hospice de Conception.

Je pars donc pour la Conception de Mocha, au lever du soleil; je pars, monté sur un andalous bai-brun, et pas ne sera besoin de lui faire sentir mon long fouet en lanière de cuir et mes éperons aux molettes de la largeur d'une piastre.

Le malade, couché sur la paille, dans un chariot à bœufs, doit me suivre lentement.

J'ai sans doute déjà le cachet chilien, avec mon puncho de guanaque, mes houseaux de peau de brebis, ornés de rubans en jarretières, et le chapeau

de Guyaquil, ce chef-d'œuvre en brins de paille que tout Européen s'empresse d'acheter le premier jour de son arrivée, et qui doit, au retour, faire la joie d'un ami. Chapeaux et porte-cigares au merveilleux tissage, que d'amitiés imprévues et bientôt évanouies vous me valûtes!

Me voilà donc parcourant au galop les 15 kilomètres qui séparent Talcahuana du chef-lieu de la province.

Certes, j'eusse préféré accomplir le voyage en chassant les grèbes et les perdrix antarctiques et en piétinant dans les sables de l'isthme, pour étudier la géologie de ces relais de l'Océan; mais un stupide décorum s'y opposait, et je ne pouvais descendre au rôle d'un misérable *péon* sans m'attirer le mépris des senoras et les huées des voyous de la cité. Il n'y a que les chiens qui voyagent à pied au Chili.

Tout bon cavalier que je suis, je craignis d'abord de ne pouvoir agir librement sous l'ampleur du puncho.

Mais je m'y habituai promptement, et je proclame aujourd'hui son utilité confortable.

Pas de Chilien sans *puncho*, et le *puncho* est si attrayant, si commode et à la fois si élégant, que l'étranger en adopte bien vite le régime.

Je m'étonne que la mode, en France, ne l'ait pas encore mis à l'ordre du jour; il mériterait cet honneur bien plus que le plaid écossais.

Figurez-vous une pièce d'étoffe formant un carré parfait, un mètre, un mètre et demi, deux mètres sur chaque face, selon la corpulence de l'individu qui doit s'en servir; au centre du carré, l'étoffe est fendue dans une longueur de 20 à 25 centimètres. Cette fente, au lieu d'être parallèle à deux des côtés et perpendiculaire aux deux autres, se trouve sur la ligne médiane qui va de l'un des angles à l'angle correspondant.

Maintenant, si vous passez la tête par cette ouverture, qu'arrivera-t-il? l'ourlet de la fente, arrêté par les épaules, formera collier, et ce carré d'étoffe, ployé comme un châle, retombera en pointe, moitié par devant, moitié par derrière, et les parties intermédiaires couvriront le dos, la poitrine et les bras jusqu'aux coudes.

Ai-je bien expliqué la forme du puncho chilien? Celle du puncho mexicain varie; l'étoffe en est oblongue; la fente parallèle aux deux côtés longs, et les extrémités retombent carrément devant et derrière, comme la dalmatique d'un prêtre.

Les Araucaniens nomment le puncho, *balandrane;* les femmes indiennes le fabriquent, et si merveilleusement que les créoles le payent 5, 6, 700 et même 1,000 francs; elles n'ont ni métiers, ni mécaniques, ni procédés nouveaux; et l'art du tissage, qui leur vient sans doute des Péruviens, n'a ni progressé ni dégénéré depuis les incas. Elles commen-

cent d'abord par laver et nettoyer la laine, qu'elles peignent sans la carder (elles n'ont aucune idée du cardage); puis, elles la filent et lui donnent diverses couleurs, telles que le jaune, le vert et le bleu, couleurs empruntées aux plantes et aux arbres à teinture du pays. Si une couleur manque dans leur flore, elles se procurent un morceau de flanelle de Manchester, de nuance convenable, la réduisent en laine et la filent de nouveau.

Les Indiens ont donné le puncho aux Espagnols; ils l'employaient avant l'arrivée des tyrans.

Un tel vêtement est bien l'œuvre des enfants de la nature : une simple peau de vigogne avec un trou au milieu, et l'Indien brave le froid, le vent et la pluie!

L'Indien chasse et tue la vigogne sur les plateaux des Andes, en rapporte la toison à sa femme ; la femme file cette toison, la colorie diversement et en fabrique une étoffe inusable, moelleuse et chaude.

Les punchos araucaniens se vendent jusqu'à 500 fr. pièce. Maintenant, à Valparaiso, la mécanique les livre à bas prix.

Le *Huazos*, ou Chilien de la montagne, le *Chinos*, ou *Cholos*, Chilien de la côte, complètent leur toilette avec le large sombrero de *cogollo*, en feuilles de palmier tressées, ou de feutre gris ; le sarrau est fait d'un drap grossier, et les larges culottes en peluche rouge, retenues à la taille par la *faxa*, large ceinture rouge ou bleue, dans laquelle ils cachent leur argent.

Ils portent des *bolas*, ou guêtres allant de la cheville au haut de la cuisse, et des *ozotas*, espèces de souliers-sandales ; les bolas ont une gaîne pour le *cuchillo-cucho blanco*, long couteau à manche blanc.

On méprise l'Européen qui ne monte pas à cheval et qui ose se promener à pied. Le cheval est, pour le Chilien, ce qu'est le jonc pour le flâneur en France ; aussi, le Chilien est-il parfait cavalier : il ne naît pas à cheval, mais il grandit à cheval. A peine ses jambes forment-elles un angle assez ouvert, qu'il enfourche le dos d'une bête, et l'enfant sans peur fait galoper sa bête ventre à terre et livre fièrement à la brise les pointes de son puncho.

On supposerait que les Chiliens obéissent à une loi dont parle Xénophon, et par laquelle il était défendu à tout individu possédant un cheval de voyager à pied.

On s'occupe beaucoup de la conservation des races et de l'éducation des chevaux, qui ont la réputation d'être les meilleurs de toute l'Amérique méridionale. Ils proviennent des premiers andalous que les Espagnols y conduisirent, et qui, depuis, s'y multiplièrent à l'infini, à l'état sauvage surtout. Les Anglais y ont choisi des étalons pour leurs colonies d'Australie, le pur sang anglais et l'andalous non abâtardi leur ont donné des produits supérieurs qui ne seraient pas dédaignés sur le turf parisien.

Ces chevaux ont du fond. J'ai vu partir des cavaliers luttant de vitesse et de force ; l'enjeu était de

20 onces d'or, ou 1,800 francs de notre monnaie, et l'espace à parcourir de 30 kilomètres environ : l'aller et le retour de Conception à Talcahuana ; le gagnant fournit sa course en quarante-cinq minutes.

La bride est la même que la nôtre ; pas de selle à arçons ; on s'assied sur des peaux de mouton garnies de leur toison et sanglées en conséquence.

Un cheval commun coûte une once d'or, et c'est un bel animal. Aussi, quand on séjourne ici quelques semaines a-t-on plus d'avantage à faire l'acquisition d'un coursier que d'en prendre un en location. Le loyer d'une écurie est minime ; le salaire d'un palefrenier est plus minime encore ; le fourrage seul est d'un prix élevé.

Si l'on est un peu cavalier, le temps de la relâche s'écoule sans ennui ; mais le matelot préfère aux péripéties d'une partie de plaisir à cheval, les joies tumultueuses et souvent orageuses du *fandango* public.

Le nom de cette danse nationale se donne indifféremment au lieu où elle s'exécute et à la réunion des gens qui s'y rendent. Il y avait plusieurs fandangos publics à Talcahuana, et aux lueurs de l'aguardiente flamboyant pour le punch, le Français, l'Américain et l'Anglais s'y disputaient à la force du poignet la possession de quelque séduisante basquine ; parfois la querelle se terminait par des coups de couteau, et j'ai pansé plus d'une grave blessure reçue dans ces combats.

Nos matelots et les matelots anglais ne pouvaient vivre en paix sur le même plancher de danse. L'Anglais, plus riche que le Français, prétendait jouir à lui seul de la possession de ces dames. Le Français, plus aimable et plus rusé, laissait payer l'Anglais et agissait ensuite.

Un voyageur, un savant, qui a esquissé les mœurs chiliennes, feu M. Lesson, dont le livre (*Voyage autour du monde sur la corvette* LA COQUILLE) a obtenu un grand et légitime succès, M. Lesson a mal vu bien souvent ce qui se passait autour de lui, ou plutôt les choses ont changé depuis qu'il a visité ces contrées, en 1820, je crois.

Il se montre très-injuste envers le jarret des chevaux andalous, et critique amèrement le luxe d'une soirée dansante, chez le premier magistrat de la cité, soirée dansante où il a vu flamboyer le punch dans certain vase honteux, mais d'argent massif.

Hélas ! les temps sont loin où la vaisselle et les ustensiles de ménage, au Chili comme au Pérou, étaient fabriqués en argent et en or; les révolutions, les guerres ont monnayé et éparpillé ces richesses inertes.

Je crois donc que M. Lesson s'est trompé! Pareille cuisine ne se ferait pas aujourd'hui dans la plus infime et la plus nauséabonde cahute des points extrêmes de Talcahuana.

M. Lesson dit aussi qu'on ne peut se procurer du

pain au Chili. J'y ai vu et connu quatre boulangers qui se sont enrichis, et les minoteries du Bio-Bio fournissent des fleurs de farine, non-seulement pour la consommation locale, mais aussi pour l'exportation.

Il ajoute qu'il n'y a pas de meubles dans les ménages.

Des ébénistes d'Europe sont venus utiliser l'eucryphise, cette essence de chêne aux nuances rouges et aux fibres incorruptibles. Il y a maintenant des meubles partout et jusque chez les pauvres qui ne possédaient jadis qu'un coffre.

Je reprends ma route.

Mon cheval a déjà laissé derrière lui les huttes de la Caliera. Il galope sans bruit, et ses sabots soulèvent en nuages épais la poussière du chemin qui serpente au milieu des dunes mouvantes de sable. Je ne l'entends pas courir; je n'entends que le frémissement des vagues qui montent et arrosent la plage, puis redescendent amoindries et reviennent encore avec leur frange d'écume.

Pas de brise, pas une seule folle brise! Un ciel pur, une mer nivelée comme un plateau de marbre; une brume bleuâtre sur la côte de Penco-Viejo; l'Océan pour horizon et le soleil s'échappant de derrière l'écran des Cordillères, tel est le tableau de cette matinée, et je ne suis pas satisfait! Je remarque que jamais l'atmosphère n'a été plus propice aux illusions du mirage, et je regrette de ne pas voir mon

navire dormant encore au milieu de la baie, mais brisé et divisé en morceaux, la quille suspendue dans les airs et la mâture transportée au large du cap de la Quiriquine, tel que je le vis une fois dans la Manche, en face des côtes de Normandie. Ce phénomène me rappellerait la patrie.

Je quitte bientôt les bords de la mer; le chemin est facile et la poussière ne m'aveugle plus.

Il n'y a pas longtemps encore, on s'exposait être volé, dévalisé, assassiné même, en parcourant seul cette route. Les *Gaouchos*, espèce de pâtres vagabonds, toujours à cheval, s'embusquaient derrière les clôtures en planches des champs cultivés et tombaient à l'improviste sur le voyageur isolé; quelquefois aussi, ils le cravataient à l'improviste avec le *lasso*, cette lanière de cuir longue d'une quinzaine de mètres et qui se termine par des boules en fer et par un nœud coulant.

Grâce à la surveillance de la police, cette route est maintenant aussi sûre que la grande rue de Concepcion, et les *Gaouchos* ont disparu. On a pendu les uns et renvoyé les autres dans les pampas, à la chasse des chevaux et des bœufs sauvages.

Je n'éprouvais donc pas la moindre appréhension d'être arrêté, quoique la veille on eût raconté devant moi maintes histoires sinistres de personnages dormant sous les tertres espacés au bord de la route et surmontés d'une haute croix de bois.

Je courais toujours, et je calculais que j'étais déjà arrivé à peu près à moitié chemin.

Tout à coup, mon cheval, qui s'encapuchonnait légèrement et gracieusement en dévorant l'espace, porte le nez au vent, tâte l'air, pousse un hennissement et reprend son allure ordinaire.

« Il évente une cavale qui paît dans les environs, » pensai-je sans m'inquiéter davantage.

Un instant après, même manége de la bête, même hennissement, et de plus un temps d'arrêt.

« Holà! pensai-je, il évente quelque chose d'extraordinaire : nous verrons bien. »

Et, le flattant de la main et de la parole, je poursuivis ma route, toutefois en me tenant bien sur mes gardes, comme on doit le faire avec une bête trop ombrageuse.

Nous galopons ainsi pendant une minute encore, en longeant une haie épaisse et haute dont l'extrémité se perdait dans un coude du chemin.

Soudain, et à vingt pas de ce coude, l'andalous fait un écart à gauche, un écart à me désarçonner si j'avais été sur des arçons; mais, d'un coup de fouet, d'un juron et d'un chatouillement de molette, je le fais rentrer en voie et j'aperçois ce que je n'avais pu découvrir encore, tout occupé que j'étais à ne pas tomber et à maîtriser ma bête, j'aperçois un individu en sombrero et en guenilles, à cheval comme moi, et arrivant ventre à terre sur moi en proféé-

rant des mots inintelligibles et paraissant me menacer d'un pistolet qu'il tenait de la main droite et le bras tendu.

J'eus peur... je n'avais pas d'arme et je ne pouvais me défendre.

Je ne perdis cependant pas la tête, je compris qu'il me restait un moyen de salut... la fuite! et je résolus de fuir. Les jarrets de l'andalous étaient olides, il s'allongeait à merveille et j'avais double chance d'échapper à ce guet-apens : la balle qu'il allait m'envoyer passerait peut-être à côté de moi, et après avoir lutté de vitesse pendant quelques instants, je rencontrerais sans doute des voyageurs.

Je tournai donc bride aussi court que possible, et me lançai instantanément vers Talcahuana. Mais le brigand, si j'évoluai vite, évolua encore plus vite que moi, et, avec une prestesse inouïe, se posta d'un bond en travers de la route et, planté immobile et carrément devant la tête de mon cheval, étendit le bras vers moi, en poussant une exclamation qui resonna à mes oreilles comme ces mots : — La bourse ou la vie!...

« Il me demande la bourse ou la vie, le pistolet sur la gorge!... Oh! l'assassin! Si j'étais armé, je lui dirais: Viens les prendre!... mais que faire? » Et, fermant les yeux et portant la main à ma poche, j'allais lui abandonner les trois onces d'or que l'on m'avait confiées, ainsi que mon argent, tout en m'estimant fort

heureux s'il me laissait partir ensuite sain et sauf. Mais je fus soudain frappé du son de sa voix, qui était devenue suppliante et humble, et non pas impérieuse et fière comme celle d'un voleur de grand chemin. J'écoutai et je crus comprendre que ces paroles qu'il prononçait de nouveau : *El fuego, señor!* ne signifiaient pas : La bourse ou la vie ! Alors, ouvrant les yeux bien grands et contemplant mon agresseur, je reconnus un pauvre mendiant, trop fier pour aller à pied et faisant son métier à cheval. Le redoutable pistolet qui m'avait tant effrayé, c'était un morceau de bois, un tison d'amadouvier qui brûle longtemps sans flamber et sans s'éteindre. Bref, ce cavalier mendiant, trop fier aussi pour demander une obole sans vouloir rendre un service en échange, ce cavalier mendiant exploitait la route de Conception, en tenant du feu à la disposition des fumeurs sans *mecheros*.

J'allumai donc un cigare à son tison et lui donnai un réal. Il me salua en faisant exécuter des courbettes à son cheval, et je repris ma course, un peu honteux de ma peur.

Je traversai ensuite une bande d'*arrieros*, de muletiers, qui transportaient de la farine à la ville. Je comptai cent mules, au moins, chargées de sacs et marchant à la file l'une de l'autre au son du *zinzerro*, clochette attachée au cou de la *madrina*, la maîtresse mule ou la marraine, qui tenait fièrement

la tête du convoi, précédée d'un gamin de dix ou douze ans, faisant fonctions de tambour-major.

Aussitôt mon arrivée à Conception et sans descendre de cheval, je me rendis à la demeure du négociant chargé, par intérim, de la chancellerie du vice-consulat. Mathieu, l'agent de Talcahuana, m'avait donné une lettre pour lui, et il devait intervenir pour faire entrer à l'hôpital de San-Juan de Dios le pauvre phthisique qui me suivait étendu sur un chariot traîné par des bœufs.

Je n'eus pas à me louer de la manière dont on me reçut chez ce négociant.

Un domestique, avant de m'introduire au salon, me demanda sèchement ce que je venais faire ici.

Heureusement, la lettre de Mathieu me servit de passe, et, après de longs instants d'attente, je comparus devant notre chargé d'affaires.

Il *farnientisait* sur un blanc canapé, reçut nonchalamment ma lettre, la parcourut plus nonchalamment encore, fit apporter devant lui une petite table, écrivit quelques mots sur un fragment de papier, me fit signe d'approcher pour prendre ce papier et ne prononça que ces mots :

— Allez à l'hospice avec votre malade.

Je m'empressai de quitter le toit de ce rogue personnage, et je le quittai avec d'autant plus de plaisir qu'une gigantesque demoiselle, sa fille sans doute,

venait d'entrer dans le salon et de se mettre à *river des clous* sur le clavier d'un piano discordant.

J'allai remiser mon andalous dans une *fonda*, auberge tenue par un ancien habitant de Versailles, qui en 1817 était venu, comme tant d'autres Européens, offrir son sabre et son courage au héros de la Colombie, à Bolivar. — Je vous ai déjà dit un mot de ce Versaillais.

Les événements de la guerre de l'Indépendance l'avaient conduit jusqu'ici et, depuis vingt ans, il y vivait en paix, naturalisé Chilien, estimé, honoré de ses nouveaux concitoyens, chanceux dans son commerce et heureux de recevoir de temps en temps la visite de quelque compatriote.

On l'appelait *don Gaspardo.*

Une cinquantaine d'années, une taille de carabinier, un ventre majestueux, une figure riante et attractive, une faconde joviale aidée d'une mémoire d'invalide conteur, une rondeur d'allures sympathiques, une bonhomie fine, et par-dessus tout et malgré sa défrancisation, l'orgueil natif d'avoir toujours la peau et le caractère français : tels sont les principaux traits de la physionomie de don Gaspardo, de M. Gaspard, ou plutôt du *général Sucre*, comme nous avions fini par l'appeler après qu'il nous eut raconté ses campagnes de Venezuela, de Carracas, d'Orinoco, de Guyana, de Bogota, de Popayan, de Choco, de Pichincha, d'Imbambura, de Cuenca, de Chacabuco, de

Maipu, etc., etc., campagnes où le patriotisme et l'enthousiasme des Républiques américaines prévalurent contre la tactique des vétérans de l'Espagne.

Don Gaspardo n'avait rengaîné qu'après Chacabuco, et, depuis lors, il vivait prisonnier à Conception, non pas de guerre, mais d'une Araucano-Castillane, que Dieu, nous disait-il, avec une larme furtive, rappela à lui après quelques années de mariage.

Il a créé cette *fonda*, et la fortune lui a toujours fait si bonne mine qu'il rêve maintenant à son retour dans les rues de Versailles, ces belles rues que lui rappellent sans cesse le silence, la solitude et les herbes des rues de la Conception.

L'installation du musée historique dans le château de Louis XIV l'inquiète surtout. — Il ne veut pas mourir sans voir la salle des Batailles.

Gaspard était associé dans son commerce avec un autre Français qu'on appelait Emilio, car ici, on espagnolise toujours les prénoms. — Cet Emilio, homme d'une trentaine d'années, avait le département du dehors. Il faisait les achats et recrutait des pratiques sur les navires mouillés à Talcahuana. Il m'avait invité la veille à descendre chez lui.

J'ai été salué par un oiseau en entrant dans la cour de la fonda, oui, salué par un gros oiseau de la taille d'une cigogne, mais aux ailes beaucoup moins développées et au cou plus court. Il ressemblait assez au

marabout, avec son bec pointu, gris, dur et long de 25 centimètres, ses pattes de dindon et sa robe blanche et noire, et dévastée par la mue.

Ce volatile presque sans ailes, c'est l'agami, très-commun au Chili. Il y vit en domesticité et, dans beaucoup de familles, il joue le rôle d'homme de confiance.

Entrez dans un *quarte*, dans une chambre où il se trouve seul ; s'il ne vous connaît pas, il vous prendra pour un voleur et donnera l'alarme en s'élançant au dehors et en appelant au secours d'une voix stridente et cassée.

Sa vigilance est telle, qu'il serait possible de l'utiliser à Paris comme concierge, avec un cordon approprié à ses forces.

Les Chiliens possèdent un autre oiseau domestique, le *trompettero*, gros comme un chapon, et au plumage noir moucheté de jaune sur le cou. Cet animal, moins intelligent que l'agami, est spécialiste : il a mission de saluer d'une fanfare bruyante chaque nouveau venu dans la maison... et ce bruit de trompette, il ne l'exécute pas par le gosier.

L'agami de la fonda-Gaspardo est doué de tous les dons de l'intelligence ; c'est lui qui, chaque matin et chaque soir, conduit au collége et ramène du collége le fils d'Emilio, et quand le fils d'Emilio veut se permettre de faire l'école buissonnière, l'agami interpose

son autorité et réintègre à coups de bec le jeune mauvais sujet sous le toit paternel.

Il jouit de certaines prérogatives; il assiste à tous les repas, caché sous la table, et reçoit des mains de la maîtresse ou du maître de la maison sa ration de vivres. Encore, pour le contenter, faut-il qu'on le serve le premier de tous les convives.

Si l'amphitryon, faisant les honneurs de la table, oublie l'agami pour servir ses convives étrangers, l'agami le rappelle à l'ordre en lui martelant les tibias de la pointe de son bec, et pour avoir la paix, on lui octroie un morceau de choix.

Vienne un nouveau plat, si on l'oublie encore, sa colère se tourne alors contre l'invité, et, enflammé de jalousie, il attaque les mollets de l'étranger et ne suspend les hostilités qu'après satisfaction.

Je fis connaissance à l'hôtel avec plusieurs compatriotes : un négociant en cuirs, un chimiste, un mécanicien, un métallurgiste et un confrère, ex-chirurgien, je crois, d'un des baleiniers échoués dernièrement sur la Quiriquine. Ce confrère commençait à se créer une clientèle, et l'instant était d'autant plus favorable pour lui, qu'un médecin français, établi depuis longtemps à Conception et jouissant de l'estime et de la confiance générales, avait dû, tout récemment, quitter la province et se réfugier dans le pays buenos-ayrien.

Ce docteur, séduit par les beaux yeux d'une cliente,

avait contracté mariage avec elle. On se marie très-facilement au Chili : pas de formalités préliminaires, pas de publications préalables à l'église et à la municipalité. Un *oui* prononcé à l'unisson aux pieds d'un *padre* (d'un prêtre), et la bénédiction du padre, rémunéré par un versement de deux piastres à colonnes, voilà le procédé expéditif qu'on emploie pour légaliser, sanctifier et indélébiliser une union qui commence ou qui, très-souvent, n'en est déjà plus à sa lune de miel.

Nous reparlerons plus loin des mariages chiliens.

Le célèbre docteur avait donc épousé une de ses clientes, et ce mariage, déjà vieux de plusieurs années, semblait contracté d'hier, tant s'aimaient, tant s'adoraient les deux conjoints, tant les réjouissait la gentille turbulence de quatre enfants échelonnés autour d'eux. Mais un si grand bonheur ne pouvait durer sans éclipse.

Un jour, apparut sur la plage de Talcahuana et venant des mers de l'Est, une femme échappée de France, et qui réclamait ses droits d'épouse légitime et abandonnée.

Autant le mariage est facile au Chili, autant la loi punit sévèrement la bigamie.

Potence ou travaux forcés dans les mines, tels sont les châtiments infligés aux coupables.

Le docteur, prévenu à temps, traversa donc la Cordillère. Sa nouvelle, sa véritable famille selon son

cœur le suivit; et peut-être sera-t-il encore heureux dans la Plata, si sa première épouse, aussi vindicative que stérile, n'escalade pas à son tour la chaîne des Andes.

Mes compatriotes et nouveaux amis, tous pensionnaires de l'hôtellerie, m'invitèrent à dîner. Ils vantaient les talents culinaires d'Emilio. Je leur répondis sans gêne que leur invitation me serait bien plus agréable si l'on substituait au fricotage d'Emilio un fricotage indigène.

Je pouvais connaître et retrouver partout *le faire* d'Emilio, eût-il représenté, dans l'Amérique méridionale, les maisons Potel et Chabot, Chevet, Bontoux et autres, tandis que l'occasion de dîner à la chilienne ne devait peut-être jamais se retrouver.

A huit heures du soir donc, heure du souper, selon la vieille mode, nous étions attablés, sous la présidence de don Gaspardo, énergique fourchette s'il en fut jamais.

Voici le menu du repas...

Ah! j'oubliais que le fils Emilio monta sur une chaise et prononça de sa voix enfantine, rapidement et sans prendre haleine, le *Benedito y alabado*, etc., et sous la table l'agami fit claquer son bec comme pour répondre: *Amen.*

J'oubliais aussi que chaque convive avait près de son assiette une galette de maïs et un morceau de biscuit; le pain ne manquait pas dans la maison,

mais pour conserver la couleur locale, on l'avait banni du festin.

Ni verres, ni bouteilles; des assiettes et des plats en faïence, enguirlandés de feuilles et de fleurs rouges sur fond blanc; fourchettes et cuillères d'argent massivement travaillées; poivrières aussi en argent et en forme de clocher de village; puis, des *cuchillos* à longue lame, de vrais couteaux de chasse, au manche d'os ou d'ivoire et commodément cintré à la main; le linge seul nous rappelait la France, la ménagère française.

En effet, don Gaspardo, depuis son veuvage, avait appelé près de lui, pour veiller sur son ménage, une parente à lui, une cousine, vénérable matrone de Seine-et-Oise.

Les plats, habituellement, sont servis un à un.

Premier service. — Un grand plat de soupe grasse, dont le bouillon est épaissi par la *chuchoca*, farine de maïs, et granité par du poivre rouge concassé.

Ceci n'est pas un potage; c'est un véritable plat, consistant, succulent et nourrissant.

Second service. — Un plat :

L'*olla*, la nationale olla, non pas l'*olla podrida*. mais l'olla fraîche, c'est-à-dire une cuisse de bœuf presque entière et formant un gigot monstrueux, tailladée par tranches qui tiennent encore à l'os, avec des lèches de porc salé placées entre les tran-

ches, comme le coin de fer dans le bois qu'on va fendre; des pommes de terre, des oignons, des choux, des fragments de citrouille, des pois verts, des fèves vertes et des piments composaient la litière de ce vénérable morceau de viande. Le tout était cuit à l'étuvée et religieusement *soigné.*

Troisième service. — Un *puchero*..

C'est une espèce de gros haricot; j'en élude la description. Sachez seulement qu'il est richement, très-richement pimenté.

Ah! quelle consommation de piment dans ce pays! Tout le long du jour, en riant, en causant, en chantant, en grattant la *vihuella* de la guitare, les jeunes filles grignotent un piment rouge; on dirait, de loin, qu'elles broutent la tige d'un bouton de rose!

Quatrième service. — Le rôti.

Le rôti est de tous les pays; on peut même dire que le rôtissage est la première manière d'accommoder les aliments que l'homme ait inventée.

Le sauvage, le naufragé, le voyageur perdu dans les déserts, l'individu privé de toute espèce d'ustensile, four, broche, casserole, vase, etc.; personne, enfin, ne doit être embarrassé pour faire rôtir un morceau de viande, quand le feu est là.

Ce rôti n'aurait donc eu aucune couleur locale sans l'association de tant d'êtres divers couchés dans

la même lèchefrite, car, à défaut de plat assez vaste, la lèchefrite apparut sur la table.

Au centre de la lèchefrite reluit, vernissé par l'osmazome, un râble de *vicuna* (vigogne).

Les *Huazos* (montagnards) approvisionnent chaque semaine le marché de Conception de la chair de cet utile animal, dont la toison a autant de valeur que celle du plus fin mérinos.

Le râble a pour satellites de chaque côté un *pauxi*. Si l'on ne regardait que la tête de ces dindons sauvages, on croirait qu'ils vivent encore, car le feu n'en a pas grillé le plumage chatoyant.

Le pauxi chilien est semblable à celui du Paraguay, que les révérends pères jésuites ont civilisé, et que nous appelons dindon. Il porte aussi le nom d'*hocco*.

Autour de la lèchefrite règne une bordure de *zorzales*, ortolans du pays, et les zorzales sont divisés en escouades de cinq ou six, escouades commandées par une grosse grive, la *thili*, que quelques savants étymologistes regardent comme la marraine du Chili.

De même qu'on jette une poignée de gros sel dans une marmite, le cuisinier avait jeté sur cette masse de viandes une poignée de *pigdas* rissolés, microscopiques oiseaux-mouches, qu'on ramasse à coups de filet, quand ils becquettent les fruits mûrs des plantains.

Cinquième service. — Le dessert.

C'étaient des melons d'eau, aussi sucrés que s'ils

avaient été injectés de miel par un confiseur. C'étaient des *lucumas*, des *melocotomes*, des noix, des amandes, des olives; c'étaient des *chirimoyes*, espèce de fruit indigène du Pérou. — La chirimoye a la forme d'une pomme de pin; sa peau rugueuse est pâle, et sa chair blanche, tachée au cœur par des pepins noirs, est regardée comme une délicieuse et suave friandise.

Que dites-vous de ce menu?

Nous étions douze à table, et quarante affamés auraient pu largement satisfaire leur appétit. Les bouteilles et les verres étaient absents, mais non les liquides.

Don Gaspardo donna l'exemple: il nous enseigna, il m'enseigna du moins l'art de me désaltérer avec une corne de bœuf, polie, luisante et historiée d'arabesques et de dessins fantastiques, et, ce qui valait mieux, remplie de *mosto*, le vin du *Rio-Claro*.

Quand il porta cette corne à ses lèvres, en s'écriant : « A la santé de la France! » je crus, tant cette corne demeura longtemps le pavillon en l'air et la pointe dans la bouche du buveur, je crus, dis-je, voir un chasseur rappelant ses chiens dévoyés, ou un pâtre sonnant le départ de la ferme ou le retour des champs, et j'écoutai...

Mais je n'entendis qu'un bruit sourd d'ingurgitation, puis la joyeuse et large expiration du buveur satisfait.

La corne circula, se vida, se remplit, et se vida encore, et d'autres cornes circulèrent aussi, cornes de *chica*, cornes de *chocoli*, cornes d'*aguardiente*, cornes traîtresses, car on boit d'autant plus, sans le savoir, que le liquide est invisible et que, réduit en un mince filet sans importance, il traverse insidieusement le gosier.

On causa bientôt de mille et une choses, mais sans pouvoir parvenir à s'entendre; les uns me demandaient des nouvelles de Paris, les autres de Bordeaux, et don Gaspardo, de Versailles. — Je répondais comme je pouvais, et je demandai à mon tour, aussitôt ma réponse ébauchée, des nouvelles du Chili.

— Docteur, dit don Gaspardo, à vous cette tranche de *vicuna*... Il n'y a pas au monde de venaison plus exquise.

— Merci.

Et je tendais la main pour prendre l'assiette, quand soudain je bondis sur ma chaise en poussant un holà de douleur.

Et tous les convives de rire.

J'allais presque me fâcher, car je ressentais à la jambe une seconde attaque et comme un coup sec sur la crête du tibia, un coup porté par un instrument pointu; mais Gaspardo s'écria :

— Ah! pardon, docteur, j'oubliais...

Et saisissant une tranche de râble, il la jeta sous la table et calma ainsi la colère de l'agami, qui, jaloux

de ce que l'on me servait avant les autres convives et avant lui, se vengeait à grands coups de bec.

L'orgueilleux animal! désormais, je me promis de dire à Gaspardo, chaque fois qu'il m'offrirait un morceau :

— Monseigneur l'agami est-il servi ?

Et si Gaspardo répond oui, j'accepterai, sinon, — non.

Mais voici bien autre chose! autre chose qu'on ne voudra pas croire! et, en effet, cela me paraît assez fantastique.

Le jovial hôtelier me passe un zorzales et je ne manque pas de lui dire :

— Monseigneur l'agami est-il servi ?

— Oui, répond-il.

— Fort bien, alors — merci...

Et j'accepte le zorzales.

A peine eus-je dis: merci, que, pan! il m'arrive encore un grand coup de bec sur la jambe.

— Ah! don Gaspardo, c'est mal, c'est très-mal, m'écriai-je, vous êtes de complicité avec votre oiseau pour avarier mes membres.

— Je vous jure ma parole d'honneur que je lui ai donné un zorzales avant de vous en offrir un, reprit Gaspardo.

— Mais alors pourquoi m'attaque-t-il ainsi ?

Gaspardo réfléchit un instant pendant que je me

frottais la jambe pour apaiser la douleur, puis il me dit :

— Ah ! je comprends maintenant pourquoi il vous a frappé.

— Pourquoi ?

— Ne m'avez-vous pas dit : Monseigneur l'agami est-il servi ?

— Oui, j'ai dit cela.

— Eh bien, il vous a entendu ; il a compris qu'en le traitant de monseigneur, vous vous moquiez de lui, et il s'est vengé. — A votre santé, docteur !

J'étais désarmé et je me pris à rire avec tous les convives, — à rire de la prétendue susceptibilité de l'animal et de la judicieuse explication de son maître.

On ne tarissait pas d'éloges sur la succulence et la délicatesse de la *vicuna*.

— Y a-t-il longtemps que vous n'êtes allé chasser des vigognes ? demanda mon confrère à son voisin le métallurgiste.

— Six mois au moins, répondit celui-ci ; mais je compte y aller bientôt, car on m'a signalé du côté d'Aconcagua des gisements de quartz à filons d'or, et je veux vérifier le fait.

— Prenez garde de ne pas vous faire aveugler par les vigognes, dit Gaspardo qui, en sa qualité de maître d'hôtel, se croyait obligé d'intervenir dans les conversations particulières.

— Aveugler ! reprit le métallurgiste, et comment ?

j'ai remarqué que la vigogne est si timide qu'elle fuit bien loin à l'approche du chasseur.

— Pas toujours, ajouta Gaspardo, pas toujours, et méfiez-vous. — D'abord, les vigognes s'approchent du chasseur, au lieu de le fuir. — Et moi qui vous parle, j'ai été frappé de cécité par la galanterie d'une vicuna, et il m'a fallu rentrer chez moi, porté sur le dos d'un péon.

— Encore un conte du père Gaspardo, murmura mon confrère.

Heureusement, Gaspardo ne l'entendit pas et continua :

— Je chassais précisément dans les Quebradas d'Aconcagua. A force d'adresse et de patience, j'étais parvenu à m'approcher d'une vigogne ; elle broutait sans défiance; un espace de dix pieds à peine nous séparait; elle se présentait par le travers et j'avais déjà épaulé mon fusil pour lui envoyer deux chevrotines dans le thorax, quand tout à coup l'animal, se sentant surpris, tressaille, lève la tête, me regarde et, au lieu de prendre la fuite, manœuvre qui ne lui eût certes pas sauvé la vie, car je suis bon tireur, elle gambade vers moi, me crache au visage toute la salive et toute l'herbe qu'elle ruminerait, puis disparaît au fond du ravin. Je crus avoir les yeux remplis d'huile bouillante. Je laissai tomber mon fusil et je tombai aussi, me roulant sur l'herbe en proie aux douleurs les plus atroces.

» Les *Huazos* qui m'accompagnaient me transportèrent aussitôt sur le bord d'un torrent ; on plongea ma tête dans l'eau à plusieurs reprises. L'eau enleva bien les immondices engagées sous mes paupières, mais j'avais les yeux tellement rouges, tellement enflammés, que je ne distinguais plus s'il faisait nuit ou jour.

» Je demeurai aveugle pendant une semaine, et je ne dois d'avoir recouvré la vue qu'à la science et aux bons soins de notre pauvre docteur, l'ancien, celui qui a traversé la Cordillière. »

Le nouveau docteur, le mineur, moi et plusieurs autres, nous nous regardâmes comme pour nous communiquer nos doutes mutuels sur la véracité du récit de Gaspardo ; mais les autres convives intervinrent, et nous affirmèrent que la vigogne, surprise, se mettait en colère, et se défendait ainsi en crachant au visage du chasseur.

Cet animal, ajoutèrent-ils, n'a pas un si mauvais caractère avant d'être blessé. Il ne fuit pas l'homme; bien au contraire, il se rapproche de lui et les chasseurs exploitent sa familiarité. Voici un Indien en quête d'une vigogne: ne croyez pas qu'il va s'embusquer dans un fourré et guetter patiemment l'apparition du gibier; non, c'est le contraire; il se montre au grand jour, il traverse les solitudes en faisant le plus de bruit possible, et, quand la vigogne surgit au loin, il pousse de grands cris et sonnerait même de la

trompe, s'il possédait une trompe. L'animal, averti par ces clameurs, s'arrête aussitôt, promène ses regards à l'horizon, découvre le nouveau venu dans son désert et se prend à le considérer longuement. L'Indien, de son côté, s'approche peu à peu, toujours en poussant des cris ou en chantant; la vigogne, elle aussi, fait quelques pas vers le chanteur ; mais elle n'est pas encore tout à fait magnétisée; elle hésite ; l'instinct de la conservation lui commande de fuir, et la curiosité l'entraîne vers l'inconnu. Qui l'emportera? Soudain le chasseur change de rôle, et de chanteur devient danseur et sauteur, tantôt exécutant des ronds de jambe et des pirouettes, tantôt cabriolant comme un clown, et accompagnant ses exercices d'une mimique ultra-passionnée. Fascinée alors, la pauvre vigogne accourt au petit trot, et, rendue à quelques mètres du charmeur, elle aussi elle se met à danser et à gambader coquettement, et ne cesse de gambader et de danser que lorsque la lance ou le fusil de l'Indien la frappent mortellement.

Le lama, le guanaqui, la vigogne et l'apalca sont des variétés d'une même famille de ruminants, ajouta le naturaliste. Les anciens Espagnols appelaient le lama, mouton du Pérou, et les incas en possédaient des troupeaux de quinze et vingt mille têtes. Leur chair entrait dans l'alimentation du peuple. On fabriquait et l'on fabrique encore des étoffes avec leur laine. Ce précieux animal domestique était

aussi employé comme bête de somme et servait de monture aux voyageurs ; mais quand il trouvait sa charge trop lourde, il se couchait à plat ventre et refusait de marcher, et si on le maltraitait, il levait ou tournait la tête vers son barbare conducteur, et se vengeait par des éructations de gaz fétides et asphyxiants. Moins nombreux aujourd'hui, ces animaux vivent à l'état libre et sont remplacés par les ânes et les chevaux. Les guanaquis et les vigognes, plus sauvages que les lamas, se sont réfugiés dans les ravins des Cordillères et dans les pampas, et les chasseurs vagabondent parfois pendant de longues journées sans en rencontrer un seul.

Ces animaux ont des coutumes très-bizarres, coutumes que l'on révoquerait en doute si des naturalistes sérieux, voire des académiciens, n'en garantissaient l'authenticité. Ces messieurs, par extraordinaire, se trouvent d'accord avec les croyances populaires. Il paraîtrait que les vigognes et tous les individus de l'espèce, habitant un certain rayon de pays, déposent leurs excréments dans le même endroit. Ces tas de crottins ont souvent plusieurs mètres de hauteur et de circonférence, et les Indiens de la plaine, où manque le bois de chauffage, les emploient en combustible. Les vigognes choisissent aussi certains lieux de préférence à d'autres, pour y mourir. Le sol des fourrés buissonneux des bords du Santa-Cruz est souvent blanchi d'ossements, et ces osse-

ments intacts et non brisés indiquent que les vigognes n'ont pas été tuées par des bêtes féroces, par le jaguar ou le *puma.* Pourquoi ces ossuaires formés par l'instinct d'animaux mourants? Pourquoi aussi, ces pauvres bêtes, dès qu'elles se sentent blessées à mort, prennent-elles le chemin qui conduit au cours d'eau le plus voisin? Un autre animal, l'autruche américaine, le *nandu*, dont la *rhea pennata* de M. Dorbigny est une variété, s'arrête, comme la vigogne, devant tout ce qui lui paraît insolite. Mais elle sait reconnaître les Gauchos, qui sont si friands de sa chair, et veulent leur couper les ailes pour les attacher, en signe de triomphe, à l'encolure de leurs chevaux, et elle fuit avec une telle rapidité, que le meilleur coureur, lancé à fond de train, tombe épuisé de fatigue avant de l'atteindre. Réduit à l'état de domesticité, le *nandu* s'intéresse à tout ce qui se passe dans la famille de ses hôtes ; il se pose au milieu d'un cercle de causeurs et paraît prendre plaisir à les écouter, comme s'il comprenait leur langage. Il est joyeux de leur joie, triste de leur tristesse, et si la mort frappe quelqu'un de la maison, il porte durant des semaines entières la tête basse et les ailes pendantes en signe de deuil.

A mesure que le repas se prolongeait, la conversation devenait de plus en plus animée.

— Gaspardo, vos avelines sont-elles fraîches? demanda un convive.

— Très-fraîches; les vaches les ont mangées hier soir, et on les a ramassées ce matin.

J'allais mettre une aveline, espèce de noisette, sous ma dent, quand cette demande et cette réponse s'entre-croisèrent; un instinctif sentiment de dégoût m'arrêta, et je regardai notre hôte.

— Qu'avez-vous donc, docteur? me dit-il. Vous êtes pâle.

— Rien... Mais, pardon... je voudrais savoir...

— Quoi?

J'hésitais, je craignais de dire une bévue, bien pardonnable d'ailleurs à un nouveau venu, et je voulais et n'osais demander une explication.

— Qu'avez-vous donc? reprit-il.

— Mais, balbutiai-je, ces noisettes (et je montrais les noisettes ou les avelines); ces noisettes, ne venez-vous pas de dire que les vaches les ont mangées hier soir et qu'on les a ramassées ce matin?

— Oui. Eh! qu'y a-t-il d'extraordinaire?

— C'est que... je ne comprends pas...

— Ah! vous ne connaissez pas nos avelines. Nos avelines sont enveloppées dans une écorce verte comme celle des noix de notre pays. Cette écorce, de même que le brou de noix, tache les doigts de ceux qui la manient; elle est très-dure et s'enlève difficilement de dessus le noyau. Or, nos vaches l'aiment beaucoup, cette écorce; elle les réjouit et les engraisse. Eh bien! nous leur donnons ces avelines à

manger aussitôt la cueillette ; elles déchirent l'écorce avec leurs dents et avalent le tout, mais ne ruminent pas le noyau. Le noyau passe par où vous savez, et le lendemain, on le ramasse dans l'étable, on le lave à grande eau, et le voilà! — Et cela disant, il broya une aveline entre ses molaires.

Les autres convives faisaient comme lui; mais, moi, je ne pus me résoudre à savourer l'amande d'un noyau qui avait fait une pareille traversée.

L'idée me vint que don Gaspardo essayait de me mystifier, moi, nouveau venu, avec des contes qui pourraient mériter un autre nom plus trivial, mais aussi plus énergique, et j'en témoignai presque du mécontentement à mon voisin et confrère, qui s'empressa de me désabuser, en me jurant sa parole d'honneur que notre hôte était incapable d'une telle malice, et que, d'ailleurs, tout ce qu'il disait à propos des avelines, des vigognes et de l'agami, était strictement vrai. A défaut du nom propre qui me fuit, je donne le nom d'avelines aux fruits à noyau de Gaspardo. Tout le monde sait que la véritable aveline provient des environs d'Avelino, petite ville du royaume de Naples.

— Vous en entendrez bien d'autres, ajouta mon confrère, si Gaspardo trouve l'occasion de raconter ses campagnes avec Bolivar et le général Sucre.

En effet, l'occasion ne tarda pas à se présenter.

Un convive qui savourait le filet d'un *pauxi* pré-

tendit que cette chair blanche et délicate avait beaucoup d'analogie avec celle du lézard *iguana.*

Les uns manifestèrent la même opinion; les autres, qui, comme moi, n'avaient jamais goûté de l'iguana, demeurèrent neutres. L'hôtelier seul se montra d'un avis contraire et répliqua sentencieusement :

— Erreur! la viande d'iguana est une des plus délicieuses que je connaisse; mais elle diffère de celle du pauxi, comme la crème diffère du lait caillé; c'est-à-dire que l'iguana fond dans la bouche et que le pauxi se tient ferme sous la dent. Parlez-moi du caïman à l'état de cochon de lait, si vous voulez établir une comparaison raisonnable avec le pauxi.

— Le caïman à l'état de cochon de lait! s'écrièrent plusieurs convives.

— Oui, le caïman à l'état de cochon de lait, l'alligator en bas âge, si vous le préférez; j'en ai mangé et je puis vous en donner des nouvelles.

— Allons donc! il n'y a pas d'alligators dans les rivières du Chili.

— Et ce n'est pas au Chili que j'ai pris connaissance de cette friandise, répliqua vivement Gaspardo, c'est dans l'Orénoque, pendant la guerre de l'Indépendance, et lorsque j'étais aide de camp du général Sucre.

— Nous y voilà, dit tout bas mon confrère.

Il paraîtrait que, du moment où il était question du général Sucre, notre hôte avait l'habitude de pro-

noncer un discours de plusieurs heures de durée.

— Le général Sucre, dit-il, avait reçu l'ordre de conduire sa division à Angustura, quartier général de l'armée patriote, commandée alors par Bolivar en personne.

En prononçant le nom de Bolivar, il porta respectueusement le dos de la main au front, comme dans le salut militaire, et continua :

— La division partit de Guyana la Vieja et remonta le fleuve; les soldats étaient entassés dans des chaloupes et dans des bateaux plats. Cette navigation est lente et pénible; mais il n'y a pas d'autre route à suivre dans ce pays couvert de forêts, de savanes, de lagunes et de marais que les Indiens eux-mêmes ne peuvent traverser.

Sucre m'expédia en avant-garde avec une flottille de *fléchéras*. J'étais son officier de confiance, son premier aide de camp. Il me recommandait de faire diligence et de gagner Angustura pour remettre une dépêche à Bolivar. (Nouveau salut militaire.) J'ai su plus tard que, par cette dépêche, il prévenait le libérateur que les dames d'Angustura, des mégères royalistes, avaient comploté de le poignarder; et, pour ne plus revenir là-dessus, sachez que j'arrivai à temps et que le libérateur échappa à la mort.

Je remontais donc l'Orénoque en fléchéras, ces petites pirogues longues, étroites et rapides comme une flèche.

Les eaux du fleuve avaient quitté leur lit, et sur les deux rives, les cimes des arbres ne ressemblaient plus qu'à des touffes de buissons alignés en haie.

La première nuit, nous ne descendîmes pas camper à terre. Seules, des colombes auraient pu quitter l'arche en un pareil déluge.

Le lendemain matin, les eaux baissèrent et nous laissèrent voir les troncs des arbres, puis les mangliers et les fourrés de la berge, épais massifs de bejucos, de lianes, de sarments, de plantes rampantes et grimpantes de mille espèces. Une couche épaisse de limon salissait le feuillage.

Dès midi, le soleil avait desséché ce limon ; le vent l'emportait en poussière, et la vie et le bruit renaissaient dans ces vastes solitudes, à mesure que le bourdonnement des insectes, les frôlements des reptiles, le chant des oiseaux, le rappel vibrant des *darras* et le caquetage des pélicans, des spatules, des hérons, des flamands et des cigognes géantes saluaient la réapparition des fleurs et de la verdure.

Le courant du fleuve était encore plus violent que pendant l'inondation. Les rameurs employaient toute leur énergie et toutes leurs forces pour le vaincre. Nous n'avancions que lentement et nous pensions déjà à choisir sur l'une des rives un endroit favorable pour camper la nuit, allumer du feu, souper et dormir.

L'Indien qui servait de pilote promit de nous con-

duire dans un village situé au fond d'une crique de la rive gauche.

Cette crique apparut bientôt. Un banc de rochers en barrait l'entrée; mais il gouverna si bien que le premier canot et tous les autres franchirent la passe sans accident. Le cinquième et dernier heurta sur la pointe d'un roc, se défonça et coula bas.

Malheur! nos provisions étaient arrimées dans ce canot. J'ordonnai aux Indiens de plonger pour essayer de sauver quelque chose; mais ils s'y refusèrent en me montrant çà et là le remous d'un alligator qui ne manquerait pas de les appréhender au corps s'ils osaient exécuter le moindre plongeon.

On alluma du feu ; on dressa une tente pour moi, et les soldats se mirent à chercher sur la grève des plantains, des œufs de caïman et de tortue.

Moi, je trompai ma faim en buvant une goutte d'aguardiente, et me pris à réfléchir comment je pourrais me procurer des vivres pour mes hommes. Seul, un nègre de notre bande trouva immédiatement le moyen de se rassasier : il choisit un bambou long d'un mètre, en déblaya l'intérieur, puis alla s'accroupir devant une fourmilière, et, à l'aide de cette sarbacane, collée par un bout à ses lèvres et par l'autre bout promenée à un ou deux pouces au-dessus de la fourmilière, il aspirait, il avalait les *icans*, les fourmis ailées qui s'envolaient du monticule.

Je l'admirais à l'œuvre, en admirant la Providence.

Il s'en aperçut et s'écria, reprenant haleine et m'offrant la sarbacane : « Maître, c'est bon!... mangez... je n'ai plus faim. » Je refusai ; j'avais peur d'avaler vivantes ces vilaines bêtes; mais j'aurais cependant accepté de grand cœur le plat qu'inventèrent certaines bonnes fées de la cuisine : *des langues de fourmis sauce aux câpres.*

Je me souvins tout à coup que le pilote m'avait promis de nous conduire ce soir dans un village indien. Là, nous trouverions sans doute des ignames et du maïs.

— Et ce village? dis-je au pilote; pourquoi n'y allons-nous pas?

— Nous y sommes, maître.

— Nous y sommes! Où sont les huttes? où sont les habitants?

— Les habitants sont en voyage, à la pêche ou à la chasse, je ne sais; mais les huttes sont là.

— Là?... où donc?

— Là! au-dessus de vous! Levez la tête. Ne les voyez-vous pas dans ces arbres? elles sont bâties sur la fourche des plus grosses branches. Si les Indiens construisaient leurs cabanes par terre, elles seraient enlevées à chaque inondation. Là-haut, il n'y a pas de danger.

En effet, je distinguai, à travers le feuillage, plusieurs guérites solidement bâties sur les plus grosses branches des arbres, à 40 ou 50 pieds au-dessus du

sol. Il y en avait bien une trentaine sur le bord de la crique.

De nombreuses entailles au tronc de chaque arbre aidaient à monter dans ces nids de cigogne.

Le procédé était ingénieux ; je l'admirai. Mais j'avais autre chose à faire que de philosopher sur l'esprit judicieux et inventif des enfants de la nature.

Ici le conteur s'arrêta, il avait soif. Je ferai remarquer qu'il ne nous apprenait rien de nouveau : ces villages bâtis dans des arbres, étaient connus depuis longtemps. Walter Raleigh trouva dans le golfe de Para une peuplade d'Indiens amphibies, les *Araotas*, qui, pour échapper aux persécutions des Espagnols et à leurs dogues, s'était réfugiée, voilà plus d'un siècle, dans les arbres qui croissent au milieu du golfe. Un voyageur français visita cette tribu en 1612. Il raconta à son retour qu'il avait vécu pendant six mois dans un pays n'ayant ni chemins, ni campagne, et où le peuple occupait le domaine des oiseaux. L'arbre sur lequel perchent ces Indiens appartient à l'ordre des palmistes ; il leur sert à la fois de demeure et de sépulture, et leur procure les aliments les plus indispensables : l'eau et le pain. Ils boivent sa séve, mangent la moelle de ses branches, et ensevelissent les morts dans les cavités du tronc. La mer, à marée haute, et une vase profonde après le reflux, protégent ces villages aériens qu'on ne peut accoster qu'en pirogue.

Le fils de Christophe Colomb, Ferdinand, parle aussi d'un peuple vivant dans les arbres, à trois lieues de Hayva. Il les vit, lors de son cinquième et dernier voyage à la découverte des côtes de Veraguas. Ces Indiens n'avaient alors cessé d'habiter la terre ferme que par crainte des tigres et des jaguars.

Delabarre, dans une relation de la France équinoxiale, et plusieurs autres voyageurs citent le même fait.

Revenons au récit de Gaspardo :

— Les soldats partis à la chasse ne paraissaient pas encore, et ceux qui étaient restés près de moi murmuraient et m'accusaient d'être la cause de la perte de nos provisions ; il fallait donc prendre carrément un parti.

Je pensai à remonter la rivière jusqu'à Caycara, où résidait l'amiral Jose Martin Diaz avec une flottille de canonnières ; nous y arriverions vers minuit, et mieux valait ne jeûner que jusqu'à minuit plutôt que de risquer de manquer de tout en bivouaquant ici ; et, si nous partions, il fallait partir de suite. Je penchais pour ce dernier projet. Je mûrissais la décision en me promenant seul sur la berge, et j'allais faire sonner le ralliement des chasseurs, quand tout à coup, au bas d'un petit ravin, tapissé de mangliers et qui descendait jusqu'au bord de l'eau, j'aperçois, ô bonté divine! providence des affamés! j'aperçois... devinez, messieurs? devinez, je vous

le donne en cent, en mille, en mille millions à deviner; j'aperçois... mais vous ne me croirez pas... vous allez rire... vous allez me traiter de vieux hâbleur... j'aperçois un arbre chargé d'huîtres, un vrai arbre ayant des huîtres pour fruits, comme si sur un prunier, sur un poirier, sur un pommier, les huîtres remplaçaient les pommes, les poires et les prunes! Cet arbre ressemblait au manglier; il en avait au moins les feuilles, et aux jointures des branches et des branchettes pendillaient des grappes de petites huîtres qu'une écaillère de Paris aurait pu étiqueter: Huîtres d'Ostende.

— Hourra, mes fils! m'écriai-je, nous sommes sauvés! Rallie aux huîtres!

Et tous mes hommes accoururent, et quand les chasseurs revinrent les mains vides, hélas! ils apaisèrent leur faim avec les fruits de cet arbre miraculeux, comme nous avions apaisé la nôtre.

Ah! vous riez, messieurs les incrédules, vous riez... fort bien : a beau mentir qui vient de loin, soit! et vous êtes libres de croire ou de ne pas croire à ce que je vous raconte; vous êtes libres de supposer qu'un manglier peut produire des huîtres; libres aussi de penser qu'elles s'attachent à ses branches quand le fleuve déborde et qu'elles y demeurent suspendues quand le fleuve se retire.

Don Gaspardo s'arrêta et avala encore une demi-corne de Mosto en souvenir de ses huîtres.

Nous avions été sur le point de crier haro pour le hâbleur, mais après sa dernière phrase, nous ne pouvions plus nous inscrire en faux contre lui.

Ne nous laissait-il pas le choix, ou de croire que les huîtres germaient sur un manglier ou de reconnaître qu'à l'instar de leurs sœurs de l'Océan qui s'attachent aux rochers à marée haute, les huîtres de l'Orénoque s'attachaient aux branches des arbres submergés par la crue du fleuve?

— Personne ici ne vous accuse de mensonge, maître Gaspard, dit le doyen des convives, un ancien banian devenu négociant respectable et consignataire des armateurs du Havre; mais je vous ferai observer que les huîtres d'un manglier ne prouvent pas que la chair du *pauxi* ait le même goût que celle d'un jeune alligator.

— Nous y voilà, minute! On sert les huîtres au commencement du dîner, et j'ai cru devoir vous parler d'huîtres au commencement de mon histoire.

Et d'un trait il assécha la corne, puis continua.

— Ces huîtres calmèrent notre faim, mais pour quelques minutes seulement. Bientôt après les murmures recommencèrent.

Nous avions déjà fait un grand feu pour chasser es moustiques et cuire le gibier que nous enverrait la Providence. Les plus sages le quittèrent et utilisèrent la dernière heure de jour en cherchant le

long du fleuve les œufs que les femelles de caïmans pondent et cachent dans le sable.

Je n'aime pas ces œufs aussi gros qu'un melon d'eau; leur odeur de musc me donne des nausées; mais en pareille circonstance ils eussent été les bienvenus. Un homme peut se rassasier avec un seul. Or, ma troupe se composait de trente hommes, et on compte ordinairement trente œufs dans une nichée.

Pendant que je réfléchissais sur notre position, des cris de joie retentirent à une extrémité de la crique; je regardai de ce côté, et je vis des soldats courant sur le sable et poursuivant, à coups de bâton, de petits animaux gros comme des roquets, qui se jetaient en toute hâte dans le fleuve : ils venaient de découvrir une nichée de caïmans.

Les soldats revinrent au foyer avec deux jeunes caïmans. Les survivants de la bande surprise, barbotant dans la boue, à quelques pas du fleuve, avaient eu le temps de gagner la pleine eau.

Un instant après, le gibier, dépouillé de son écaille et embroché d'une épée, rôtissait, à la grande joie des chasseurs et au grand dépit de mes autres compagnons, trop nombreux pour que l'on partageât entre tous une proie qui, par sa grosseur, valait moins que deux lièvres.

On m'invita, en ma qualité d'officier commandant, à prendre part au festin. Je refusai d'abord, afin de

donner un exemple de résignation aux suppliciés de la faim ; mais on insista si vivement que, par politesse et aussi par besoin, j'acceptai.

Ah! c'était bon! c'était délicieux! c'était blanc, c'était tendre, c'était du vrai pauxi enfin, et ce morceau de pauxi que j'avale devant vous me rappelle exactement mon morceau d'alligator.

Tantôt nos compagnons silencieux jetaient des regards de convoitise sur notre rôti, tantôt ils exploraient de l'œil le pourtour de la crique, afin d'y découvrir à leur tour une jeune famille de caïmans.

Tout à coup, à quelque distance du rivage, les eaux calmes et vertes du fleuve se couvrent d'écume, et au milieu de cette écume s'élève, retombe, s'élève et retombe encore, et s'agite en tous sens, un objet noir et flexible que nous reconnaissons bientôt pour être la queue monstrueuse d'un alligator.

L'écume s'affaisse, la crique reprend son niveau et son calme, et nous ne voyons plus rien qu'une trace huileuse sur l'eau ; cette trace huileuse disparaît peu à peu, et nous croirions que le monstre est déjà loin, bien loin en amont ou en aval du fleuve, si notre pilote indien ne nous indiquait du doigt l'endroit du bassin où le liquide est plus foncé qu'ailleurs et où l'on croirait reconnaître une longue poutre submergée.

— Voyez, dit-il, voyez! le voilà qui s'approche, qui s'approche et qui monte.

En effet, ce qui ressemblait à une longue poutre

submergée devenait de plus en plus noir, de plus en plus visible.

— Encore deux coups, encore un coup, et le voilà! disait l'Indien; le voilà qui monte respirer au grand air... attention!...

Et levant sa grosse tête cintrée hors de l'eau, l'alligator souffla, s'ébroua et bâilla, et après avoir bâillé, il ne referma pas sa gueule; il la laissa toute grande ouverte et nous la montra de face d'abord, puis de profil quand il voulut tourner, l'un après l'autre, ses gros yeux vers nous... et en profil on put compter une à une les dents pointues de sa mâchoire.

Nous avions interrompu notre repas. Cet alligator, l'un des plus monstrueux que j'aie jamais vus, nous causait une terreur involontaire; on aurait dit vraiment que nous lui appartenions, qu'il nous recensait et calculait combien il lui faudrait de temps pour nous dévorer tous...

Les derniers rayons du soleil illuminaient encore la crique et faisaient reluire d'un reflet plombé et sinistre les écailles de sa tête.

Il demeura ainsi, gueule béante, hors de l'eau, pendant quelques minutes.

Nous gardions un profond silence.

— Maître, me dit tout bas l'Indien, ce caïman a déjà goûté à la chair humaine.

— Pourquoi?

— Parce qu'il nous regarde et nous flaire long-

temps. Quand ils ont mangé de l'homme une fois, ils ne l'oublient pas, et ils recherchent l'homme. Ils quitteraient un cheval, un taureau, dix taureaux, pour manger un seul homme. Ah! le brigand! s'il était aussi agile que gourmand, il aurait déjà sauté sur nous.

Il y avait plusieurs *Llanos* dans mon escouade. On appelle Llanos les habitants des prairies qui chassent les bœufs et les chevaux sauvages avec des *lassos*.

Un de ces Llanos prit son lasso et le lova pour le lancer sur le caïman. Une fois la tête du caïman saisie par le nœud coulant, nous nous serions attelés au lasso et nous aurions amené le monstre sur la berge, puis un bon coup de lance l'aurait frappé au cœur en l'attaquant sous le ventre, où les écailles manquent.

Mais l'Indien ayant dit quelques mots, dans sa langue, au Llanos, celui-ci renonça à son entreprise.

Un murmure désapprobateur s'éleva dans ma troupe, qui voyait déjà en espérance un morceau d'alligator à la broche.

L'Indien leur fit signe de patienter; et revenant à moi, il dit:

— Maître, que me donneriez-vous si je tuais le caïman?

— Que voudrais-tu?

— Ce *cuchillo.*

Et il caressait de la main un long couteau, ou plutôt un sabre-briquet que je portais à ma ceinture.

— Non, non, Yanis (c'était le nom de l'Indien) ; je ne veux pas que tu risques ta vie pour tuer un caïman, mon pauvre Yanis.

— Ne craignez rien, maître ; ce n'est pas le premier que j'aurai tué ainsi. Et en ajoutant : — Ça va-t-il pour le cuchillo ? il s'approcha de la lisière de la forêt et y coupa une branche d'arbre.

Il montrait tant d'assurance, il paraissait avoir une telle certitude de réussir que je ne pus m'empêcher de lui répondre par signes :

— J'accepte le marché ; mon cuchillo pour ton caïman.

Alors, il acheva rapidement ses préparatifs d'attaque, transforma en un solide bâton de moins d'un demi-mètre de longueur la branche d'arbre grosse comme une queue de billard, tailla en pointes aiguës les deux extrémités de ce bâton, les durcit au feu, et dépouillé de son puncho et de ses calzoneros, il entra dans le fleuve et s'avança vers l'alligator, le bras droit tendu en avant et la main armée de ce pieu à double pointe qu'il tenait par le milieu et portait comme on porte un flambeau.

L'alligator, toujours à la même place, plongeait de temps en temps sa tête dans l'eau, l'en retirait, bâillait, et, la gueule toute grande ouverte, aspirait longuement l'air ambiant de notre côté.

Dès que l'Indien eut de l'eau jusqu'aux genoux, l'alligator progressa imperceptiblement vers lui, et

nous entendîmes un horrible craquement d'os. C'était le bruit de ses mâchoires qui s'entre-choquaient dans un élan de convoitise.

Ce fracas sinistre retentit seul sur le pourtour de la crique. Nous étions muets de saisissement et d'angoisse, et il semblait que les oiseaux, les insectes, tous les êtres vivants de la lisière de la forêt, la forêt elle-même, où pas un souffle de vent ne bruissait dans le feuillage, il semblait, dis-je, que tout ici voulait, comme nous, se taire, étouffer le mouvement de la vie, et se concentrer dans un silence douloureux, pour mieux suivre les péripéties de cette lutte entre deux affamés, — un géant et un pygmée : l'un, cuirassé d'écailles, armé de dents de fer et de griffes puissantes ; l'autre, sans bouclier, tout nu, mais ayant pour armes offensives et défensives l'adresse, la ruse et une indomptable volonté.

Les voilà donc en présence, ces deux ennemis ! L'espace qui les isolait l'un de l'autre s'amoindrit peu à peu ; l'Indien va droit à la gueule béante du monstre ; le monstre, lui aussi, se glisse droit vers l'Indien, mais soudain, il opère un mouvement à gauche, un mouvement de plein corps qui le fait tourner sur lui-même, comme sur un pivot, de sorte que peu à peu il finit par nous présenter son travers.

L'Indien, pour conserver sa position, droit en face de son adversaire, a exécuté la même manœuvre,

toujours le bras tendu en avant, toujours le bâton perpendiculairement en main.

Ce changement de front prouvait l'intelligence du caïman. Sa vue est habituellement faible; or, ce soir, elle devait faiblir encore plus que d'ordinaire, car les derniers rayons du soleil couchant tombaient sur ses yeux, alors qu'il s'avançait la tête tournée vers l'ouest.

L'Indien, au contraire, recevait le soleil à dos, et ne craignait pas un éblouissement.

Ce changement de position, tout à l'avantage de l'animal, nous permit de suivre la lutte dans ses plus petits détails.

Les adversaires, ainsi placés, continuèrent donc à se rapprocher l'un de l'autre. La mâchoire supérieure du caïman ressemblait à une trappe ouverte, sur le point de s'abattre... de s'abattre sur la tête de Yanis, qui, déjà enseveli dans l'eau jusqu'au cou, s'avançait toujours pas à pas et sans perdre pied; et à mesure qu'il s'avançait, l'angle de la gueule du monstre s'élargissait encore.

En ce moment, l'oreille la plus attentive, l'ouïe la plus exercée n'aurait pu percevoir le moindre bruit de respiration chez mes hommes. Nous retenions notre haleine; nous ne vivions, nous ne respirions que par les yeux, tant nous étions saisis de crainte. L'existence de ce pauvre Indien nous semblait être aussi précieuse que la nôtre!

Et cependant, chez le plus grand nombre des gens de mon escouade, le cœur n'était rien moins que sensible. Bandits d'habitude, assassins par circonstance, amateurs de supplices, buveurs de sang, cannibales même, je les avais toujours vus rire des souffrances et de la mort d'autrui pendant cette guerre de l'Indépendance, cette *guerra a la muerte*.

Mais aujourd'hui, le dévouement, le courage et le sang-froid de l'Indien les impressionnaient vivement. En toute autre circonstance, ils eussent applaudi l'alligator sur le point de dévorer à belles dents un Indien encore en vie, et ils eussent fait des paris sur la manière dont le monstre entamerait le morceau ; par la tête, par les pieds ou par le milieu.

Oh ! je frissonne toujours au souvenir de cette scène.

Encore un pas, rien qu'un pas de l'Indien, et si l'Indien lève la tête, il verra au-dessus de sa tête une couronne de dents aigues...

Mais il ne lève pas la tête, il tient ses yeux fixés sur l'écartement des mâchoires du caïman ; on dirait qu'il veut mesurer la largeur de cet écartement avec le demi-mètre de son bâton ; il y touche presque, il y touche de si près que nous voyons ses longs cheveux s'agiter au souffle brûlant qui s'échappe du gosier du monstre ; il y touche enfin... il enfonce son bras dans la gueule du caïman... Alors, le caïman écarte encore sa mâchoire d'en haut pour qu'elle saisisse en tom-

bant un plus large morceau de la victime, puis, opérant simultanément de la queue, du ventre, du dos, de la poitrine et du gosier le grand soubresaut de l'engloutissement, il s'élance et referme ses mâchoires sur le bras, sur l'épaule, sur la tête de l'intrépide Indien.

Nous éprouvâmes alors une anxiété cruelle... elle ne dura que quelques secondes, mais elle fut terrible... Qu'était devenu Yanis? avait-il échoué? avait-il réussi? avait-il manqué de sang-froid ou d'adresse au dernier moment? traversait-il maintenant l'œsophage du monstre, qui, de joie peut-être, bat le fleuve à grands coups de queue et s'enveloppe, en savourant sa proie, d'un rideau d'écume. Ne serait-ce pas le sang de notre pauvre pilote qui rougit le fleuve?

Ces doutes affreux ne durèrent qu'une seconde, et pendant que j'examinais avec la plus scrupuleuse attention les mouvements désordonnés de l'alligator, mes soldats saluaient, par un triple hourra d'enthousiasme, Yanis, le brave Yanis ressuscité, sain et sauf, hors du fleuve, et déjà rendu à mes côtés et demandant le cuchillo promis.

Il l'avait bien gagné...

Cependant l'alligator bondissait et tournoyait sans cesse, en proie à des convulsions terribles, et plus il soulevait d'écume, plus cette écume s'ensanglantait. Parfois il demeurait la tête plongée vers le sable et

la queue en l'air, parfois aussi il se redressait au-dessus du niveau du fleuve, à moitié corps, et, furieux, essayait de rugir en secouant la tête comme la secoue un cheval indompté qui sent pour la première fois le fer du mors sur les barres.

Ce fut alors que nous admirâmes l'adresse et le sang-froid de l'Indien.

Ce morceau de bois qu'il introduisit dans la gueule du monstre, quand le monstre voulut le happer, s'était implanté, par ses deux pointes à la fois, et dans le plancher de la mâchoire inférieure et dans la voûte palatine, et remplissait l'office d'un bâillon vertical, empêchant la jonction des râteliers.

Yanis eût été perdu si sa main eût tremblé, si les pointes du bâton posées maladroitement ou manquant d'aplomb eussent glissé sans trouer à la fois, en bas comme en haut, les dures membranes de cette gueule infernale.

Maintenant, plus l'alligator s'efforçait de vomir cette entrave, plus l'entrave pénétrait profondément dans les tissus, et il usait sa vigueur en vaines convulsions.

— Au lasso, s'écria l'Indien, au lasso d'achever la besogne!

Le Llanos, qui tenait son lasso tout lové, ne se fit pas prier pour intervenir dans la lutte. Il se campa fièrement la jambe gauche en avant, la jambe droite en arrière, le pied gauche solidement fixé sur le sol, le

pied droit ployé sur les orteils et le talon haut, et faisant tournoyer d'une main, la droite, les cercles de la lanière de cuir dont son autre main tenait une extrémité, il visa, calcula sa force de projection, et lança dans l'espace le lasso qui se déroula en sifflant, et dont le nœud coulant, sollicité par le poids des balles de fer, alla tomber droit sur l'alligator et glissa autour de sa tête et de son cou jusqu'aux pattes de devant.

— Hale dessus! commandai-je alors vivement; hale dessus, mes fils!

Et nous voilà tous attelés au lasso, dont le nœud étreint le cou du monstre.

— Il ne pourra sortir de ce nœud; le bâillon, qui tient toujours les mâchoires écartées, y fait obstacle d'un côté comme les pattes de l'autre. Halons donc de toutes nos forces... et amenons-le s'échouer sur le sable...

Je vous assure que le cuir de ce lasso était solide, et il avait besoin de l'être pour résister à la force de notre traction et aux soubresauts de l'animal qui se défendait par de violents contre-coups.

Mais nous en eûmes raison; et la nuit n'était pas encore noire qu'il gisait immobile sur la berge.

Je dis immobile, car mon ami Yanis qui, avait hâte d'essayer son nouveau cuchillo, lui larda le cœur, en engaînant sa lame par-dessous le ventre, entre les deux pattes, là où la peau sans écailles, ainsi que je

vous l'ai dit, n'est pas plus impénétrable que le cuir d'un taureau des pampas.

Sans cette visite du cuchillo au cœur du prisonnier, le prisonnier, qui a la vie dure, pouvait traîner son agonie pendant plus de vingt-quatre heures.

Je vous laisse à penser si nos hommes se taillèrent des rosbifs d'alligator.

On fit bombance. La chair n'était pas trop mauvaise, mais excessivement dure ; d'ailleurs, je me contentai de ma portion de jeune caïman. Je ne partage pas l'opinion des Indiens Cauxicunas, les citoyens du Tocantin, qui estiment au-dessus de toutes les viandes la viande parfumée de vieux *logartos* ou caïmans. J'achevai donc mon repas bien plus gaiement que je ne l'avais commencé, et je persiste à dire que la chair du pauxi ressemble à celle d'un alligator en bas âge et non pas à celle du lézard iguana.

Cet animal avait 18 pieds de long sur 10 de tour, à la région du ventre; et je crois que l'odeur de musc qu'il exhalait partait spécialement de ses parties sexuelles.

— Avez-vous vu des alligators à la Nouvelle-Zélande ? me demanda Gaspardo sans s'interrompre.

— Les rivières de l'île Sud ne sont ni assez larges ni assez chaudes, pour être fréquentées par ces messieurs, répondis-je.

— Alors ce n'est guère amusant d'y voyager.

— Oh! s'il n'y a pas d'alligators, il y a d'autres bêtes pour le moins aussi curieuses.

— Je me suis laissé dire que le plus gros animal de votre Nouvelle-Zélande était un petit rat, long comme mon pouce, ayant le poitrail rouge et portant besace sur son ventre.

— Je me suis laissé dire aussi que dans les montagnes des Kaikaldas (Tavai-Pounamou), vivaient d'autres rats, auprès desquels les éléphants d'Asie ne seraient que des pygmées; on y rencontre aussi des os fossiles d'oiseaux gigantesques.

— Les avez-vous vus?

— J'ai vu les os, des os de dinornis, d'épiornis ; j'ai vu au jardin des Plantes, à Paris, un œuf fossile gros comme un tambour.

— Et les rats-éléphants?

— Ma foi, non! ripostai-je, pas plus que vous n'avez vu sans doute votre ami Yanis planter un piquet dans la gueule d'un caïman.

Les convives se prirent à rire, et Gaspardo, outré de mon incrédulité, frappa du poing sur la table et jura ses grands dieux que la scène du bâillon n'était pas inventée à plaisir.

— Allons donc, maître Gaspard, ne vous fâchez pas, dit le métallurgiste; ce n'est pas à nous qu'il faut impunément conter pareille histoire : passe encore si elle avait le mérite de la nouveauté, mais c'est

vieux, très-vieux, excessivement vieux. Je me souviens d'avoir lu pareille chose dans Pline!

— Ah! voici la science qui s'en mêle, riposta Gaspardo. Eh bien! tant mieux, puisqu'un fait pareil s'est passé du temps de votre M. Pline, c'est une preuve qu'il a bien pu se renouveler devant moi.

Le raisonnement de l'hôte n'était pas dépourvu de bon sens, et me réconcilia avec lui, tandis que le pédantisme du métallurgiste m'offusquait; j'avais cru remarquer que cette espèce de fruit sec de l'École polytechnique posait pour l'homme de science, et n'ouvrait la bouche que dans le but de réfuter ou de censurer les phrases de nos conversations qui touchaient de près ou de loin à quelque chose de scientifique.

S'il se souvenait de Pline, je m'en souvenais aussi: je sentis tout à coup passer dans mon cerveau un éclair de mémoire, et m'écriai :

— Pline n'a jamais raconté ce que maître Gaspard nous raconte.

— Alors vous n'avez pas lu ses œuvres complètes, me dit-il, toujours avec un suprême ton de pédantisme, vous l'avez sans doute étudié daus une édition *expurgata*.

— Je ne l'ai pas étudié, mais je l'ai lu... et en entier, ne vous déplaise. Pline ne raconte pas la chose comme la raconte notre hôte ; il y a entre les deux versions une différence énorme. Pline dit seulement que certaines gens de *Teutyra*, une île située

je ne sais où, se rendent maîtres des crocodiles (des caïmans peut-être) en se jètant à la nage à leur poursuite et en sautant sur leur dos. Ainsi à cheval sur le crocodile, ils profitent du moment où celui-ci ouvre la gueule, et lui placent un fort bâton entre les mâchoires ; puis ils saisissent, de chaque main, chaque extrémité de ce bâton placé transversalement, et s'en servent comme d'un mors de bride pour diriger à leur volonté le susdit monstre. Voilà ce que raconte Pline, et j'en appelle à vous tous, messieurs, ceci ressemble-t-il au récit de don Gaspardo? non certes. J'ajouterai, — et vous serez de mon avis, — que quand même l'aventure de Yanis serait l'œuvre de l'imagination de don Gaspardo, elle n'en serait pas moins beaucoup plus vraisemblable que celle des cavaliers de Pline.

Don Gaspard me remercia d'un sourire, et le métallurgiste murmura quelques mots à son voisin. Il me réfutait, je crois, mais je n'entendais pas ses raisonnements.

— Parbleu, si ce monsieur n'est pas content, pensai-je presque tout haut, eh bien! je l'attendrai demain matin.

Évidemment les cornes de mosto avaient réveillé mon humeur belliqueuse.

L'homme aux filons, le métallurgiste, fut plus sage que moi, et me donna une leçon de modération en me demandant, d'un ton simple et franc, si je

croyais à l'efficacité de la graisse d'alligator, employée comme spécifique contre la sciatique et les rhumatismes en général.

— Presque tous les corps gras, répondis-je, peuvent être employés utilement en frictions; pourquoi ne se servirait-on pas de la graisse d'alligator?

— Réponse de sceptique!

— Soit, mais n'ayant pas expérimenté, je ne puis affirmer.

— Ah! j'avais oublié, reprit maître Gaspardo, de vous dire que Yanis, en sa qualité de propriétaire du caïman, recueillit la graisse adhérente aux boyaux de l'animal, ainsi que son fiel. Le fiel et la graisse guérissent la sciatique, les rhumatismes et la goutte. Me voilà vieux, ajouta-t-il, il faut qu'un de ces jours j'écrive à Lima, pour qu'on m'expédie un pot de cette graisse.

J'ai remarqué, dans le cours de mes voyages, que les matelots avaient une confiance aveugle dans les remèdes empruntés aux animaux les plus extraordinaires et les plus rares. Ainsi le blanc de baleine, l'huile de poisson soleil, l'huile produite par la pression des cœurs de certains oiseaux de mer, l'huile de foie de requin, etc., etc.. jouissent, parmi eux, d'une sainte considération; et ces hommes ne manquent jamais l'occasion d'en faire provision, non pas pour eux (ils ne s'en donneraient pas la peine) mais pour

la vieille grand'mère, le vieux grand-père, le vieux voisin, et même M. le curé de la paroisse.

Les anciennes pharmacopées contiennent une foule de médicaments extraits du règne animal ; les formulaires modernes en ont conservé quelques-uns, et je suis certain que l'analyse chimique y découvrirait des motifs plausibles de leur vogue ancienne, de même qu'elle nous révèle les principes médicamenteux de l'huile de foie de morue.

Mais si les éditions nouvelles du Codex se présentent expurgées d'un millier de recettes bizarres et fantastiques, la tradition orale s'est chargée d'en perpétuer le souvenir dans les classes populaires.

De là, tant de remèdes dits *remèdes de bonne femme*, et que je n'ai plus l'orgueil de repousser dédaigneusement depuis que j'ai reconnu qu'ils avaient presque tous leur raison d'être ou d'avoir été.

Exemple : Un homme souffre d'une rétention d'urine, une bonne femme intervient et lui dit : « Buvez de la tisane d'*herbe de propriétaire* et placez sur le bas-ventre un cataplasme de ces mêmes herbes. »

Le médecin ordinaire de la maison apprendra que la voisine lui fait concurrence, il se fâchera et traitera de *remèdes de bonne femme* le cataplasme et la tisane *aux herbes de propriétaire.*

Et il aura tort.

L'herbe de propriétaire n'est autre chose que la

pariétaire, germant et foisonnant sur les murs; or tout mur a son propriétaire, et le vrai nom de cette herbe s'est transformé en vertu de cette habitude que le peuple a toujours eue d'approprier un seul mot à plusieurs idées.

La pariétaire contient dans sa tige et dans ses feuilles du nitrate de potasse (sel de nitre), et c'est précisément du nitrate de potasse que le docteur, méprisant ce remède de bonne femme, ordonne à son malade.

Je pourrais citer bien d'autres exemples de pareilles coïncidences.

L'iodure de potassium, ce médicament si employé aujourd'hui, existe dans le foie de la morue et dans tous les animaux et végétaux maritimes. Nos matelots, en recueillant les huiles dont je viens de parler, recueillaient donc, sans le savoir, de véritables médicaments.

Je reviens au caïman, à l'alligator, aux crocodiles. Ces animaux doivent contenir dans leurs tissus des sels particuliers, dont les anciens constatèrent la présence et que les modernes pourraient remettre au jour. Un vieil auteur dit que leur épiploon, étendu sur le dos d'un individu malade de rhumatisme, le guérit en vingt-quatre heures.

Du temps des Romains, on ordonnait aux fiévreux de boire du bouillon de crocodile. Un almanach, publié à Mexico par les Espagnols, recommande aussi

le bouillon d'alligator, et préconise, comme souverain remède contre l'hydropisie, une poudre fabriquée avec les petites pierres que l'on trouve enchâssées dans les pattes de l'alligator.

Pline appelle *crocodilea* plusieurs remèdes extraits de cet animal, entre autres, une portion de l'intestin réduite en poudre.

Le sang du crocodile employé en lotions sur les yeux fortifie la vue, et, mélangé au fiel du même animal, fait disparaître les ulcères des paupières.

Malheureusement, on n'employait autrefois ces agents thérapeutiques qu'avec un cortége de pratiques mystérieuses; c'est pourquoi ils tombèrent en discrédit.

Je lis dans un Codex ancien :

« Pour guérir la fièvre quarte, on placera sur le patient un cœur de crocodile, enveloppé de laine de brebis entièrement noire, sans qu'il y ait autres couleurs mêlées parmi, et à la charge néanmoins que ladite brebis fournissant la laine soit de la première portée. »

Autre recette pour la même maladie :

« Le fiévreux portera pendue au cou une dent *œillère* de crocodile, laquelle dent est creuse et sera remplie d'encens, et il faudra pour guérir que le fiévreux reste cinq jours durant sans voir celui qui lui aura pendu cette dent au cou. »

Pline déclare qu'il suffit, pour être *bon compagnon*

avec les dames, de porter en bracelet une grosse dent de la mâchoire droite du crocodile. — Bizarre transmission des idées en des temps inconnus et par des voies incompréhensibles ! L'Indien de l'Orénoque qui se marie orne son corps de tout ce qu'il possède de plus riche et de plus beau. Eh bien ! ce qu'il estime le plus dans tout son attirail, c'est ce même bracelet formé de dents d'alligator enfilées par un cordonnet d'herbe. Sans le bracelet, il n'oserait pas se présenter devant son épouse aux premières heures de son mariage.

— Maître Gaspard ! demandai-je à notre hôte, avez-vous entendu parler de ces quatre pierres précieuses enchâssées dans les quatre pattes de l'alligator ?

— Jamais !

— Et de la pierre de bézoard ?

— Jamais non plus, et cependant je suis chasseur de vigognes et de lamas, comme je vous l'ai dit, et j'ai toujours éventré mon gibier sans y trouver jamais la susdite pierre.

Sa réponse me fit penser au capitaine Narborough, dont je parle au commencement de ce livre à propos des mines d'or. Cet Anglais visita tous les ports de l'Amérique du Sud, depuis la Plata jusque par delà le Cap Horn à Valdivia ; chaque fois qu'il descendit à terre il tua des guanaques, des vigognes, des lamas, les éventra, et inspecta minutieusement leurs

14.

intestins, sans jamais mettre la main sur le bézoard. La pierre de bézoard, ce merveilleux talisman, n'est je crois qu'un calcul urinaire ; aussi, le cherchait-on à tort dans les intestins de ces animaux.

— Mais, reprit Gaspard, si je n'ai pas vu les pierres précieuses de l'alligator, en revanche, j'ai vu dans son estomac une bonne brouettée de gros cailloux ; des silex arrondis, les uns gros comme le poing, les autres du double et du triple. — C'est par régime et de peur d'indigestion que le caïman se pave ainsi l'estomac.

— Il digère ces cailloux?

— Non, mais les cailloux aident à sa digestion. Le caïman déchire sa proie à belles dents et avale les morceaux sans les mâcher : viande, poils, os, tout y passe; les morceaux rendus dans l'estomac, il faut qu'ils diminuent de grosseur, qu'ils se ramollissent et qu'ils se divisent... Eh bien! les cailloux, ballottés par le mouvement de l'animal, s'entre-choquent et, en s'entre-choquant, concassent, broient, pilent et réduisent en bouillie cette masse alimentaire et la digestion commence... Alors l'alligator, fatigué d'avoir tant fait danser ce chargement de pierres, s'endort au soleil et ne s'éveille que lorsqu'il sent que les cailloux sont à sec dans le vide de son estomac.

— Bravo ! maître Gaspardo ! voilà de l'histoire naturelle.

Tandis que j'écris, ou plutôt que je transcris ces

notes de voyages, je lis, dans le récit des aventures d'un gentilhomme breton aux Philippines, M. de la Gironière, l'histoire d'un alligator envoyé de vie à trépas.

Le gentilhomme, procédant à l'inventaire de l'estomac du monstre, y trouva, en outre de plusieurs quartiers de chevaux et d'une paire de boucles d'oreilles ayant appartenu à une femme de chambre digérée par ce même monstre, cent cinquante livres de cailloux!

« Mon bon curé, dit le gentilhomme, croyait que chaque fois que l'alligator dévore un chrétien il avale en même temps un caillou ; mais il fut désabusé et s'écria : — Il est impossible que cet animal ait jamais avalé un si grand nombre de fidèles! »

Je voulais poser plusieurs questions à notre hôte, questions relatives à l'alligator, mais le vin lui rendait tellement la mémoire, que je ne pus l'arracher aux souvenirs du général Sucre et de Bolivar ; je restai donc dans le doute, et j'y suis encore, relativement aux faits suivants :

Est-il vrai que l'alligator n'a pas de langue?

Est-il vrai que ses intestins ne se terminent pas par un conduit excrémentitiel, et qu'il vomit par la gueule ce qu'il ne peut s'assimiler ?

Est-il vrai qu'il possède quatre yeux, deux en haut de la tête et deux en bas?

Est-il vrai que la femelle seule peut sortir de l'eau?

qu'il porte ses petits sur son dos ; et que, pour se garantir d'être poursuivi par lui, on n'a qu'à se frotter le corps avec sa graisse, ou qu'à posséder dans sa poche une *bouza* ou *nang-kanvagan*, fruit d'une espèce de roseau?

Je voulais encore lui demander si, lorsque l'alligator de l'Orénoque s'endort, gueule béante, les petits oiseaux de la contrée viennent lui curer les dents, à l'instar du roitelet, très-friand des bribes de poissons restées dans les mâchoires des crocodiles du Nil.

Il m'aurait dit, enfin, si les mulots de la Guyane sont aussi indiscrets que les mulots d'Égypte, qui passent, rapides comme un trait, par le gosier du monstre et le font mourir en lui grignotant les boyaux.

J'avais, moi aussi, mon contingent d'histoires ou de contes à débiter sur cette bête presque apocalyptique. Tantôt les riverains de l'Amazone se servent du lasso pour appréhender le caïman par le cou ou par le milieu du corps, tantôt ils piquent une tête dans le sillage de l'animal, et vont lui lier les pattes de derrière, à l'aide d'un nœud coulant, et le halent sur le rivage, où ils le maintiennent renversé sur le dos et le ventre en l'air, avec d'autres cordes qui rattachent à de gros pieux enfoncés dans le sable, la tête et la queue du monstre. Puis ils l'écorchent vif, sauf la tête et la queue, et glissent par-dessous son dos des bandes d'écorce de sapin résineux qu'ils entre-croisent sur le

ventre, et, cette toilette achevée, ils y mettent le feu. Le caïman, chatouillé par l'incendie, rugit et s'épuise en vains soubresauts; on coupe ses liens; il bondit alors vers ses ennemis, qui dansent une ronde autour de lui et hurlent de joie; il bondit, mais la fournaise bondit avec lui, et bientôt il se tort et meurt consumé par les flammes.

Les caïmans représentent, dans le nouveau monde, les sauriens, les plesiosaures, etc., des premiers temps de la création. Le licencié Pallacios, dans ses rapports au roi d'Espagne (1576), parle de caïmans de trente pieds de longueur; il raconte qu'un taureau des plus robustes, traversant une rivière, fut attaqué par un de ces alligators qui le saisit par la queue au moment où il sautait sur la rive, et l'attira avec tant de force qu'il l'entraîna sous l'eau où il le dévora. Les alligators de la rivière de Guyaquil se nomment *lagartos*; souvent on les voit étendus sur le rivage et se chauffant au soleil; on dirait des troncs d'arbres rejetés par les marées, si leurs grandes gueules n'étaient entre-bâillées et si une insupportable odeur de musc ne trahissait au loin leur présence. Ils ne s'inquiètent de rien quand ils s'abandonnent ainsi aux douceurs de la sieste; les canots, les chariots, les hommes et les animaux passent et repassent auprès d'eux sans réveiller leur convoitise. Les mouches, friandes du molimen dont sont enduites leurs langues, viennent s'y abattre par essaims, et quand elles y sont entassées

en couches épaisses, le monstre laisse retomber sa mâchoire supérieure et les avale en bloc.

On rencontre, au milieu des plaines de Babaoyo, des caïmans enterrés vivants dans les glaises jusqu'au cou. Quand les grandes pluies transforment ces plaines en savanes, les bestiaux se réfugient sur les hauteurs, et les caïmans viennent rôder autour des terrains non submergés. Mais tandis qu'ils guettent leur proie, les pluies cessent, et la savane se dessèche si rapidement aux rayons du soleil des tropiques que les lagartos, surpris, demeurent prisonniers dans la vase et sont obligés d'attendre de nouvelles pluies pour regagner le cours d'eau le plus voisin. On prétend que, passés ainsi à l'état de bornes, ils peuvent vivre six ou sept mois, grâce aux insectes qu'ils capturent en bâillant. L'Indien qui les rencontre alors les tue d'un coup de lance au défaut de l'épaule.

Ces animaux ne sont pas toujours brutalement voraces ; ils savent chasser et chasser très-habilement ; ils se réunissent par escouades de dix ou douze à l'embouchure des rivières, et, lorsque la marée monte, trois ou quatre d'entre eux suivent le flux jusqu'à ses limites et redescendent ensuite le courant en fouillant le lit du fleuve, en balayant le dessous des rives et en fouettant les vases avec leur queue, afin de rabattre les poissons vers les confrères qui stationnent dans l'estuaire.

Éminemment amphibies, ils peuvent fournir d'assez

longues traites sur terre, se cachent le jour dans les herbes, et n'attaquent les bestiaux que la nuit ; les chiens, les poulains, les bœufs, tous les animaux domestiques enfin redoutent leur approche et pressentent le danger. Quand un chien veut boire à une rivière, il a la précaution d'aboyer sur un point quelconque du rivage, afin d'y attirer le caïman, et il court se désaltérer plus loin, tandis que son ennemi se dirige vers l'endroit où il a entendu des aboiements.

Je ne sais plus quelle ville de l'Orénoque fut épouvantée par le drame suivant :

Un soir de fête, la population se promenait dans l'Almendra, une allée de platanes et de magnolias longeant le fleuve. Deux fiancés, s'isolant de la foule, erraient sur la berge ; ils étaient heureux, ils causaient d'amour, et s'arrêtaient de temps en temps pour contempler leurs ombres réunies qui flottaient à la surface miroitante de l'onde et grandissaient à mesure que le soleil baissait à l'horizon. Tout à coup, la jeune fille pousse un cri et chancelle ; l'amant croit qu'une feuille de cactus retient le bas de sa robe, et tend les bras pour la soutenir. Mais, horreur ! il voit, ou plutôt il ne voit rien, et tombe évanoui, tandis qu'un gigantesque alligator, qui s'est élancé hors de l'eau, saisit entre ses mâchoires les jambes de sa bien-aimée et l'entraîne dans le fleuve.

Les alligators auraient depuis longtemps dépeuplé le voisinage des fleuves, si leur nombreuse progéni-

ture grandissait sans être décimée. Une femelle pond une trentaine d'œufs en vingt-quatre heures. Ils sont gros comme ceux de l'oie, quelquefois comme ceux de l'autruche, et leur membrane est blanche et dure ; les Indiens, qui en sont très-friands, répandent leur contenu sur une pierre avant de les manger, afin de leur faire perdre leur forte odeur de musc.

La femelle recouvre sa ponte de sable, se roule par-dessus, et, plus rusée que la tortue, se roule encore sur le sable en rentrant dans la rivière, afin de dérober aux ravisseurs les traces de ses pattes. Mais les gallinasos, espèces de dindes buses, veillent non loin de là et détruisent souvent des couvées entières. Les Indiens, de leur côté, ont des chiens dressés à la recherche des œufs de caïman. La ponte faite, le mâle et la femelle ne s'en occupent plus que lorsque l'instinct les avertit que le moment de l'éclosion est arrivé. Ils se rendent alors au nid si rien ne s'y oppose ; la femelle déterre les œufs et les casse avec précaution : les petits, en liberté, se mettent à courir sur le sable dans la direction de l'eau ; mais les gallinasos fondent aussitôt sur eux, et le mâle, qui, lui aussi, paraît être venu là dans le même but que les oiseaux de proie, et non pour protéger ses enfants, commence à croquer tous ceux qu'il peut attraper. Ceux seulement qui parviennent à grimper sur le dos de la mère ou qui peuvent entrer dans le fleuve, ont la vie sauve,

Le baron de la Hontan, qui a écrit des mémoires sur l'Amérique du nord au dix-septième siècle, traduit ainsi les vers de l'*Arioste* sur le caïman ou plutôt sur le crocodile :

Il croît sur le rivage et dedans la rivière ;
Il écrase les gens d'une dent meurtrière,
Il se nourrit des corps des pauvres voyageurs,
Des malheureux passants et des navigateurs.

Je voulais demander aux praticiens des fleuves de la zone torride si toutes ces choses racontées sur les alligators étaient vraies ou fausses; mais il n'y avait plus moyen de placer son mot dans la conversation, et Gaspardo s'était emparé de l'attention des convives qui, devenus presque Chiliens, l'écoutaient d'autant plus religieusement qu'il racontait les luttes héroïques des créoles contre les tyrans espagnols.

Minuit sonnait et l'on ne pensait guère à se mettre au lit.

Les domestiques avaient enlevé les plats du dîner, le café fumait dans nos tasses, les cigares s'allumaient, et maître Gaspard déployait toute sa faconde, toute son éloquence. Que n'ai-je pu sténographier ses récits! Il raconta comment, de brigand de la Loire, il était devenu *guérillas* vénézuélien ; comment, sur le point d'aller se fixer au *Champ d'asile*, il avait préféré vouer ses forces et son sang à la défense de la liberté, morte et enterrée sur le continent du vieux monde,

mais ressuscitée dans les Amériques ; comment le général Sucre l'avait pris en affection, et combien Bolivar estimait son courage et son dévouement.

Il venait de s'arrêter pour reprendre haleine et humer son café, quand un de nous lui demanda ce que c'était que Bolivar, comme homme.

« — Oh ! s'écria-t-il, Bolivar? voilà Bolivar ! trente-cinq ans de mon temps ; taille moyenne, maigre et actif, le regard vif et scrutateur, et la physionomie marquée au cachet de la patience et de la résignation.

» L'armée patriote n'avait que des haillons pour uniformes. Bolivar et sa garde s'étaient revêtus des habillements confectionnés pour la marine anglaise, défroques mises au rebut par l'inspecteur général de la marine, et que son agent à Londres avait achetées de l'Amirauté.

» Il portait donc une veste de gros drap bleu et un pantalon de la même étoffe; cette veste courte et ronde lui serrait la taille ; des brandebourgs de laine rouge ornementaient la poitrine, en se cramponnant à trois rangées de boutons de cuivre doré, en forme de pain de sucre... Je ne sais à quel propos on a inventé à Paris le chapeau *bolivard*. Le libérateur se coiffait d'un casque de dragon, présent d'un négociant de l'île de la Trinité, et marchait avec des sandales (*alpargalas*) ; il portait parfois un sabre courbe et une paire de pistolets à sa ceinture, et ne paraissait jamais devant ses troupes qu'armé d'une petite

lance légère, à bannière noire, sur laquelle ressortaient en broderie blanche un crâne et des os en croix, avec cette devise : MUERTÉ O LIBERTAD ! [1]

» En route, il s'enveloppait d'un *sclavina*, large manteau espagnol.

» Au combat de la vallée de Semen, funeste journée où l'armée patriote perdit ses meilleurs soldats, Bolivar échangea son casque de dragon contre un bonnet de peau de léopard. Il tua de sa propre main et d'un coup de lance le porte-étendard d'un de ses régiments qui prenait la fuite, puis, saisissant ce drapeau, il le lança au milieu des Espagnols, et cria à ses soldats d'aller le reprendre, et le drapeau fut repris par les patriotes.

» Bolivar, qui avait fait serment de ne remettre l'épée au fourreau que lorsqu'il n'y aurait plus un soldat de l'armée royaliste depuis la Colombie jusqu'au cap Horn, poursuivit sa tâche en aidant à l'affranchissement du Pérou, du haut Chili et enfin de l'archipel de Chiloé.

Je vous ai dit que Bolivar m'avait honoré de sa confiance ; une fois, il me chargea d'une mission très-importante.

» Nous avions battu les royalistes à Vargas, et Bolivar attendait, pour marcher vers la capitale de la Nouvelle-Grenade, Bogota, des renseignements certains sur les forces des Espagnols, renseignements

[1] La liberté ou la mort !

qu'une jeune fille de Bogota devait lui envoyer par un messager de confiance.

» Bolivar me chargea d'aller au-devant de ce messager, que je rencontrerais auprès du poste de Boyaca, et, dans le cas où le messager ne serait pas là au jour et à l'heure convenus, je poursuivrais ma route jusqu'à Bogota, et je m'aboucherais avec *la Pola*, la belle donna Apolinaria Zalabarriata, la madone des patriotes, comme on l'appela plus tard. Le Messager n'étant pas à Boyaca, je l'attendis pendant une heure , et, revêtu du costume de frère mendiant, je traversai l'armée royaliste, et pénétrai dans Bogota au point du jour. La consternation y régnait. Zamario, le vice-roi, instruit de la défaite des Espagnols à Vargas et de l'approche des indépendants, organisait la résistance, e et envoyait exprès sur exprès aux troupes débandées, pour qu'elles revinssent se concentrer autour de la ville ; et, comme il redoutait une révolte de la population, il cherchait à l'intimider par la menace des plus cruels supplices.

» Je vis sur la grande place une potence dressée en face des fenêtres de son palais ; des gradins s'élevaient alentour ; sur ces gradins, on amenait, pieds et poings liés, tous ceux que les espions lui signalaient comme suspects de patriotisme, et la pendaison allait son train, et les victimes, en s'y asseyant, éprouvaient l'horreur de voir exécuter les victimes arrivées avant elles.

» Zamario, revêtu d'un costume de moine, travestissement qu'il avait pris pour s'humilier, disait-il, et implorer plus efficacement l'assistance de Dieu, Zamario, du haut de son balcon, veillait à ce que les bourreaux expédiassent rapidement les suspects.

» Vers dix heures du matin, il quitta le balcon : les victimes manquaient...

» J'appris alors qu'il allait assister à l'audience d'une cour martiale chargée de juger quelques personnes accusées d'avoir entretenu des relations avec Bolivar. Je ne pus savoir quels étaient ces malheureux, car presque tous les habitants s'étaient retirés dans leurs maisons et n'osaient s'entretenir des nouvelles du jour, et j'aurais couru grand risque de m'adresser à un espion en accostant dans la rue le premier venu.

» Je pris donc le parti d'aller à l'audience, espérant trouver dans la foule des spectateurs un des moines de l'ordre dont je portais le costume; il me serait alors plus facile de m'enquérir de ce qui se passait et d'aviser au moyen de pénétrer près de la Pola.

» Mais quel ne fut pas mon étonnement lorsque, sur le banc des accusés, je vis donna Apolinaria elle-même, la belle Pola, enchaînée, bras contre bras, avec un grand jeune homme que l'accusation représentait comme son complice et son fiancé. Le messager que j'avais attendu vainement à Boyaca était tombé entre les mains des espions du vice-roi, et,

menacé d'être mis à mort, il avait révélé le secret de la Pola.

» Le procès ne fut pas long. On accusait la jeune fille d'avoir depuis longtemps envoyé à Bolivar des notes sur le chiffre des garnisons espagnoles dans la Nouvelle-Grenade, sur les mouvements des troupes, sur les plans d'opération et sur les forces préposées à la défense de la capitale.

» On l'accusait d'avoir corrompu un grand nombre d'officiers espagnols en les invitant à ses *tertullias*, où elle s'efforçait d'obtenir les renseignements nécessaires à ses trahisons; elle les enivrait de danses, de sourires et de galanteries, et feignait de s'alàrmer sur leur sort en leur demandant à quel poste on devait les envoyer.

» On l'accusait aussi d'avoir un grand nombre de complices, et on lui demanda leurs noms.

» — Je n'ai pas de complices, répondit-elle d'une voix ferme.

» — Pourquoi n'avez-vous pas révélé le crime de cette femme? dit le président au fiancé.

» — Il l'ignorait, s'empressa-t-elle de répondre; il n'est pas coupable.

» — Je savais tout! s'écria celui-ci.

» Et la Pola, levant vers lui la tête, le récompensa d'un long regard de tendresse.

» La condamnation prononcée, on les mit en chapelle, et ils y restèrent jusqu'au lendemain ma-

tin; Zamario espérait qu'ils feraient des révélations.

» Pendant ce temps-là, j'étais parvenu à nouer des relations. La majorité du peuple, exaspérée par la cruauté et l'avarice de Zamario, n'attendait qu'un moment favorable pour se soulever, et si l'armée de Bolivar n'eût pas été si éloignée, peut-être aurions-nous eu le temps de venir arracher à la mort l'infortunée Pola.

» Que pouvais-je faire seul? Appeler les Bogotiens aux armes? ils étaient trop abrutis par la peur, et la tentative aurait échoué, à la plus grande gloire de Zamario! Je résolus donc de retourner aussitôt vers Bolivar, et, au point du jour, je quittai le couvent où je m'étais réfugié pendant la nuit, et je partis avec l'espoir que la Pola et son fiancé ne seraient pas exécutés.

» Mais je ne connaissais guère le caractère féroce du vice-roi.

» En traversant la *plaza* pour rejoindre la route de Tuaza, je fus étonné de la voir déjà remplie de soldats et de groupes de gens du peuple, qui, peu à peu, formèrent une foule considérable.

» La potence était toujours dressée, mais sans bourreau, et devant elle stationnait une compagnie de grenadiers au port d'armes.

» Je m'arrêtai dans la foule, et j'entendis qu'on parlait de l'exécution de dona Apolinaria, qui allait être fusillée avec son fiancé.

» Jamais je n'oublierai cette scène d'horreur. Zamario, entouré de sa cour, apparut à son balcon au moment où les deux jeunes fiancés enchaînés arrivèrent sur la place et furent conduits au *banquillo*, ce siége sur lequel les grenadiers fusillent à dix pas.

» Ils portaient tous deux la tête haute et fière, et les moines confesseurs les harcelaient d'exhortations et même, disait-on, leur promettaient grâce entière s'ils voulaient faire des révélations.

» La Pola fut inébranlable.

» Son amant voulut parler, mais elle le supplia de se taire, et il se tut.

» Vint alors un nouveau moine, député par Zamario. Il promit grâce entière au prix des révélations, et menaça d'une damnation éternelle.

» Refus des deux victimes.

» Enfin Zamario donna le signal et les grenadiers épaulèrent leurs armes.

» En ce pays, on ne prend pas la peine de bander les yeux aux condamnés. Aussi, la Pola, vaincue un moment par l'idée de la mort, s'écria-t-elle à la vue de ces canons de fusils :

» — *Conque verdugos teneis valor de mater una muger!* [1]

» — Courage, bien-aimée! reprit à haute voix le

[1] Bourreaux, vous aurez donc le courage d'assassiner une femme!

fiancé. Nous mourons pour la patrie, et nous mourons ensemble!

Alors, de la main qui lui restait libre, la jeune femme releva sa *saya*, sa mantille, s'en couvrit la figure, et, tandis qu'elle chancelait avant que de tomber sous la décharge des mousquets, le peuple put lire ces mots, qui apparurent brodés en lettres d'or sur son corsage : VIVA LA PATRIA!

» Les femmes ont souvent montré un dévouement, un courage surhumains dans cette longue guerre. J'ai connu à Popayan une jeune veuve que j'eusse bien épousée alors, s'il m'eût été permis de planter ma tente dans ses domaines, comme je l'ai plantée depuis lors à Conception. Cette veuve était immensément riche, la plus riche, sans nul doute, de tous les richards des deux Amériques. Aussi, avait-elle perdu son nom de famille et ne la connaissait-on plus que sous celui de la *Viuda rica*, la riche veuve.

» Elle versa, pendant dix ans, tous ses revenus dans le trésor très-peu fourni de l'armée patriote; elle subit des impositions extraordinaires, des contributions écrasantes et se montra toujours prête à faire de nouveaux sacrifices.

» Marino, le général, se plaignait un jour devant de ce que son artillerie manquait de boulets.

» — Consolez-vous, lui dit-elle, plutôt que de vous voir en manquer tout à fait j'en ferai fondre en or.

» A propos d'or fondu, je me souviens que l'on

conservait à Popayan, dans une salle de la bibliothèque, des sauterelles, des escargots, des lézards, des fruits en or massif, trouvés dans les tombeaux des anciens incas.

» Les Espagnols, pendant cette guerre, firent monnayer tout cela pour solder leurs troupes.

» Ah! quelle guerre que cette guerre de l'Indépendance! Jamais de prisonniers! Les royalistes surpris par les patriotes : fusillés! les patriotes surpris par les royalistes : fusillés aussi! fusillés ceux qui demandaient merci et ceux qui tombaient blessés dans a retraite, et ceux qu'on abandonnait malades ou nvalides dans les ambulances et les hôpitaux!

» C'était bien vraiment la *guerra a la muerte!*

» Voici des faits qu'on peut porter à l'*Avoir* des deux parts.

» Gabazo, garde-côte au service de l'Espagne, massacrait quiconque mettait le pied sur le littoral confié à sa surveillance sans être muni d'un sauf-conduit.

» Trois cents soldats espagnols renfermés dans le fort de Guyana la Vieja demandent à capituler. — Brion, notre amiral, leur fait mettre bas les armes, puis ordonne à ses matelots de les abattre à coups de hache. — Quinze jours après, je me détournai pour passer au vent du fort... Les trois cents cadavres pourrissaient dans la cour et infectaient les environs.

» Le gouvernement espagnol donna des commis-

sions de capitaines à Bovez et à Yanes, qui enrôlèrent des nègres et des *zambos*[1]. Ils mirent tout à feu et à sang au nom de Sa Majesté Catholique. Leur troupe, surnommée la Troupe infernale, se recrutait parmi les esclaves. Mort aux maîtres! tel était leur cri de ralliement.

Paez commandait un régiment formé de Llanos, cavaliers des plaines et des savanes. Ces hommes tuaient ou étaient tués... pas de milieu! Leur général était bien digne d'eux. surprend un jour un bataillon de fantassins royalistes au milieu d'une prairie. Les Espagnols se défendent, se forment en bataillon carré et ne se laissent pas entamer par de nombreuses charges de cavalerie. L'officier qui les commandait, voyant que toute résistance était inutile, n'avait essayé de combattre, pendant quelque temps, que dans l'espoir de capituler plus avantageusement. Mais Paez, irrité de cette résistance, résolut d'en finir par un nouveau procédé: il ordonne à son régiment de faire rabattre sur les Espagnols un troupeau de bœufs sauvages qui paissaient non loin de là. Ces bœufs, exités par les coups de lance des Llanos, se précipitent furieux sur les Espagnols, qui faiblissent d'abord en désordre, mais parviennent à se reformer en carré. Paez, de plus en plus exaspéré, invente alors un autre mode de destruction, un mode atroce. Il dé-

[1] Bâtards de nègres et de mulâtres.

tache de son bataillon une cinquantaine de soldats, leur ordonne de fourrager les hautes herbes des prairies et de placer ces fagots d'herbe à quelque distance des royalistes et du côté du vent; puis il y met le feu.

Le vent pousse la fumée sur les royalistes, les flammes s'étendent, et bientôt un cercle de feu entoure et dévore ces malheureux, qui ne peuvent fuir sans tomber sous la lance des *Llanos*.

» Ce même Paez amusait parfois ses soldats en attachant deux *verdugos* (bourreaux, — surnom donné aux Espagnols) à la queue d'un canon de 18 livres de balles; les soldats applaudissaient quand, après l'explosion, ils voyaient épars au loin sur le sol, des morceaux informes de chair humaine, des lambeaux d'individus; le pied droit de l'un ici et dix pas plus loin le pied gauche d'un autre, tombé à côté de la main droite de son compagnon de supplice.

» Le colonel Ximenès, surnommé *el Caricordato*, à cause d'une cicatrice à son visage, ne fusillait pas ses prisonniers, il les noyait. Il les attachait deux par deux et dos à dos, puis il leur promettait leur grâce s'ils consentaient à crier : *Vive Ferdinand!* Criaient-ils ou ne criaient-ils pas, n'importe, on les jetait à la rivière, et l'heureux colonel jouissait longtemps des efforts de ces infortunés, cherchant à se sauver à la nage. En effet, rien n'était plus plaisant que de voir

deux hommes liés dos à dos, l'un nageant à droite, l'autre à gauche.

» Ximenès, prisonnier à Boyaca, a été fusillé.

» Valdez, un autre général patriote, exerçait sa cruauté jusque sur ses soldats. Il faut avouer que cela était parfois nécessaire. Ainsi, à la suite d'une campagne par delà la Cordillère de Popayan, une épidémie de désertion se manifesta parmi les recrues; on dut, pour couper court au mal, instituer un tribunal militaire qui condamna et fit exécuter sans désemparer tous les déserteurs ramenés au camp.

» Chaque jour donc, on fusillait. Valdez, quelquefois, permettait à deux condamnés de jouer aux dés à qui serait exécuté. Celui qui amenait le plus fort point était sauvé, l'autre mourait; cependant Valdez, en des instants de bonne humeur, graciait les deux joueurs lorsque très-peu d'unités manquaient à l'appoint du perdant.

» Il arriva que deux frères jumeaux, condamnés à mort comme déserteurs, eurent permission de jouer leur fusillade aux dés; mais ils éprouvèrent une si forte émotion, qu'ils tremblèrent de tous leurs membres, et qu'il leur fut impossible de secouer le cornet atidique et de projeter les dés sur la peau de tambour servant de table à jouer. Des officiers de la même compagnie consultèrent le sort à leur place. Chose extraordinaire! le premier joueur amena 18, le second joueur, 18 aussi : égalité. On recommence:

21 pour le premier numéro; déjà le frère au 21 jetait sur son frère un long regard d'adieu. Le cornet du second se vide, et le même chiffre de 21 répond au chiffre du premier! On recommence une troisième fois : même résultat encore.

» Valdez, informé de cette persistance du sort à favoriser les deux frères, leur fit grâce de la vie.

» Royalistes et républicains semblaient lutter à qui l'emporterait en cruautés. Un général indépendant anéantit un jour, à l'aide de canons chargés à mitraille et tirés à bout portant, trois cents soldats de l'armée royaliste acculés dans le fond d'un ravin. Le lendemain, le général Parada fit empaler trois cents Indiens de Barbacoa, partisans républicains, et laissa les cadavres exposés sur des pieux, au bord du Lelembis, et alignés comme s'il les avait passés en revue avant de continuer sa route.

» Je n'en finirais pas si je vous racontais la centième partie seulement des horreurs commises pendant cette guerre de huit années. Je dis huit années, car je compte depuis la révolte de Lima, en 1810, jusqu'à la bataille de Maipu, en 1818, où j'ai eu l'honneur d'avoir mon cheval tué sous moi et d'offrir au commandant en chef des troupes chiliennes et buenos-ayriennes, le général San-Martin, une goutte d'aguardiente. Oui, il a bu dans cette petite gourde que vous voyez pendue à la muraille, auprès du miroir. Cette petite gourde!... j'ai cueilli moi-même

cette petite gourde dans le jardinet de feu mon père, un jardinet auprès du grand jardin de Louis XIV, sur la route de Saint-Cyr. Quand je partis conscrit, je l'emportai en bandoulière, à l'aide d'un galon rouge qui aurait pu servir à fabriquer des sardines pour une douzaine de caporaux; elle me suivit partout, à la bataille et dans l'exil. Elle n'est plus bonne à rien, maintenant, qu'à me rappeler ma jeunesse; et depuis que le général San-Martin y a collé ses lèvres, personne ne s'y est désaltéré...

» Tenez, messieurs, voyez plutôt. »

Et il alla décrocher sa gourde et nous la montra percée d'une balle.

« — Cette balle, ajouta-t-il, est venue trouer ce pauvre bijou, juste au moment où le général San-Martin avalait mon aguardiente.

» Ah! c'était un grand homme, lui aussi, le général San-Martin; j'ai eu la chance de servir sous les trois plus honorables citoyens de l'Amérique du Sud : Bolivar, Sucre et San-Martin. »

Et cela disant, il remit à sa place la sainte relique.

Il y eut alors un temps d'arrêt dans la narration de maître Gaspard; il entr'ouvrit un des volets de la chambre pour en renouveler l'air. Le crépuscule du matin bleuissait déjà et nous quittâmes la table.

J'espérais pouvoir passer une nouvelle soirée à écouter les récits de Gaspardo, mais il fallut dès midi regagner Talcahuana, et le capitaine donna à l'impro-

viste le signal du départ pour France. Il fut puni de sa précipitation. Une tempête épouvantable nous accueillit par le travers de *la Mocha*. Des coups de mer endommagèrent les hauts de notre pauvre navire, et, pour échapper à l'ouragan et réparer nos avaries, nous nous réfugiâmes dans la baie de San-Carlos de Chiloé.

VII

La terre se voyait dès le matin, mais les brises du sud-ouest avaient amoncelé tant de nuages sur les sommets de ses collines, que les mamelles de *Huchupulli* et le cap nord de la péninsule de Lucay n'étaient pas reconnaissables. Au plus près du vent, sous nos bas ris, et, nos basses voiles carguées, nous restâmes à tanguer debout à la lame jusque vers midi ; un rayon de soleil vint nous apporter une bonne latitude. Alors le capitaine cria : « Laisse arriver ! » et, pointant sa carte, il fit gouverner droit sur les Farallones de Carelmapu.

Mon Dieu ! je me souviendrai toujours des transes qui nous gelèrent le cœur, mais que nous nous dissimulions avec un sourire forcé et un vernis de sang-froid sur le visage, pendant les trois heures de marche que nous employâmes pour arriver en dedans du port anglais.

La mer montait derrière nous et son écume bondissait sur notre couronnement... et quand le navire, après avoir traversé le creux d'une lame, s'élevait sur la pente d'une autre, le flot embarquait par-dessus les pavois et balayait le tillac. Puis la marée et le courant nous drossaient sur la pointe Huchupulli, et le long de la côte nous voyions partout des rochers à fleur d'eau ; nous les entendions qui mugissaient et qui demandaient, les bons *charpentiers* qu'ils sont, à dépecer sur notre pauvre navire! Oui, il fallait le mouillage ou le naufrage!

Avec une pareille tempête, il n'eût jamais été possible de se haler au large, dès la veille même, eussions-nous été le plus fin voilier ou boulinier de toutes les marines du monde.

Nous avançâmes donc toujours filant dix nœuds, rasant de près la base de Huapacho et le cap de Tenuy, et redoutant surtout deux choses dans une mer aussi peu maniable : l'épaississement de la brume et la rupture des drosses du gouvernail ; mais bientôt nous lofâmes au E.-S.-E. Les Farallones reculèrent derrière nous; le port anglais s'ouvrit; l'île Sebastiene et son grand banc de sable, où plus d'un navire s'est échoué, défilèrent à bâbord ; l'îlot de Cothinos s'approcha, et la brume eut beau s'épaissir, nous ne la redoutions plus, car le fort d'Agui apparaissait tout près de nous à tribord, avec son pâté de rochers pour piédestal, ses canons démantelés, son mât de pa-

villon enté sur le tronc pourri d'un arbre, et sa guérite abandonnée aux poules...

Deux bricks mouillés à la pointe des Arènes nous servaient de jalons. — Nous allâmes les rejoindre sur une mer devenue aussi calme et aussi plate que la face d'un étang, et nous rangeâmes de près les rochers de Pechucara, cachés entre deux eaux à mer haute et sur lesquels on voit encore la carcasse d'un baleinier français, *la Flavie*, naufragé voilà bientôtsix ans.

Oh! quelle sensation, inconnue de tous ceux qui n'ont pas navigué, j'éprouvai alors! avoir l'ouïe fatiguée depuis bien longtemps par les bruits de la mer et de la tempête, et tout à coup, sans quitter le tillac du navire, ne plus entendre la mer qui déferlait, la tempête qui grondait! quelle sensation! Prenez une baguette magique, un talisman, s'il en existe encore au monde, et allez-vous-en au bal d'un théâtre et partout ailleurs où la foule est folle et bruyante, criarde, bondissante et fouettée par l'harmonie des cuivres et des tambours! Là, quand tout ce bruit vous aura brisé la tête et que vos oreilles crieront merci, que votre baguette, votre talisman impose soudain à l'orchestre et à la foule un silence absolu... un silence irrévocable... le silence de la tombe... Puis écoutez alors. — Je crois que vous aurez une faible idée de cette sensation que j'éprouvai quand l'*Asia* laissa tomber son ancre dans les vases de la pointe des Arènes.

Je dirigeai mes regards à l'est du mouillage, vers la plage de l'*Ulclengtuman*, afin d'y apercevoir la ville capitale de l'archipel de Chiloé; mais la brume était si épaisse que je ne la découvris que le lendemain, environ à trois milles de nous, étayée sur deux collines et s'avançant sur la plage jusqu'aux batteries ruinées du Molo et de Campo-Santo. — Cette ville me fit l'effet d'une ville morte et abandonnée. Pourquoi? C'est que pas une cheminée ne se dressait au faîte des maisons... C'est que pas une joyeuse banderole de fumée ne dansait dans l'atmosphère, et nous étions encore en hiver, et nous autres marins accoutumés aux froides brises du large nous grelottions ici, même sous les rayons du soleil. — Au Brésil, entre les tropiques, je conçois qu'un logis soit eunuque comme un logis de San-Carlos, et qu'il n'ait pas de tuyaux de cheminées sur son toit; mais à Chiloé, sous une latitude presque perpétuellement pluvieuse et sur un terrain que nulle montagne ne protége contre le vent de sud-ouest, je ne le comprends pas plus que je ne le comprendrais en France; et croyez-vous qu'en dehors de la zone torride, on puisse trouver un rassemblement de demeures humaines ayant un aspect plus morne, plus triste, plus sépulcral qu'une ville sans cheminées?... Cependant, on se chauffe à Chiloé... J'y ai vu de belles Chilottes accroupies devant leurs *brazeros*, et plus d'une fois la chaleur des salons m'a tellement suffoqué,

qu'il m'a fallu sortir pour respirer au grand air !

Quiconque rencontrera un marin baleinier, peut lui parler de San-Carlos (tous les baleiniers connaissent San-Carlos); et, pour peu que ce marin soit causeur, il en contera tant, tant, que l'on conviendra avec lui que San-Carlos pourrait être le paradis des mahométans sur la terre.

J'avais contemplé le dévergondage des mœurs chiliennes à la Conception et à Talcahuana, et je l'avais trouvé bien grand... Mais en réfléchissant sur les désordres de Chiloé, je donne l'absolution aux Chiliennes du nord... Je les déclare vertueuses... et je me tais!

J'ai tout oublié pour elles... J'ai renoncé à mes longues courses dans les campagnes... à mon herbier, à mon musée... Gouvernement, finances, industrie, commerce, je ne connais rien dans Chiloé qu'elles seules... je n'ai rien vu qu'elles seules !...

Et aujourd'hui, devant la mère patrie, loin, bien loin de leur hémisphère, je les aime encore, ces joyeuses Chilottes : je les aime tant, que je ne les méprise plus, que je ne les condamne plus... car les fautes, chez elles, ne sont pas volontaires...

La dépravation ne règne pas seulement dans les familles prolétaires. L'aristocratie, elle aussi, est profondément gangrenée. D'où vient donc cette immoralité générale, cette débauche incessante et sans scandale, cette impudicité quêteuse qui n'attend

même pas la nuit pour mendier dans la rue? Est-ce que les premiers Espagnols qui colonisèrent l'Amérique du Sud étaient, comme les planteurs des Nouvelles-Galles, le rebut et les scories de la mère patrie? Est-ce qu'on peut appliquer aux Chiliens d'aujourd'hui cette vieille et absurde maxime : « Tels pères, tels fils! » Non! il fallait jadis être Castillan, libre et sans flétrissure antérieure ou présente, pour pouvoir émigrer sur les nouvelles terres concédées à l'Espagne par une bulle du pape. Charles-Quint et ses successeurs ne le permettaient qu'à ces conditions.

Est-ce que la religion chrétienne et catholique n'est pas là pour mettre un frein à tant de dérèglements? Certes, si les pratiques extérieures du culte, si la fréquence des prières, si les pieuses images qui tapissent les lambris de toutes les cases, si le confessionnal qui ne reste pas silencieux un seul instant du jour, si tout cela pouvait purifier les mœurs, il ne faudrait pas vingt-quatre heures pour faire de San-Carlos une ville miraculeusement sainte! Mais la religion y est impuissante, et la misère commande!

Or, la misère avilit ici toutes les familles, et cette misère est un legs de l'Espagne, qui, pendant deux siècles a laissé croupir cette colonie dans l'ignorance la plus complète. L'Espagne inspirait le goût du luxe aux colons, et leur apportait des bijoux, des étoffes et des meubles d'Europe; l'Espagne leur défendait de fabriquer, et prenait, en échange de ses importa-

tions, leur or et les bois de chauffage et de construction qui manquaient à ses villes du nord. Cet odieux monopole, cet étouffement de l'industrie cessèrent au début de la guerre de l'Indépendance Mais, une fois indépendants et citoyens de la République de la grande terre, que purent faire les Chilottes? Que devinrent-ils avec la liberté, sans éducation, sans métiers, sans industrie, sans rien que la liberté? Les hommes allèrent se battre sur le continent et les femmes demeurèrent devant le *brazero*, abandonnées à l'ennui, à la paresse, à la misère, et rêvant encore cavaliers et parures. Alors vinrent les étrangers apportant ce qu'apportait jadis l'Espagne, et les femmes vendirent leurs corps pour se vêtir et se parer! La paix conclue, la constitution républicaine proclamée, et le commerce rétabli entre l'île et le continent, on devait s'attendre à quelques heureuses modifications de l'état social; mais la corruption s'était implantée trop profondément dans toutes les classes pour pouvoir en être promptement extirpée. Les Chiliens et les Européens qui établirent alors des maisons de commerce à San-Carlos favorisèrent la corruption des mœurs; elle est une source de richesses pour eux; la guerre et les impôts ont ruiné le peuple, il faut donc, pour que leurs marchandises s'écoulent, que les femmes battent monnaie en souriant aux équipages des nombreux navires baleiniers qui mouillent chaque année à la pointe des Arènes.

Le régime hygiénique de ces femmes influe beaucoup sur leurs mœurs. Cette hygiène absurde et destructive est encore une conséquence de la nullité industrielle de Chiloé. Ces femmes oisives sont sans cesse accroupies devant des *brazeros*, (cuvettes de cuivre remplies de charbons ardents) ; l'acide carbonique qui s'en dégage les asphyxierait s'il ne s'échappait en partie par les mille fissures des murailles en torchis de leurs cases ; d'instant en instant, elles projettent sur le feu des parcelles d'encens et s'entourent avec joie de sa fumée odorante. Elles couchent, la nuit, sur un estrado ou lit de planches recouvert seulement d'un tapis de laine : elles fument, elles boivent le maté, et dévorent par plaisir un piment infernal qui nous dénuderait la langue ; leur nourriture habituelle se compose de jambon fumé et aromatisé, de marisques, de végétaux farineux et de goëmon (*durvilea utilis*) ; puis, elles s'abreuvent d'une *chicha* (ou cidre) dont l'action aphrodisiaque est irrécusable.

Tel est leur régime. Les hygiénistes et les physiologistes sauront en tirer des conclusions, et peut-être y trouveront-ils un motif suffisant pour expliquer la rare fécondité de ces femmes, fécondité prodigieuse, et qui aurait mille fois peuplé tous les coins et recoins de l'archipel, si, chaque année, des fièvres scarlatines, des dyssenteries et des petites véroles ne tuaient deux enfants sur trois. Il naît beaucoup plus de

filles que de garçons! D'après le dernier recensement de l'intendant, la population de Chiloé s'élève à 25,000 âmes. Eh bien! le nombre des femmes est à celui des hommes comme 5 est à 1.

Ainsi, sur 25,000 âmes de population, on trouve 20,000 femmes. A San-Carlos, on compte tout au plus 5,000 habitants; appliquez-y la proportion précédente : quelle singulière ville!

Des fonctionnaires m'ont parlé de cette disette de mâles comme d'une véritable calamité pour le pays; le voyageur qui visite San-Carlos pour la première fois de sa vie s'en aperçoit de suite. Tous les bateaux qui sillonnent la baie, portant des bois et des provisions à la ville, ou regagnant les mouillages de la côte, sont montés et gouvernés par des femmes : il est rare que plus d'un ou deux hommes leur prêtent main-forte. Et en entrant dans la capitale, que voit-on en fait d'hommes? un ou deux douaniers, quelques rares sombreros bourgeois faisant saillie aux portes des boutiques... le chirurgien du canton... le banian européen qui promène, par les rues, un étalage de fausse bijouterie... le factionnaire de l'hôtel de ville... l'Indien qui est descendu de la montagne... et les matelots de la rade qui trébuchent dans les boues... voilà tout. Mais des *rebos* jetés sur la tête, croisés sous le menton et laissant jaillir, de dessous leur peluche, l'éclair de deux yeux noirs; mais des jupons! et courts encore! mais de sveltes et frin-

gantes tournures passant près de vous à vous coudoyer, à vous incendier : les unes chaussées de soie, les autres en zapatta ou les pieds nus... on en voit... on en voit à foison...

Croirait-on que cette espèce de guerre qui a eu lieu entre les Péruviens et les Chiliens, et qui s'est terminée récemment à l'avantage de ces derniers, remplit d'orgueil et de forfanterie les paisibles habitants de Chiloé ? Ils ont été sur le point de former une garde nationale... Les trois cents soldats garnisaires de l'île se croient aujourd'hui les premiers soldats de l'univers. A la vérité, ils n'ont plus cette allure fiévreuse et indolente qui me faisait tant rire en janvier 1838, quand je vis partir de Talcahuana pour le Pérou la division du général Boulnes. Aujourd'hui, leur bonnet de police, haut, sans hyperbole, de deux pieds, se balance perpendiculairement sur le sommet de leur tête ; leur veste blanche se boutonne raide, et quand ils rencontrent un fragment de trottoir pavé, ils y laissent traîner leur sabre pour annoncer à ceux qui l'entendront que c'est un vainqueur des Péruviens qui passe ! La retraite se bat tous les soirs sur la place de l'Intendance ; quatre tambours et un fifre, voilà l'orchestre. Ces quatre tambours ne battent pas ensemble, ce serait trop fatigant ; ils fonctionnent l'un après l'autre, puis s'éparpillent dans les rues de la ville, ayant chacun un enfant qui les précède une lanterne à la main.

Ceux qui ont suivi, dans les journaux, les affaires du Pérou et du Chili, connaissent la dernière tentative du général Freyre sur Chiloé. Trois matelots du navire *Montenegre* sauvèrent la république du général Priesto ; et le malheureux Freyre, qui vivait depuis quinze jours sur l'enthousiasme des habitants de San-Carlos, fut obligé de fuir dans la barque d'un pêcheur qui devait le conduire à bord d'un baleinier américain sur le point de mettre à la voile.

Freyre dit au pêcheur : « Je ne possède pas un réal pour te payer ta barque, mais je ne t'oublierai jamais, et un jour tu seras récompensé. »

Le pêcheur, peu confiant dans l'avenir, envoya un compère chez l'intendant provisoire de l'île, et lui vendit le proscrit pour une *once d'or*.

Le pêcheur qui a trahi Freyre venait nous vendre du poisson dans les premiers jours de notre arrivée ; mais, sitôt qu'on nous l'eut fait connaître, nous le chassâmes du bord, et il reçut l'ordre de ne jamais amarrer la bosse de son canot aux bas furins de l'*Asia*.

Cette révolution à Chiloé ferait une curieuse page d'histoire; mais je m'abstiens d'en parler davantage.

Un mot sur les finances de San-Carlos. L'once d'or à soleil, la piastre à canon, les quartilles d'or et d'argent, la monnaie coupée en médios et en réaux, ont disparu de la circulation. Escomptez un billet, chan-

gez des pièces d'or ou d'argent, touchez le payement d'une rente, on ne vous donnera que du cuivre, rien que du cuivre, toujours de jolis sous en cuivre, frappés en Angleterre, et portant sur une de leurs faces une étoile avec le nom de la République, et sur l'autre cette vénérable maxime en relief : L'ÉCONOMIE EST LA RICHESSE !

Pendant que j'étais à la Conception, la moindre chose se payait avec un médios d'argent.

C'était beau, c'était agréable de manier ces gouttelettes de métal... On pouvait porter dans ses poches la monnaie de quelques centaines de francs et boutonner son frac par-dessus.

Les sous de cuivre, qui avaient fait apparition dans la province dès 1832, y étaient tout à fait tombés en discrédit, et des agioteurs s'occupaient de les écouler sur San-Carlos, où je les ai trouvés aussi nombreux que les grains de sable des grèves et les feuilles des forêts. — Certes, la monnaie de cuivre est utile ; elle rend la vie du pauvre moins précaire et plus facile ; car elle lui permet d'acheter chaque jour une fraîche portion de nourriture, tandis qu'avec les réaux, il était obligé de faire ses provisions d'avance, pour une semaine et plus, quelquefois. — L'introduction dans le commerce de cette monnaie de billon aurait offert de grands avantages et rendu plus nombreuses les petites transactions, si le gouvernement avait pu aimanter chaque sou avec un peu de confiance, et

maintenir un équilibre proportionné entre leur circulation et celle des pièces d'or et d'argent! — Mais il n'en est pas ainsi, le sou de cuivre est un paria.... Ceux qui ont du cuivre ne pensent, ne cherchent qu'à s'en débarrasser, et ceux qui possèdent des piastres les enfouissent dans la terre... On craint une révolution, et ces jolis sous de cuivre seront bientôt estimés au même prix que nos assignats d'autrefois!

Un négociant français de San-Carlos, M. D..., acheta, pendant notre relâche, une propriété; le prix en était de 20,000 francs, payables en piastres fortes, ou de 30,000 francs, payables en cuivre. — Le vendeur demeurait sur la péninsule de Lucay, et notre capitaine prêta trois pirogues à l'acheteur pour effectuer le payement, qui se fit en cuivre.

Un de nos matelots était riche d'une once d'or, produit de quelques pacotilles vendues à Hobart-Town et à la Nouvelle-Zélande. Cet homme, voulant se désaltérer, changea cette pièce de 96 francs, mais on ne lui donna que des sous. — Que fit-il? il fabriqua un grand sac de toile, le remplit de cuivre, l'attacha sur le dos d'un *péon* (homme de peine qu'on loue à la journée), et parcourut ainsi toutes les cantines de la cité avec sa bourse ambulante qui le suivait par derrière.

Le 13 octobre, vers quatre heures du soir, je me promenais sur le môle, attendant l'arrivée d'une de nos pirogues. Un groupe de douaniers s'était avancé

vers l'extrémité des ruines de la batterie et regardait, dans la direction de la pointe *Mutico*, une chaloupe gréée en goëlette qui s'avançait lentement vers le débarcadère.

Ce bateau intriguait ces messieurs ; sa forme, son gréement n'étaient pas indigènes, et une embarcation baleinière le suivait à la remorque. En un instant, le capitaine de port et celui du *Resguardo* (la douane) quittèrent la siesta et s'avancèrent en grande tenue sur le môle, afin de héler au large cette chaloupe inconnue.

Moi aussi, j'étais vivement intrigué, et ma curiosité augmentait à mesure que je distinguais les individus qui la montaient.

Le luxe extraordinaire de leur coiffure et de leurs vêtements jurait avec la mise souffreteuse de l'embarcation.

Ils étaient coiffés de vastes toques en velours cramoisi, du centre desquelles s'épanouissait un énorme gland de soie jaune plongeant sur leur épaule.

Ils portaient des vareuses de fin drap bleu et de larges pantalons serrés sur la hanche par des ceintures de soie amarante.

D'aucuns même se drapaient à demi dans un grand manteau de velours, et vraiment, si les saint simoniens de Ménilmontant avaient existé encore, j'aurais cru que cette goélette venait en mission à San-Carlos !...

Mais au Qui vive? du capitaine de port, les nouveaux venus répondirent : « Français et naufragés de la *Delphine!* »

Et quand il leur fut permis de sauter à terre, je ne vis plus que des malheureux matelots, pieds nus, mourant de faim et haletant de misère sous leurs vêtements de princes.

Ils étaient huit... huit hommes courageux, qui s'étaient dévoués à une mort presque certaine pour venir à San-Carlos, emprunter des secours et fréter un navire, afin de retourner chercher leurs quatorze autres compagnons de naufrage, abandonnés au désespoir et mourants de faim sur les rochers de l'île de *Campana.*

Ils avaient fait deux cents lieues dans une chaloupe déjà brisée par la mer, et pontée et radoubée après trois mois de séjour sur le lieu du naufrage.

Elle faisait eau de toutes parts cette chaloupe, et c'était miracle que les grosses houles qui battent sans cesse le cap des Trois-Montagnes n'aient pas englouti ces pauvres aventuriers.

M. Croisy, leur capitaine, les conduisait, si l'on pouvait l'accuser d'avoir jeté son navire à la côte par négligence et par faux calculs de longitude, son dévouement après le sinistre, son sang-froid, son courage suffiraient pour l'absoudre et le faire admirer.

La veille de notre appareillage, il finissait de gréer

une grande *lanche* et allait incessamment faire route pour Campana.

La bouillante activité de notre agent consulaire l'avait si bien secondé, que, sans elle, il aurait eu ce sloop tout prêt huit jours PLUS TÔT !

Un doute affreux pesait sur le sort des naufragés restés à Campana. La chaloupe les avait quittés depuis un mois. La lanche n'emploiera pas moins de dix ou quinze jours pour retourner vers eux, et ils n'avaient plus que pour trois semaines de vivres. Les coquillages des rochers environnants étaient épuisés; la poudre et le plomb leur manquaient, et le nombre des *puelches*, des Indiens de la grande terre qui les visitaient, s'augmentait de jour en jour.

Nous apporterons au Havre la nouvelle du naufrage de la *Delphine*, et le rapport du capitaine. Les journaux l'ont publié depuis, et la relation des événements de ce naufrage est une des pages les plus saisissantes de l'histoire des sinistres de mer ! Le navire s'est jeté sur les rochers à deux heures du matin, le 6 juin, je crois. Il a été démoli immédiatement. Son chargement se composait de draps et de soieries pour Valparaiso et Lima. Les malheureux, qui sont restés quatre mois à grelotter sur cette terre inhospitalière, ont bien fait de se vêtir avec les ballots d'étoffe que la mer rapportait sur la grève. Ils ont taillé en pleins velours et en pleines soieries, et une fabrication active a fait diversion à leur désespoir.

Mourant de faim et vomissant les coquillages qu'ils dévoraient, ils ont cependant promené avec plaisir leurs regards sur des richesses que ne leur avaient jamais promises leurs plus beaux rêves, et ils se sont pris à rire, eux, pauvres matelots, en se voyant caparaçonnés comme des grands seigneurs!

Une cuirasse de velours est quelquefois bonne contre le désespoir... le désespoir glisse dessus!

J'ai vu autrefois l'île de la Campana. Ce n'est qu'une langue de terre hérissée de roches et séparée par des bas-fonds de la grande île de Wellington, qui n'est elle-même qu'à 3 ou 4 milles du continent. Sa position est par 48° de latitude sud et 78° longitude ouest.

Mais, à l'époque où je croisais dans ces parages, la longue-vue ne m'a pas fait apercevoir des messieurs

Couverts de leur manteau
Du velours le plus beau,

se promenant sur le rivage, dans les bosquets des *ribésiées*, et foulant les grèves habitées de toute éternité par des tribus de loups marins!

VIII

Il est temps de dire adieu à San-Carlos de Chiloé; mais, avant de partir pour les glaces du pôle sud, j'ai

failli commettre une grande faute : j'ai failli me marier... moi... oui, me marier à San-Carlos !

« J'étais donc devenu fou, » penseront ceux qui me connaissent.

Probablement... Et eux aussi, ils deviendraient fous comme moi, ils oublieraient famille et patrie si, chaque jour, chaque heure, chaque minute, pendant une semaine, l'enchanteresse qui me charmait leur donnait autant de sourires qu'elle m'en donnait alors !

En ce pays, si fertile en jeunes filles, un mariage, je l'ai déjà dit, peut se projeter, se conclure, se bénir, se légaliser et se consommer en moins de vingt-quatre heures. L'affaire se bâcle encore plus rapidement qu'à Talcahuana.

Pas de publications de bans, d'autorisations, de sommations, de contrat ; pas de préliminaires enfin, de ces préliminaires d'Europe où la méfiance règne entre les deux parties, où le mariage est assimilé à une transaction commerciale, où les deux contractants se demandent des garanties mutuelles, comme s'ils redoutaient, chacun de son côté, de faire un marché de dupe.

Au Chili, à San-Carlos, il suffit de s'aimer et de se le dire : on est censé libre, et l'on va s'agenouiller aux pieds d'un padre, qui vous bénit en prononçant la formule du *conjungo*, et, moyennant deux piastres fortes, inscrit votre mariage sur les registres de la paroisse. Ainsi donc, un mariage chilien est chose fa-

cile, et tout navire qui mouille à San-Carlos y laisse les plus jolis garçons de son équipage.

Mais il existe un sombre revers aux médailles les plus brillantes.

La loi, la municipalité, qui n'interviennent pas à l'heure des noces, interviennent ensuite, et malheur à celui qui possède déjà une épouse au nord de l'equateur!

Les chancelleries européennes ne le protégeront plus, et, convaincu de bigamie, il sera condamné à mort ou aux travaux forcés à perpétuité dans les mines!

Qu'on se souvienne du docteur bigame dont je parlais précédemment, et qui s'est enfui chez les Buenos-Ayriens.

Autre revers de médaille :

Vous n'êtes pas bigame, et vous aviez le droit de vous marier sans crime; vous êtes heureux même depuis ce mariage; je l'admets.

Mais il arrive qu'un matin le souvenir de la France vous travaille le cœur et l'esprit; vous voulez revoir la patrie, la province, la ville, le village où vous êtes né. Vous voulez aller dire à tous ceux de là-bas, qui vous ont connu enfant et pauvre, que vous êtes maintenant père de famille et riche; admettons encore qu'un patrimoine, qu'une succession vous y attendent; eh bien, si vous voulez faire route pour France, l'alcade, le corrégidor, les alguazils de votre patrie d'adoption vous appréhenderont au corps et vous ramè-

neront de force sous le toit conjugal, où vous serez consigné, si madame votre épouse ne vous donne pas en belle et due forme la permission de doubler le cap Horn.

Ainsi donc, avis à ceux qui voudraient prendre femme au Chili. On y manque d'hommes, et le gouvernement se sert des beaux yeux de ses filles créoles pour augmenter le nombre des citoyens, et, une fois citoyen, on doit se résigner à ne jamais quitter le territoire de la République.

Voici l'histoire de mon mariage ; j'ai assez vieilli depuis lors pour qu'on ne m'accuse pas de fatuité en racontant cet épisode de ma vie passée.

Nous étions à l'avant-veille de notre appareillage, et l'on m'avait invité, ainsi que mon capitaine, à une *tertullias* donnée, en l'honneur des Français présents à San-Carlos, par une dame de l'aristocratie, une veuve, peu aisée, comme toutes les mères de famille de ce pays, mais riche d'une grande fille à marier.

Cette demoiselle (on la nommait la *Transita*), malade depuis plusieurs mois, n'avait recouvré la santé que depuis les visites du docteur français. Ce docteur français, c'était moi.

De tous les invités, je fus le plus choyé par ces dames. Leurs petits soins, leurs sourires, leurs babillages, leurs chatteries convergèrent sur moi, et, quand les invités se retirèrent, on me retint par force au

logis. La nuit approchait de sa fin que j'étais encore là, seul de mon espèce, accroupi sur le tapis de l'estrado, seul, entouré d'une trentaine de jeunes femmes, des parentes et des voisines; seul, à lutter contre tous ces démons qui riaient, chantaient, me harcelaient et m'enivraient avec un vaste verre de punch aux œufs, circulant sans cesse dans le groupe, en déviant des lèvres de chacune à mes lèvres... Me voyez-vous ainsi jouant au sultan!

Au point du jour, je retournai à bord chercher le repos dans ma cabine. Mais la Transita, son image, veux-je dire, le souvenir de ses regards qui me brûlaient, de ses dents blanches qui me mordaient au cœur, de sa main dégantée, dont la moiteur m'électrisait, la Transita vint partager ma solitude et je ne m'endormis que pour rêver à elle.

Notre départ étant irrévocablement fixé pour le lendemain matin, je crus devoir rendre dans la soirée une visite de politesse à Mme ***, qui nous avait si bien fêtés la veille. La politesse n'était qu'un prétexte, qu'un moyen de satisfaire mon impérieux désir de revoir la belle Transita. Je me fis donc conduire à terre et je m'acheminai fiévreusement vers sa demeure. Je me cachais dans la nuit et sous les plis d'un manteau, de peur d'être arrêté au passage par les amis de San-Carlos qui, jusqu'alors, avaient eu le monopole de mes loisirs, et croyaient que ce soir-là mon service me retenait à *Punta de Arenas*.

Ma main trembla quand je frappai à la porte de la maison, hier soir si animée, si bruyante, maintenant triste et silencieuse, et je l'aurais crue inhabitée, sans le mince filet de lumière qui s'échappait par une fente des volets.

— Entrez ! dit quelqu'un.

J'entrai. Le salon n'était pas éclairé; Je cherchai d'où partait la voix, et, à la réverbération d'un *brazero*, je découvris une vieille femme accroupie devant les charbons et se chauffant les mains. Elle m'adressa la parole en espagnol, et je compris qu'elle me demandait si j'étais le médecin que l'on venait d'envoyer chercher à *Punta de Arenas*.

A cette demande j'éprouvai un serrement de cœur : « Est-ce que Transita serait malade ? pensais-je, elle, hier soir, vive et joyeuse et aussi belle de santé que de beauté ? Ah ! je l'aime donc bien déjà, puisque les paroles de cette femme me causent tant d'émotion ! »

Mais, au moment où j'étais parvenu à rassembler quelques mots d'espagnol pour répondre à cette vieille Parque isolée, une porte s'ouvre, et, dans son cadre inondé de lumière, ô bonheur ! je vois apparaître Transita en mantille noire... Transita, qui, de sa douce voix m'appelle, s'avance vers moi, étend un bras et, attirant ma main dans la sienne, comme l'aimant attire le fer, me conduit devant un lit, où sommeille, immobile et blanche statue de marbre, une jeune fille.

Deux femmes veillaient auprès de ce lit : une inconnue et la mère de Transita.

Mes craintes et mes doutes s'étaient envolés à la vue de Transita. Je rentrai donc aussitôt dans mon rôle de médecin et j'écoutai ce que l'on avait à me dire.

On m'avait envoyé chercher à bord, et mon canot s'était croisé avec celui du messager.

Cette jeune fille que voilà étendue sur le lit, c'est une parente, une cousine de Transita ; elle habite Castro, à quelques lieues de San-Carlos. Elle est malade depuis longtemps. Sa famille pense que les médecins du pays viennent en aide à la maladie ; sa famille a entendu parler du *célèbre* docteur français, actuellement de passage à San-Carlos, et on y a conduit la mourante avec l'espoir que le *célèbre* docteur lui rendrait la vie et la santé.

Tel est le discours que m'adressa Transita, et que je compris parfaitement, quoique je ne connusse pas plus le castillan que le sanscrit.

Je répondis que j'étais fier, très-fier d'inspirer tant de confiance, mais que j'éprouvais un vif regret de ne pouvoir utiliser mes faibles talents, puisque le navire auquel j'appartenais levait l'ancre dans quelques heures.

Transita, aussi forte sur le français que moi sur le castillan, ne perdit pas un mot de ma réplique, et ajouta :

— Puisque vous partez, dites-nous ce que vous fe-

riez pour sauver ma pauvre cousine; laissez-nous vos conseils. Tenez, voyez-la, elle se réveille, elle ouvre les yeux, elle nous rend grâces, et elle vous sourit, car elle devine qui vous êtes, et, en vous voyant, elle espère déjà... Oh! si vous vouliez rester à San-Carlos...

Transita prononça ces derniers mots d'une voix suppliante, reprit ma main et la pressa dans les siennes, pendant que ses yeux redisaient sa prière.

Mais les miens répondirent: « Impossible! »

La poitrine alors gonflée par un soupir qu'elle maîtrisa, la Chilienne détourna la tête en s'éloignant.

Était-ce moi, le danseur, le causeur, le rieur de la veille, qu'elle voulait emprisonner à San-Carlos? ou moi, le médecin, le sauveur présumé de cette pauvre mourante?

Un instant je doutai, puis j'eus honte de ma fatuité, et j'entrepris aussi magistralement que possible l'examen de la malade.

Le casétait désespéré. J'avais devant moi une phthisie arrivée à son dernier période, et la mort me semblait imminente.

Que faire?... rien! Que dire?... Hélas! je cherchais en vain ce que je répondrais à ces femmes qui, agenouillées dans le désespoir, épiaient avec angoisse mes mouvements et interrogeaient mes pensées. Je cherchais, et tous les mots que j'accouplais, je les trouvais trop durs et trop cruels! Je ne pouvais cependant pas leur parler d'espérance, les bercer d'il-

lusions, et profiter de mon départ du lendemain, qui m'enlevait désormais toute responsabilité, pour leur laisser croire à la possibilité d'une guérison.

Mon ignorance de la langue espagnole me vint en aide, et me permit de ne pas me prononcer trop catégoriquement sur le sort de la malade. J'ordonnai une potion pour calmer une toux opiniâtre, et conseillai de laisser la malade seule reposer dans l'obscurité.

Ces dames me reconduisirent au salon et, après quelques mots de politesse et de remercîments, je quittai l'estrado pour sortir.

Je n'osais plus raconter à Transita les rêves de ma cabine. Il me semblait que causer d'amour à deux pas d'une mourante, c'était commettre un sacrilége... et j'allais m'échapper sans lui dire que j'étais venu ce soir près d'elle pour lui avouer que je l'aimais...

Les vieilles dames, la mère de Transita, la mère de la poitrinaire et cette autre du brazero, m'accompagnaient dejà vers la porte, en m'accablant de bénédictions ; Transita, restée seule sur l'estrado, les coudes aux genoux et la figure cachée dans les mains, ne paraissait plus s'occuper de moi ; encore un salut, et j'étais dehors, quand tout à coup elle se redresse, s'élance vers moi, me saisit aux deux bras et me ramène au milieu du salon, en déversant, la belle suppliante, un flux de paroles mouillées de larmes et entrecoupées de sanglots.

—Restez, disait-elle, restez avec nous pendant cette nuit; vous partirez demain matin; nous veillerons sur la malade; le bon Dieu aura peut-être pitié d'elle et de nous. Peut-être aussi vous inspirera-t-il une bonne idée de guérison. Oh! restez, je vous en conjure; restez, si vous êtes charitable!

Comment repousser une telle prière? Et puis, d'ailleurs, n'était-ce pas ce que je désirais en venant ici? La voir, lui parler, l'entendre seulement pendant quelques minutes, voilà tout ce que j'avais ambitionné; et, au lieu de quelques minutes, je disposais de la nuit entière!

Nous commençâmes donc cette veille que je n'oublierai de ma vie.

La porte de la chambre où reposait la malade demeurait entr'ouverte. Sa mère s'en approchait souvent et écoutait; la mère de Transita y allait aussi et Transita après elle, et moi après Transita, tandis que la vieille au brazero égrenait son rosaire, un rosaire sans fin.

A minuit, je constatai un peu d'amélioration dans l'état de la moribonde. La crise habituelle du soir était passée; la toux ne la fatiguait plus, et j'avais lieu de penser que la fièvre ne redoublerait pas d'intensité avant le jour. En somme, il y avait du mieux, mais un mieux relatif, un mieux que la mort pouvait démentir à chaque instant...

Les femmes se réjouirent à cette nouvelle, et entre-

virent déjà la guérison prochaine. Il faut si peu de chose pour rendre l'espoir à ceux qui n'espèrent plus!

La malade, qui se sentait mourir, devina leur pensée, et un sourire de résignation illumina sa pâle figure. Elle avait dû être bien belle, cette jeune fille!

La vie se retirait d'elle doucement et sans convulsions; ses traits amaigris ne se déformaient pas; ils rayonnaient encore, et ce rayonnement s'éteignait, comme s'éteint celui d'un phare à lentes éclipses.

Je contemplai alors la figure de Transita, et la comparai à celle de la mourante, et je frissonnai, car je crus découvrir en elles des similitudes fatales, véritables arrêts de mort, scellés par le doigt de Dieu sur les créatures d'une même famille!

Cette visite de minuit rendit un peu de gaieté à Transita et calma l'inquiétude des vieilles dames, qui bientôt s'endormirent en récitant le rosaire.

Transita et moi, nous continuâmes à veiller, assis sur l'estrado, bien près, très-près l'un de l'autre et causant à voix basse.

Elle parlait toujours castillan et moi toujours français, et, miracle! nous nous comprenions à merveille, tant l'idiome de l'amour est bien le véritable idiome universel.

Le hasard voulut qu'en cette folle conversation, pleine de doux barbarismes et entrecoupée de mimique passionnée, je prononçasse, sans y attacher

aucune importance, le mot mariage, *matrimonio* en espagnol, je crois.

A ce mot de *matrimonio*, l'une des duègnes, la tante, que je croyais toujours endormie, dressa l'oreille, réveilla sa sœur et son autre compagne, leur fit part de ce qu'elle venait d'entendre, et, après quelques instants d'une assez vive discussion, me déclara, au nom de la mère de Transita, que, puisque je demandais Transita en mariage, elle m'était accordée.

Une telle annonce me foudroya. Je sentais bien que j'aimais la jeune chilienne autant qu'une jeune fille comme elle pouvait être aimée : ardemment, sincèrement, je dirai même saintement... mais aucune envie de mariage, aucun projet d'union n'avait encore germé dans ma tête. Aussi m'imaginai-je, troublé que j'étais par cette concession à brûle-pourpoint, que l'on m'avait tendu un piége... Un joli piége, ma foi ! mais je résolus d'y échapper, et, rappelant à mon aide tout le sang-froid que m'avaient enlevé les beaux yeux de ma fiancée improvisée, je répondis en ces mots à la vénérable tante :

— Madame, certainement, soyez persuadée que... je serais infiniment honoré de...

Mais ne voilà-t-il pas que je balbutie, que je m'embrouille et que : *Vox focibus hœsit...* Traduction libre : un gros soupir me coupe la parole, et je reste muet et fasciné par un regard de Transita, le dernier regard qu'elle me jette avant de laisser tomber

sa tête sur mon épaule, où elle cache son front et ses joues qui rougissent... qui rougissent tant, que je sens à travers mes vêtements le feu de cette rougeur.

Ah! j'étais désarmé! vaincu! conquis! esclave! Plus de guet-apens! plus de piége à craindre! Le désir, la volonté d'être heureux remplacent l'étonnement et la méfiance, et je m'écrie, en passant mon bras autour de la taille de la jeune fille toujours penchée vers moi, et en la pressant sur ma poitrine : — Oui, le mariage! Transita et San-Carlos pour la vie!

Alors, une joie insensée éclata dans notre peti groupe. On n'oublia pas la malade, on oublia seulement qu'elle devait mourir bientôt; et après nous être assurés qu'elle dormait paisiblement, on revint sur l'estrado et l'on causa noce et ménage.

Je m'engageais à savoir l'espagnol, le pur castillant avant un mois. La Transita promettait de parler français à la même époque.

Je me fis expliquer ensuite comment l'on se mariait en ce pays, sans publications aucunes, sans contrat. Je le savais cependant aussi bien qu'elles, ainsi que je vous l'ai déjà dit, et je n'ignorais pas que la bénédiction d'un prêtre suffisait.

Mais au milieu de cet enthousiasme, je m'arrête soudainement muet et glacé : je réfléchis... et à mesure que je réfléchis, la tristesse me gagne.

Les *mio amigo* de pleuvoir alors, et les interroga-

tions et les demandes de m'assaillir, et moi de répondre d'un ton désespéré :

— Quel malheur ! le navire appareille au point du jour ! Je n'aurai pas le temps de me faire débarquer.

— Il ne partira pas ! s'écrièrent les femmes.

— Il partira ! dis-je.

— Il ne partira pas ; le vent du sud-ouest l'en empêchera.

— Je n'entends pas souffler le vent du sud-ouest, dis-je en allant ouvrir une fenêtre qui donnait sur la campagne ; au contraire, le ciel est sans nuages et l'air sans brise.

— Il soufflera au lever du soleil, répliquèrent les femmes.

— Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi ! m'écriai-je, véritablement inquiet, car j'étais de bonne foi et je me voyais à regret forcé de quitter illégalement le navire, de déserter, tandis que, par l'entremise de notre agent consulaire, j'aurais pu régulariser ma position et donner ma démission si notre capitaine n'appareillait pas au point du jour, comme il nous l'avait annoncé.

Le vent du sud-ouest, toujours violent sous ces latitudes, retient les bâtiments au mouillage de Punta de Arenas, et les bateaux à vapeur seuls peuvent gagner la haute mer. Mais la sortie est facile avec tout autre vent, et rien dans l'atmosphère n'annonçait que le vent de sud-ouest retarderait notre départ. Je se-

rais donc obligé de me cacher pendant que mes compagnons s'éloigneraient de la côte, et notre mariage n'aurait lieu qu'après leur départ.

Tandis que je refermais la fenêtre par laquelle j'avais interrogé le ciel, Transita, les mains jointes, invoquait la protection de ses sœurs les anges. Le nom de la madone revenait à chaque verset de sa prière.

Je me mis ensuite à marcher à pas lents, le long de la muraille du salon, réfléchissant au moyen de rester à San-Carlos sans être déserteur, et l'idée ne me vint pas de rompre ce projet de mariage si brusquement et si bizarrement formé; au contraire. Mais je ne trouvais aucune solution à mon embarras, et de plus en plus je m'encourageais à la désertion, seule chance qui me restât de devenir l'époux de Transita.

La désertion! Abandonner son poste avant la fin de la campagne! délaisser, au moment où, peut-être, ils auront plus que jamais besoin de mon dévouement, délaisser des compagnons avec lesquels j'ai souffert et bravé la mort pendant deux longues années, n'est-ce pas une lâcheté?... Oui, c'est une lâcheté! Mais Transita est là, et, avec elle, un avenir de bonheur!

Oh! que le vent du sud-ouest souffle donc tout à coup, et qu'il souffle en tempête pendant huit longues journées! Ils viendront tous à ma noce, mes compagnons de voyage; ils applaudiront aux premières heures de mon bonheur; et à ceux qui leur demanderont, là-bas, en France, ce que je suis devenu, ils

répondront : « Il est citoyen d'une république, et adoré d'une jolie femme. »

Transita, qui lisait dans ma contenance ce que je pensais, ce que je souhaitais, ce que je redoutais, Transita vint tout à coup me prendre par la main, me conduisit au fond de l'appartement et me fit agenouiller près d'elle, sur un prie-Dieu placé à quelques pas de la muraille. La mère et la tante s'agenouillèrent aussi à nos côtés, et la vieille du brazero passa devant le prie-Dieu, en tenant à la main un cierge allumé.

Que signifiait cette station sur un prie-Dieu, en face de la muraille nue, ou plutôt en face d'un placard fermé? Et cette femme, pourquoi venait-elle nous éclairer avec un cierge?

J'eus bientôt le mot de l'énigme.

Les trois femmes, s'étant recueillies un instant, tête baissée et bras croisés, relevèrent le front, joignirent les mains, et prirent une pose de suppliantes en extase. Alors, la vieille servante, fit un grand signe de croix, puis ouvrit les deux battants du placard mystérieux. Or ce placard, c'était une niche, et, dans cette niche apparaissait, sur un piédestal orné de fleurs, la statue de la Madone, la Vierge au Bambino, dont la couronne ornée de pierreries et le manteau semé de paillettes d'or étincelaient à la lumière de deux gros cierges... Et les femmes demandèrent à la Madone d'envoyer le vent du sud-ouest sur la mer!

Peut-être croira-t-on que j'accompagnai d'un sourire moqueur la supplique de ces femmes? Non! tant de ferveur et tant de foi m'impressionnèrent; l'amour aidant, je ressentis cette foi et cette ferveur, et je priai, moi aussi.

Bientôt après, le crépuscule se glissa à travers les volets du salon, et les bonnes femmes me dirent qu'il était temps de monter à l'église. Déjà tintait la cloche de l'*Angelus*.

Je ne fis aucune objection; mon parti était pris : j'étais décidé, bien décidé à me marier et à déserter, si le navire partait sans que j'eusse le temps de me faire débarquer légalement.

Avant de quitter la maison, nous entrâmes chez la malade. Elle ne dormait plus. Calme et résignée, comme tantôt, elle promena ses grands yeux sur nous tous, et les arrêta sur Transita et sur moi.

On croit qu'avant de s'éteindre, certaines intelligences acquièrent le don de divination, et que rien ne leur échappe : passé, présent, avenir. Elle nous en donna une preuve.

Transita, appuyée sur le lit, lui soutenait le bras, pendant que je comptais les pulsations de la fièvre. Quand j'eus longuement compté, je voulus me redresser; mais la mourante, à son tour, s'empara de mon bras et joignant, en souriant, ma main à celle de Transita, les maintint réunies sous une pression brûlante.

Elle avait donc deviné que nous étions fiancés? e, elle saluait notre union de son dernier sourire!

Transita, en proie à une indicible émotion, détourna la tête pour cacher ses larmes. Moi, qui sentais que les larmes me gagnaient aussi, je ne pus les arrêter qu'en m'efforçant de contempler la malade, et de lui répondre par un sourire forcé.

Soudain, la physionomie de la mourante s'assombrit; son regard heurta le mien, pour me montrer Transita qui cachait ses pleurs; et, avant que Transita se retournât vers elle, elle cessa de nous presser les mains, les sépara et repoussa la mienne, puis agita douloureusement la tête en signe de négation, et ferma ses paupières.

Que veut-elle dire? Quelle révélation subite l'épouvante? Que lit-elle dans l'avenir? Ne croirait-elle plus à notre union? Ah! c'est impossible!... Dieu soit loué! Transita ne l'a pas vue me repoussant ainsi et me déniant le bonheur.

« Elle est déjà en proie aux terreurs de l'agonie, pensai-je, la pauvre fille! Elle sent la mort qui la gagne tandis qu'une vie nouvelle commence pour sa sœur! Le désespoir dans son cœur remplace la résignation, et elle nous maudit, parce que nous étalons devant elle notre force et notre amour! »

Nous quittâmes la maison en sortant par le jardin, et nous suivîmes le sentier qui conduisait, à travers champs, au sommet de la colline, où est située l'é-

glise. Nous voulions ainsi échapper aux curieux et aux rencontres de la rue.

La mère et la tante marchaient en avant, nous venions après, et la bien-aimée s'appuyait sur mon bras et se pressait à mon côté quand la fraîcheur de la matinée lui donnait le frisson.

Nous étions silencieux : elle, rêvant à aujourd'hui et à demain ; moi, tourmenté d'une vague et sombre inquiétude, car je ne pouvais chasser de devant mes yeux l'image et le geste menaçant de la mourante.

A mi-côte, elle s'arrêta, se retourna, et me montra la pleine mer et la baie, endormies dans le calme, et mon navire encore immobile au mouillage des Arènes.

— La Madone n'a pas envoyé le vent du sud-ouest, me dit-elle, mais elle n'en exauce pas moins nos prières, puisqu'elle inspire au capitaine l'idée de ne pas partir aujourd'hui.

En effet, rien n'indiquait qu'on s'occupât d'appareiller à notre bord. Pas un raban des voiles ne se déroulait ; les pirogues se balançaient encore aux amarres de l'arrière, et la grosse chaîne de l'ancre apparaissait toujours obliquement tendue.

« Au moins, pensais-je, j'aurai le temps de légaliser ma nouvelle position. Comme ils vont rire, mes compagnons de voyage, quand j'irai les inviter à ma noce. D'urgence, le festin aura lieu ce soir ! »

O puissance de la femme adorée! je demeurais froid et insensible en vue de ce navire qui m'avait servi de patrie flottante pendant deux longues années! J'étais prêt à le quitter sans regrets et sans remords, et j'oubliais, que dis-je? je ne me donnais même pas la peine d'oublier, j'ignorais désormais qu'il existât en l'univers un pays où je suis né, où j'ai grandi, où mourut mon père, où vieillit encore ma vieille mère, un pays qui s'appelle France, et que je pourrais revoir bientôt si la tempête ne m'avait pas conduit sur le rivage de San-Carlos!

Cependant, j'éprouvai un moment de faiblesse en entrant dans l'église, et je me troublai quand le vieux prêtre, auquel notre mère faisait connaître le but de cette visite matinale, fixa sur moi son regard placide, mais scrutateur.

Le contact de ma fiancée me rendit l'aplomb que j'avais perdu, et comme je ne trouvais rien à me reprocher dans le passé et que j'étais libre de tous liens antérieurs, je répondis aux questions du padre en homme véritablement maître de sa volonté et de sa personne.

Le padre alla donc revêtir son étole, et nous nous agenouillâmes devant la rampe du maître-autel.

Il revint bientôt, accompagné de deux clercs, l'un qui allumait les cierges de l'autel, l'autre, qui portait un grand registre, les archives des mariages de la paroisse.

Le clerc posa le registre sur une console, l'ouvrit, et, la plume entre les lèvres, se tint prêt à rédiger notre acte de mariage.

Le moment décisif approchait donc, et loin de me troubler, je récapitulais mentalement les déclarations exigées en pareils cas : Mes nom, prénoms et qualité, les noms, prénoms et qualités de mes parents, le chiffre de mon âge, le lieu de ma naissance, etc., etc., et j'attendais les questions du padre.

Mais le padre, qui depuis un instant paraissait s'impatienter et regardait sans cesse du côté de la porte de l'église, comme s'il attendait la venue de quelqu'un, le padre, poussé à bout, finit par s'écrier :

— Les témoins viendront-ils ou ne viendront-ils pas?

A ce mot de témoins, Transita et moi nous nous regardons étonnés; j'ignorais, en venant ici, qu'il me fallait être accompagné de deux témoins, et on avait oublié de me le dire. Ma fiancée avait les siens, sa mère et sa tante.

Le padre, mécontent, adressa de vifs reproches à Transita. Il promit cependant d'attendre pendant une heure dans la sacristie l'arrivée de mes témoins.

Ces pauvres femmes étaient au désespoir, et moi je me trouvais fort embarrassé. Elles ne voulaient pas retourner chez elles, de peur d'être retenues par la malade, et escortées au retour par la foule des curieux ; de mon côté, je n'osais aller chercher des té-

moins à bord, de peur, ce qui ne manquerait pas d'arriver, que le capitaine ne me consignât sur le navire.

J'avais beau compter et recompter le nombre de mes connaissances en ville, je ne trouvais personne qui me parût assez complaisant pour vouloir me servir de témoin.

Nous avions quitté l'autel, et, pleins d'anxiété, nous délibérions sur le meilleur parti à prendre, et les minutes s'écoulaient perdues.

Transita, enfin, poussa un petit cri de joie.

— Allez vite, me dit-elle, courez, et ramenez MM ***, ces deux frères, ces négociants français que vous connaissez, et avec lesquels je vous ai vu passer si souvent devant notre porte. Ils sont nos amis, ils sont aussi les vôtres, et ils viendront, j'en suis certaine.

L'idée me parut bonne, et baisant la main de ma fiancée, et lui promettant de revenir aussi promptement que possible, je redescendis en courant la colline, et me dirigeai vers le quai du port, où demeuraient mes témoins.

J'allais bon train, je dévallais à toutes jambes, et j'avais déjà parcouru la moitié de la route, lorsque je tombai en glissant sur l'herbe humide de rosée.

Cette glissade était providentielle.

En me relevant, j'entendis monter jusqu'à moi, de la baie, un bruit que je connaissais trop, un bruit qui

retentit à mon oreille comme le *ranz des vaches* à l'oreille d'un exilé de la Suisse, le bruit de la chaîne d'une ancre sortant de l'eau et s'enroulant au guindeau... J'abaissai mes regards vers la baie et je vis l'*Asia*, mon navire, se balançant sur la houle avec ses humiers déferlés, ses perroquets dehors, sa grande voile et sa misaine carguées, ses vergues orientées et son pavillon de partance battant à l'artimon !..

Oh! ce que j'éprouvai alors, je ne puis le dire; il se fait dans le cœur des réactions imprévues, mystérieuses... on sent, on éprouve, on ne raisonne pas; je repris ma course, j'arrivai sur le quai, je courus comme un fou à la maison de mes compatriotes, je saisis le marteau de leur porte, je levai le marteau pour frapper un coup... et je ne frappai pas...

Une main vigoureuse venait de se placer sur mon épaule : c'était la main de mon capitaine.

— Ah! ah ! dit-il en riant, vous voilà donc enfin, mauvais sujet. Je vous tiens, et je ne vous lâche plus...

Je le regardai avec hébêtement, j'ouvris la bouche pour lui répondre, et je ne pus articuler un mot. Mais je ne quittais pas le marteau de la porte.

— Allons, reprit-il, en route!

— Mais, capitaine, je voudrais...

— Quoi? parler à ces messieurs? Ils sont à bord;

ils nous attendent pour déjeuner, et nous accompagnent jusqu'à Lucaya.

— Ah! fis-je en abandonnant le marteau et en poussant un profond soupir de désespoir.

— Mais vous êtes fou, docteur, vous avez la fièvre! Où avez-vous donc passé la nuit?

Je ne répondis rien : il se faisait dans ma tête un travail de décomposition... La mémoire, la volonté, l'énergie, la raison, surtout la raison, et toutes le facultés se volatilisaient, disparaissaient... je n'avais plus le courage de dire : « Je veux retourner aux pieds de Transita! » — ou bien : « Plus de Transita! je veux retourner en France... »

Je me laissai conduire dans la pirogue et l'on m'emporta à bord, comme on aurait fait d'un colis.

Trois ou quatre heures après, notre navire poussé par une jolie brise de nord, rangeait le dernier cap de Chiloé... Là, il mit en panne, et un canot déposa à Lucaya les deux personnages que j'avais voulu choisir pour les témoins de mon mariage...

Le sang-froid m'était revenu, mais avec le sang-froid m'étaient venus aussi la honte et le remords!...

Une embarcation partie de San-Carlos et manœuvrée par de vigoureux rameurs suivit le sillage de notre navire, jusque par delà les Farallones et tout à coup remit le cap sur la ville.

On aurait pu croire qu'elle nous donnait la chasse.

Notre capitaine, qui avait plusieurs peccadilles de contrebande sur la conscience, se garda bien de l'attendre : il prétendait reconnaître en elle une patache de la douane.

Moi, à tort ou à raison, je croyais voir dans ce canot... un messager de Transita.

Qu'est-elle devenue, ma Transita? je l'ignore.

M'a-t-elle pleuré? m'a-t-elle maudit? m'a-t-elle pardonné?

FIN.

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

à 1 franc le volume

FORMAT IN-18, IMPRIMÉ AVEC CARACTÈRES NEUFS SUR BEAU PAPIER SATINÉ, ÉDITION CONTENANT 500,000 LETTRES AU MOINS, VALEUR DE DEUX VOLUMES IN-OCTAVO

VOLUMES PARUS

H. DE BALZAC — vol.

Scènes de la vie privée.

La Maison du Chat-qui-Pelote. — Le Bal de Sceaux. — La Bourse. — La Vendetta. — Madame Firmiani. — Une Double Famille. 1
La Paix du Ménage. — La Fausse Maîtresse. — Etude de Femme. — Autre Etude de Femme. — La Grande-Bretèche. — Albert Savarus 1
Mémoires de deux jeunes Mariées. — Une Fille d'Eve 1
La Femme de trente ans. — La Femme abandonnée. — La Grenadière. — Le Message. — Gobseck 1
Le Contrat de Mariage. — Un Début dans la Vie 1
Modeste Mignon 1
Honorine. — Le Colonel Chabert. — La Messe de l'Athée. — L'Interdiction. — Pierre Grassou.. 1
Béatrix 1

Scènes de la vie parisienne.

Histoire des Treize. — Ferragus. — La Duchesse de Langeais. — La Fille aux yeux d'or 1
Le Père Goriot 1
César Birotteau 1
La Maison Nucingen. — Les Secrets de la princesse de Cadignan. — Les Employés. — Sarrasine. — Facino Cane 1
Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Esther heureuse. — A combien l'amour revient aux vieillards. — Où mènent les mauvais chemins 1
La Dernière Incarnation de Vautrin. — Un prince de la Bohême. — Un Homme d'affaires. — Gaudissart II. — Les Comédiens sans le savoir 1
La Cousine Bette (Parents pauvres) 1
Le Cousin Pons (Parents pauvres) 1

Scènes de la vie de province.

Le Lys dans la vallée 1
Ursule Mirouet 1
Eugénie Grandet 1
Illusions perdues 2
Les Rivalités 1
Les Célibataires 2
Les Parisiens en province 1

Scènes de la vie de campagne.

Les Paysans 1
Le Médecin de campagne 1
Le Curé de village 1

Scènes de la vie politique.

Une Ténébreuse Affaire. — Un Episode sous la Terreur 1
L'Envers de l'histoire contemporaine. — Z. Marcas 1

GEORGE SAND — vol.

Mont-Revêche 1
La Filleule 1
Les Maîtres Sonneurs 1
La Daniella 2
Adriani 1
Le Diable aux champs 1

JULES SANDEAU

Un Héritage 1

ÉMILE DE GIRARDIN

La Politique universelle 1

ALPHONSE KARR

Histoires normandes 1
Devant les Tisons 1

ALEX. DUMAS (publié par)

Impressions de Voyage : *De Paris à Sébastopol*, du docteur F. Maynard 1

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

Nouvelles 1
Marguerite, ou Deux Amours 1
M. le Marquis de Pontanges 1
Poésies (complètes) 1
Le Vicomte de Launay (Lettres parisiennes) 3

FRÉDÉRIC SOULIÉ

La Lionne 1
Julie 1
Le Magnétiseur 1
Le Maître d'école 1
Les Drames inconnus 5

ARNOULD FREMY

Les Maîtresses parisiennes 1
Les Confessions d'un Bohémien 1

LÉON GOZLAN

La Folle du logis 1

LE Dr L. VÉRON

Mémoires d'un Bourgeois de Paris. (Nouvelle édition avec autographes, revue et augmentée par l'auteur 5
Cinq cent mille francs de rente. 1

STENDHAL (BEYLE)

La Chartreuse de Parme 1
Chroniques et Nouvelles 1

PHILARÈTE CHASLES

Souvenirs d'un Médecin 1

Mme DE GIRARDIN, T. GAUTIER, SANDEAU, MÉRY

La Croix de Berny 1

ALEXANDRE DUMAS FILS

Diane de Lys 1
Le Roman d'une Femme 1
La Dame aux Perles 1
Trois Hommes forts 1
Le Docteur Servans 1
Le Régent Mustel 1

AMÉDÉE ACHARD

La Robe de Nessus 1
Belle-Rose 1
Les Petits-Fils de Lovelace 1

CH. DE BOIGNE

Petits Mémoires de l'Opéra 1

MÉRY — vol.

Une Nuit du Midi (Scènes de 1815)

A. DE LAMARTINE

Geneviève, Hist. d'une Servante.

LE DOCTEUR F. MAYNARD

Souvenirs d'un Zouave devant Sébastopol ....

J. GÉRARD (le tueur de lions)

La Chasse au Lion, ornée de 12 magnifiques grav. par G. Doré 1

Mme MARIE DE GRANDFORT

L'Autre Monde 1

LE Cte DE RAOUSSET-BOULBON

Une Conversion 1

Mme LAFARGE (MARIE CAPELLE)

Heures de Prison 1

MISS EDGEWORTH

Demain 1

EUGÈNE CHAPUS

Les Soirées de Chantilly 1

Mme ROGER DE BEAUVOIR

Confidences de Mlle Mars 1
Sous le Masque 1

CH. MARCOTTE DE QUIVIÈRES

Deux Ans en Afrique 1

MAXIME DU CAMP

Mémoires d'un Suicidé 1
Les Six Aventures 1

COMTESSE D'ASH

Les Degrés de l'échelle 1

HIPPOLYTE CASTILLE

Histoires de Ménage 1

CHAMPFLEURY

Les Bourgeois de Molinchart 1

Mme MOLINOS-LAFITTE

L'Éducation du Foyer 1

LÉOUZON LE DUC

L'Empereur Alexandre II 1

STERNE

OEuvres posthumes 1

NESTOR ROQUEPLAN

Regain : la Vie parisienne 1

PIERRE BERNARD

La Bourse et la Vie 1

ÉDOUARD DELESSERT

Voyage aux Villes maudites 1

FRANCIS WEY

Le Bouquet de cerises 1

HENRI MONNIER

Mémoires de M. J. Prudhomme.. 2

L. LAURENT-PICHAT

La Païenne 1

MOLIÈRE (œuvres complètes)

Nouvelle édition par Philarète Chasles ....

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.

